

GASTON
BAUCHET



Gaston BAUCHET

JEAN BLEU

PARIS
EDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, RUE JACOB, 18

Collection
FAMILIA

Le vol. cart :
6 fr.

JEAN BLEU

Collection Familia

GASTON BAUCHET

JEAN BLEU



PARIS
ÉDITIONS GAUTIER-LANGUEREAU
18, RUE JACOB, 18

1928

JEAN BLEU

I

La lande.

Il était six heures du matin.

On était à la fin du printemps ; déjà le soleil dorait la campagne rafraîchie par la nuit. Les oiseaux s'éveillaient en chantant et, des genêts verts qui s'étendaient à perte de vue, montait cette odeur âcre, robuste, puissante qui est, avec les aromes de la mer, le grisant parfum du pays de Bretagne.

Au milieu de la lande, un dolmen dressait ses pierres grises.

Soudain, un cavalier apparut en haut du chemin qui montait au plateau. C'était un jeune homme à la tête brune et pensive ; de grands yeux noirs éclairaient tout son visage d'un rayon de courage et de bonté.

Il portait une longue redingote d'un drap vert sombre, où des revers de soie blanche mettaient une éclatante tache ; sur sa tête un feutre noir s'inclinait légèrement sur l'oreille gauche et sa culotte de peau fauve disparaissait presque entièrement dans de hautes bottes en cuir noir.

La bête qu'il montait était une robuste jument bretonne, lourde, disgracieuse même dans son en-

semble ; mais solide et dure comme les rochers du pays. D'une robe indécise qui flottait entre l'isabelle et la fleur de pêcher, l'animal ne payait guère de mine, mais quelqu'un qui l'eût vu filer au galop sur la lande aurait été forcé d'avouer que cet étrange bidet était, par moments, un fin coureur.

Arrivé tout près du dolmen, le jeune homme arrêta son cheval et regarda tout autour de lui avec la plus grande circonspection. Il avait passé ses rênes dans la main gauche et, de la droite, il tourmentait la crosse d'un pistolet.

Le cavalier semblait attendre.

Soudain, la jument pointa les oreilles et le cavalier leva son pistolet.

— Hé là ! tout beau ! monsieur le comte, dit une voix sonore, ne tirez pas ; ménagez vos amis, s'il vous plaît.

C'était un type bien curieux que le nouveau venu qui venait de surgir brusquement d'une touffe de genêt, à dix pas du cavalier que nous venons de présenter à nos lecteurs.

De taille moyenne, les cheveux roux coupés dru sur la tête carrée, des yeux bleu-gris, très vifs et très perçants, un cou de taureau et des épaules d'athlète, ce second personnage étonnait à première vue l'observateur. On cherchait quelles pensées pouvaient rouler dans ce crâne puissant et quelle irrésistible force ces muscles d'acier pouvaient mettre au service des idées enfantées par le cerveau.

L'inconnu était vêtu d'un accoutrement moitié paysan moitié militaire.

Il portait une culotte de drap et des bottes, mais sur ses épaules flottait une veste ronde comme en ont les gars du Morbihan et sur sa tête s'enfonçait un large chapeau de feutre noir à boucle d'acier.

A la ceinture étaient passés des pistolets et il tenait entre ses mains velues un superbe fusil de chasse.

Le cavalier avait fait avancer son cheval et, la main tendue, souriait à l'homme roux.

Ce dernier serra violemment la main qu'on lui offrait et laissa échapper un bruyant éclat de rire.

— Aussi vrai que je m'appelle Georges Cadoudal, monsieur Louis, je vous jure que je ne m'attendais guère à vous trouver ici ! Mais, comme la rencontre est heureuse, je dis au ciel que je le remercie, et à vous que je suis bien content.

— Moi aussi, Georges, fit le jeune homme d'une voix harmonieuse.

Les deux hommes qui maintenant se trouvaient côte à côte, bien en lumière sous le soleil qui montait à l'horizon, offraient un singulier contraste. L'un beau, fin, élégant ; l'autre lourd, puissant, robuste comme un chêne et cependant, quelqu'un qui les eut considérés attentivement, aurait compris qu'entre ces deux hommes il y avait un lien étroit, puissant, indestructible.

Ils se regardèrent quelque temps sans parler.

Le comte rompit le premier le silence.

— Je ne vous avais pas revu, n'est-ce pas, Georges, depuis la terrible nuit du Falouët ?

— Non, fit Cadoudal en secouant la tête.

Les deux hommes étaient devenus très pâles.

Le comte reprit à voix basse et comme hésitant :

— Et vous ne l'avez pas revu... *lui* ?

— Non, fit encore le Breton.

— Et vous n'avez rien entendu dire de *lui* ?

— Rien.

Le silence se fit encore une fois, lugubre.

— Assez ! dit tout à coup Cadoudal, assez parlé de ces tristes choses ! Maintenant, qu'avez vous à me dire ? car c'est bien vous, n'est-ce pas, qui m'avez fait donner rendez-vous par Jean-Marie ?

— Non, Georges, ce n'est pas moi.

— Hein ? fit le partisan déjà en défiance.

— Seulement, continua le comte, voici ce que Jean-Marie m'a dit : « Au soleil levé, allez demain dans la lande de Kerdréoret ; attendez un ami près des pierres grises ; il s'agit du sort des Falouët. »

— Il m'a dit à peu près la même chose sans vous nommer cependant.

— C'est étrange.

— Le mieux est je crois d'attendre ce démon qui viendra sans doute nous apporter le mot de l'énigme.

Cadoudal n'avait pas fini sa phrase qu'une voix rauque cria non loin d'eux :

— Jean-Marie vous attend !

Les deux hommes se retournèrent brusquement.

Sur le seuil du dolmen, bouchant l'ouverture du monument druidique tout enveloppé de genêts et de ronces, un homme se tenait debout.

Un homme ?

Était-ce bien un homme ?

Était-ce bien un homme, en effet, que ce monstre dont la face hideuse s'encadrait dans les vignes vierges et les herbes folles qui poussaient dans les crevasses de la pierre ?

Maigre, sordide, les vêtements en guenilles, le personnage qu'on venait d'appeler Jean-Marie n'avait plus rien d'humain dans le visage que les yeux qui flambaient au fond d'orbites sombres. Les cheveux blonds, éparpillés comme une poignée de paille, cachaient mal les hideuses cicatrices qui marquaient la place des oreilles ; le nez arraché ou coupé n'existait plus, et sous les lèvres trouées et déchiquetées, les dents apparaissaient blanches et pointues comme celles d'un loup.

Sans avoir l'air étonné de cette bizarre apparition, Cadoudal fit quelques pas vers Jean-Marie, pendant que le comte mettait pied à terre et laissait sa jument errer à l'aventure.

Bientôt les trois hommes furent réunis sous le manteau de granit que formait la roche druidique.

L'étrange personnage que nous venons de mettre en scène resta quelque temps silencieux, semblant écouter si aucun bruit suspect ne montait de la campagne.

Rassuré, sans doute, il fit, de la main, signe à ses compagnons de s'asseoir sur les pierres qui bordaient

la paroi du rocher et leur dit de sa voix étrange :

— Vous êtes venus, c'est bien.

« Si je vous ai donné rendez-vous en cet endroit, continua-t-il, c'est que des choses graves se préparent. Jean-Marie sait ce que nul ne sait. Jean-Marie entend ce que nul n'entend. Écoutez-moi et que mes paroles se gravent dans votre mémoire.

« Cette nuit, les Bleus attaqueront le château de Falouët.

— Impossible ! s'écrièrent à la fois les deux hommes.

Jean-Marie secoua les épaules.

— Cela est, puisque je le dis, poursuivit-il avec son accent inspiré où il y avait du fou et du prophète.

« Cette nouvelle vous étonne parce que, vous croyez les Bleus bien loin, ils sont cantonnés à Redon, n'est-ce pas ?

Les deux interlocuteurs firent oui de la tête.

Jean-Marie continua :

— Dieu a donné des ailes à l'oiseau pour qu'il passe rapide dans l'air, Dieu a donné des anneaux à la couleuvre pour qu'elle rampe inconnue dans les herbes, Dieu, pour nous punir, a donné aux Bleus la rapidité de l'oiseau et la souplesse de la couleuvre. Les Bleus sont près d'ici, vous dis-je, et les Bleus attaqueront cette nuit le château de Falouët.

— C'est impossible, répéta Georges. Oui, impossible, te dis-je. Hier, j'ai fouillé avec mes gars tous les environs et nous n'avons rien vu de suspect.

Le comte se taisait comme dominé par cette voix rauque du mutilé qui sonnait lugubrement.

Devant le doute du partisan, l'œil de Jean-Marie avait lancé un éclair.

Il reprit, les dents serrées :

— Hier peut-être les Bleus n'étaient pas là, aujourd'hui ils y sont, je les ai vus !

Alors Cadoudal n'insista plus, comme subjugué par l'accent de l'étrange garçon.

— C'est bien, fit-il, sont-ils nombreux ?

— Mille.

— Qui les commande ?

— Jean Bleu.

— Jean Bleu ! s'écria le Chouan.

— Oui, Jean Bleu, l'homme au visage voilé, au cœur faux, aux mains rouges.

— Eh bien ! tant mieux, dit à son tour le comte, tant mieux ; voilà trop longtemps que ce bandit terrorise nos campagnes. Ah ! si je puis le joindre et s'il ose croiser son épée avec la mienne !...

— Jamais ! interrompit Jean-Marie en se levant, les yeux agrandis, les bras raidis, jamais l'épée de Louis de Falouët ne froissera le sabre de Jean Bleu !

— Pourquoi ? interrogea le comte.

Jean-Marie croisa les bras et baissa la tête.

— C'est le secret de Dieu, murmura-t-il

— Que veux-tu dire ? interrogea le comte.

Les yeux du mutilé prirent une expression hagarde et folle et, d'une voix morne il prononça ces paroles :

— Jean-Marie a dans la tête des idées qui passent comme des bandes de goëlands, par instants il souffre bien, Jean-Marie ; il sent comme le vent de la grande mer qui tourbillonne dans son cerveau et cela hurle et cela gronde comme les lames en tempête dans les grottes de Quiberon !

— Je veux que tu me répondes ! fit le comte en frappant du pied.

— Laissez-le, dit Cadoudal, en posant sa main sur le bras du jeune homme ; sa folie le reprend, vous n'en tirerez plus rien.

— Je veux savoir pourtant... Cette phrase qu'il m'a dite tout à l'heure... Que peut-il y avoir de commun entre le bandit Jean Bleu et moi ?

Cadoudal se tut et, sous le dolmen, il se fit un large silence.

Tout à coup, la voix dure de Jean-Marie se fit entendre, c'était comme un chant barbare qu'il disait ainsi :

— Cette nuit, dans l'ombre, il y aura des cris de

rage et de désespoir, et, quand la pâle lune paraîtra elle pourra mirer sa face blanche dans les flaques rouges.

« Cette nuit la poudre éclatera en tonnerre et bien des femmes et bien des enfants pleureront toujours en pensant à cette nuit !

« O la belle nuit que cette nuit de sang et de larmes ! Le cœur de Jean-Marie se gonfle de joie comme les voiles rouges des pêcheurs du Boneau se gonflent sous le vent.

Et, comme pris d'une ivresse, les yeux hors de la tête, les bras en avant, Jean-Marie d'un bond énorme franchit le seuil du dolmen.

Les deux hommes le suivirent.

Jean-Marie touchait les touffes de genêt qui poussaient en buissons serrés.

Il se retourna :

— A cette nuit, les Chouans ! leur dit-il, et il disparut.

— Jean-Marie ! appela Cadoudal de sa voix sonore.

Un éclat de rire déjà dans le lointain fut la seule réponse qu'il reçut.

Le comte restait pensif.

— Quel est cet homme? demanda-t-il enfin à Cadoudal.

— Nul ne le sait.

— D'où vient-il?

— On n'en sait rien. Un jour, il y aura bientôt deux ans, comme je marchais seul dans le chemin creux qui va de Kerléano à Auray, ce démon m'est subitement apparu. Avec sa voix de crécelle et ses gestes de fou, il m'expliqua que les Bleus marchaient sur Auray, qu'ils voulaient surprendre. Grâce à ses avis je pus déjouer leurs projets. J'attendis les républicains sur la route d'Auray et, après un combat acharné ils furent mis en déroute par mes gars.

— C'est étrange !

— Enfin, qu'importe qui il est ! nous sommes avertis ; profitons-en. Combien avez-vous d'hommes au Falouët, monsieur le comte !

— Quarante, solides et bien armés.

— Bon. Moi, je vais rassembler les gars de toutes les paroisses. Cinquante viendront de Crac'h, vingt de Kerléano, quatre-vingts d'Auray, puis ceux de Sainte-Anne, de Plumeret, de Kerpenhir, de Kermadio, de Saint-Gildas qui seront là aussi. Je vais les envoyer prévenir. A la nuit tombée, je serai avec cinq cents hommes dans le bois de sapins qui borde la mer. Venez m'y joindre ; nous prendrons nos mesures.

— Bien, et comme signal, toujours le cri de la chouette, deux fois ?

— Toujours.

— A ce soir, monsieur Louis, dit Cadoudal en jetant son fusil sur son épaule.

— A ce soir, Georges.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Bientôt Cadoudal eut disparu au tournant d'un sentier.

Resté seul, M. de Falouët siffla sa jument qui accourut aussitôt.

D'un bond, le jeune homme se mit en selle et partit au galop dans la direction opposée à celle qu'avait prise le partisan.

II

Les Falouët.

Le marquis Alain de Falouët avait alors cinquante-cinq ans.

Dix ans auparavant, il avait perdu la marquise, une sainte et belle créature qu'il adorait ; et, depuis cette époque, son caractère entier et violent s'était aigri de plus en plus. Et puis, une terrible histoire que nous allons raconter tout à l'heure avait achevé d'assombrir ce hautain vieillard, qui semblait marcher

dans la vie comme dans un rêve. Une seule personne au monde pouvait dérider le marquis : c'était Jeanne de Montfort, la fille de sa sœur, que, depuis la mort de son père tué en Vendée au combat de Bressuire, il avait recueillie chez lui.

Le marquis avait deux fils : Jean et Louis. Ce dernier était tout le portrait de sa mère, doux, bon, charitable ; mais Jean, l'aîné, avait hérité du marquis un caractère indomptable qui ne savait plier devant rien.

Bien souvent déjà, depuis que Jean avait l'âge d'homme, des scènes terribles avaient eu lieu entre ces deux êtres qu'un simple mot souvent suffisait à mettre en rage. Cependant toujours Jean se calmait et la querelle n'avait pas d'autre suite.

Un jour, comme Jean revenait de la chasse, le marquis le fit appeler.

Le jeune homme se rendit auprès de son père, qu'il trouva dans sa chambre, assis dans un immense fauteuil de chêne sculpté, froissant entre ses mains une lettre ouverte.

— Fermez la porte, Jean, lui dit le marquis, et approchez.

Le jeune homme obéit.

— Vous allez partir, Jean, dit le marquis.

— Où cela ? interrogea le jeune homme.

— Le service du roi vous réclame. Le traité de la Jaunaye a été violé. Stofflet, Charette, Marigny reprennent les armes. M. le marquis de Puysaye m'écrit pour m'annoncer cette nouvelle. De plus, il me demande l'un de mes fils pour aller commander une bande en Vendée.

— Et vous m'avez choisi ?

— Oui.

— Pourquoi n'envoyez-vous pas Louis ?

— Louis restera au château avec moi ; j'ai besoin de lui pour organiser mes gars. Nous combattrons ici, ensemble.

— Ne puis-je pas vous aider aussi bien que Louis ?

— Certes ; mais la mission que je vous confie est plus périlleuse que celle que vous auriez à exécuter

ici. Comme vous êtes l'aîné, vous avez droit à cet honneur.

— Mais, cependant...

Le vieux gentilhomme se leva brusquement.

— Auriez-vous peur, par hasard ! s'écria-t-il avec véhémence.

Jean de Falouët devint horriblement pâle; il fit un pas en arrière et sa main se crispa sur la garde de son couteau de chasse.

Cependant, il fit un terrible effort, se contint et, les dents serrées:

— Oh ! mon père ! dit-il, et ce fut tout.

Le marquis s'avança un peu.

— Je vous demande pardon, Jean ; je sais bien qu'un Falouët n'a jamais eu peur ; mais tête bleue ! cette incroyable insistance que vous mettez à ne pas partir m'a fait perdre la tête !

— Je partirai, mon père.

— Bien.

— Mais sous les ordres de qui vais-je me trouver ?

— Sous les ordres de M. de Marigny.

Jean poussa comme un rugissement.

— Marigny ! Je vais être sous les ordres de Marigny !

— Eh bien ?

— Mais c'est impossible, cela ! c'est fou ! c'est odieux... Mais c'est vrai, vous ne savez pas, vous !...

— Parlez, Jean, parlez, dit le vieux gentilhomme avec étonnement.

— Je vais tout vous dire.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Jean pressa son front de ses deux mains.

Enfin, il releva la tête.

— Vous vous le rappelez encore, mon père, dit-il d'une voix sourde, il y aura bientôt quatre ans, vous m'aviez envoyé en Vendée chez M. de Charette à la grande assemblée de royalistes qui se tint au château de Préfaille. Vous étiez retenu ici par une grande douleur ; vous veniez de perdre ma mère...

Le vieux gentilhomme étouffa un soupir.

Jean continua.

— Je n'avais pas vingt ans et cependant tous, parmi les gentilhommes qui se trouvaient là, me firent bon accueil et bon visage. Un soir cependant, c'était la veille de mon départ, l'un d'eux m'insulta, c'était M. de Marigny. Je ripostai. Il éclata de rire en me frappant à la joue. Je voulus me jeter sur lui ; on me retint. A genoux, oui, mon père, à genoux et pleurant je le suppliai de croiser le fer avec moi. Il refusa, disant qu'il n'était pas un massacreur de petits enfants. Le lendemain matin, il était parti...

— Pourquoi ne m'avez-vous jamais raconté cela, Jean? dit le marquis dont le visage s'était contracté pendant le récit du jeune homme.

— Je voulais cacher ma honte à tout le monde, jusqu'au jour où j'aurais pu châtier le misérable ; alors je serais venu vous trouver et vous dire : voilà ce que l'on m'a fait... voilà comment je me suis vengé ! Et depuis quatre ans, je porte là cette blessure que m'a fait cet homme, cet homme sous les ordres duquel on veut me mettre... Allons donc ! vous voyez bien que c'est impossible !

Et Jean tout frémissant encore au souvenir de l'insulte d'autrefois porta la main à sa gorge comme si son sang l'étouffait.

Le marquis resta quelque temps pensif.

Enfin, regardant fixement Jean:

— Il faut obéir, mon fils, lui dit-il de sa voix grave. Je comprends votre révolte, mais l'ordre est précis et il faut vous y soumettre.

— Eh quoi ! répliqua Jean avec emportement, vous voudriez que j'aille m'humilier devant ce Marigny ! Mais ce serait une infamie !

— Je suis bon juge en matière d'honneur, peut-être, répondit le marquis avec hauteur, écoutez-moi donc sans vous emporter : Il faut obéir !

Jean poussa un cri de colère.

— Oui, il faut obéir, continua le marquis en élevant sa voix. La monarchie est au bord de l'abîme ; nous autres gentilhommes, nous devons tout faire pour la sauver et maintenant nous devons étouffer nos haines

particulières pour ne nous consacrer qu'à la défense commune. Dès ce moment vous ne vous appartenez plus; votre vie est au roi!

Jean enfonçait ses ongles dans ses mains, il répondit d'une voix rauque:

— Je ne partirai pas.

— Y songez-vous, Jean? un ordre du roi!

— Que m'importe le roi!

— Vous déraisonnez, Jean, dit le vieux gentilhomme; vous partirez, vous dis-je.

— Non!

— Il le faut! je le veux!

— Et si je ne veux pas, moi!

Le marquis blêmit.

— Quand j'ordonne!...

— Que me font vos ordres, j'ai ma volonté, je suis libre!

— Prenez garde! Jean.

L'orage éclatait enfin.

— Prendre garde et à quoi donc, s'il vous plaît! répondit insolemment le jeune homme.

Le vieux gentilhomme tira son épée et marcha sur son fils.

Jean, les bras croisés, les yeux hardis, ne bougea pas.

Au moment de frapper, le marquis poussa un cri de rage et jeta son épée loin de lui.

— Vous voyez bien, vous n'osez pas! lui cria railleusement le jeune homme.

— Jean!... ne me tente pas! dit le marquis, les lèvres blanches et les mains tremblantes.

Pendant quelques instants on n'entendit plus que la respiration saccadée des deux hommes.

Le marquis se rassit enfin et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, dit à Jean:

— Vous partirez demain du château et jamais, entendez-vous, jamais vous ne reparaîtrez devant moi. Rebelle aux ordres du roi, rebelle aux ordres de votre père, je ne veux plus de vous sous mon toit.

— Vous me chassez, alors, dit Jean d'une voix rauque.

— Oui, je vous chasse.

— Prenez garde! prenez garde! hurla Jean hors de lui, écumant et serrant les poings; si vous faites cela, malheur à vous!

Le marquis se dressant de toute sa taille et, le bras tendu, indiqua à Jean, d'un geste souverain, la grande porte de chêne.

— Vous m'avez menacé, je crois, dit-il, d'une voix atrocement calme. C'est bien. Tout, désormais, est fini entre nous; je vous chasse, je vous renie, je vous maudis; vous n'êtes plus mon fils!

La flamme qui jaillissait des yeux du vieux gentilhomme était si ardente, que, malgré toute son audace, Jean courba le front et fit deux pas en arrière.

— Sortez! commanda le marquis.

Avec un cri de fauve blessé, Jean se rua sur la porte qu'il ouvrit d'un élan.

Là, il se retourna, livide, effrayant, hideux.

Le marquis, droit et pâle, était toujours dans la même position, son bras tendu menaçant le jeune homme.

— Malheur! Malheur! hurla Jean et, violemment, il referma la porte.

Quand le bruit précipité de ses pas se fut perdu dans le corridor, le marquis laissa tomber sa tête entre ses mains et une larme jaillit entre ses doigts blancs.

Ce mouvement d'émotion n'eut que la durée d'un éclair. Il se remit très vite et sonna brusquement.

Un valet parut.

— Dites à M. Louis qu'il vienne me parler à l'instant, dit le marquis.

Le laquais s'inclina et disparut.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le jeune homme paraissait sur le seuil.

— Vous voulez me parler, mon père? demanda-t-il.

— Oui, mon enfant. Approchez-vous et écoutez-moi.

Louis fit quelques pas en avant et resta debout devant son père dans une respectueuse attitude.

— J'ai une triste nouvelle à vous apprendre, Louis ; vous n'avez plus de frère !

— Quoi ! fit le jeune homme stupéfait.

Le marquis continua.

— J'avais deux enfants ; je n'en ai plus qu'un, voilà tout.

« Ton frère Jean vient de m'offenser cruellement, je l'ai chassé et je l'ai maudit.

—Mon père !... supplia Louis douloureusement.

Un regard du marquis l'arrêta.

— Ce que j'ai fait, je devais le faire. Dans ma maison, je n'ai pas d'autre juge que Dieu et ce que je fais est irrévocable.

— Pourtant si Jean venait...

— Assez. Laissez-moi finir ; je n'ai pas tout dit. Vous allez monter à cheval, vous passerez par les bourgs et par les fermes et vous direz aux paysans de se rendre ici ce soir, après l'*Angélus*. Et maintenant allez ?

Et comme Louis, atterré, ne bougeait pas.

— Vous m'avez entendu, allez !

Chancelant comme un homme ivre, des larmes plein les yeux, Louis sortit sans oser ajouter un mot.

Jean ne partit pas immédiatement.

Affolé, avec des gestes de dément, il monta dans sa chambre et se jeta sur son lit.

Là, dans une colère, où il y avait des larmes, il mordit ses draps et ses oreillers en proie à une rage furieuse.

— Chassé ! Renié ! Maudit !

Ces trois mots lui revenaient incessamment aux oreilles comme un essaim de frelons et toujours il avait dans les yeux la vision de son père, debout, froid inexorable.

Et ce n'était pas seulement cette terrible silhouette de vieillard le maudissant et le repoussant qui lui faisait pousser des cris de rage et cracher des blasphèmes ; dans ce cœur troublé il y avait autre chose ; une autre cause encore, résultante de la première, le désespérait et le faisait crier.

Il ne verrait plus Jeanne !

Car, il l'aimait sa cousine, cette vaillante fille qui, dans ses yeux fiers et dans sa démarche hardie portait tout l'orgueil de la race des preux, et dont le sourire charmeur avait le pouvoir de faire un esclave de ce révolté.

Depuis trois ans, vivant avec elle, il s'était accoutumé à l'idée de ne jamais la quitter; bien plus, de l'épouser un jour ! Elle serait marquise de Falouët, pensait-il ! Et maintenant, tout s'écroulait, tout s'effondrait. Adieu, le rêve ! Éteinte la vision ! Ce serait Louis qui la posséderait, cette femme ! et, à cette pensée, Jean, secoué par un délire déchirait, de ses dents, comme un fauve aux abois, la fine batiste de ses draps et la dentelle de ses manches.

Il se redressa tout d'un coup, fouetté par cette pensée, comme par une lanière sifflante.

— Non, cria-t-il, écumant, jamais cela ne sera, jamais !

Mais la pensée de la malédiction paternelle lui revenait, le hantant comme un mauvais rêve ; après ce mot irrévocable de maudit ! prononcé par son père, Jeanne, était pour toujours perdue pour lui !

Cette pensée lui fit jaillir des yeux des larmes qui coulèrent, lourdes, sur ses joues blêmes.

— Il faut que je la voie ! murmura-t-il enfin.

Et, d'un bond, il fut au milieu de la chambre, réparant hâtivement, de ses mains tremblantes de fureur, le désordre de ses vêtements et de sa chevelure.

Il parcourut tout le château, Jeanne n'y était pas.

— C'est bien, murmura-t-il, je l'attendrai !

Et il remonta dans sa chambre où il resta immobile, assis sur son lit, la tête en feu et se mordant les poings.

Après l'*Angélus*, les paysans commencèrent à arriver.

Ils venaient seuls ou par bandes mais tous venaient.

Ils croyaient à un nouvel appel aux armes et se rendaient au château en devisant des combats passés et des luttes futures.

Un à un, Jacques, le vieux garde, introduisait les paysans après les avoir reconnus comme tenanciers du marquis.

Ils pénétraient dans la grande salle, dernier reste du manoir féodal d'autrefois, immense vaisseau de pierre soutenu par des piliers trapus et éclairée d'une façon funèbre par des torches de résine soutenues par des anneaux de fer.

Debout, au fond, immobile comme une statue, le vieux marquis exhaussé par un degré de granit dominait toute l'assistance.

Il portait un costume de velours noir, où le cordon de Saint-Louis mettait sa large bande rouge.

A ses côtés, plus pâle que lui, se tenait Louis.

Quand la salle fut remplie, le marquis fit un signe pour imposer silence à la foule des paysans qui, pittoresquement groupés sous la lueur rouge des torches, attendaient, émus, la parole du maître.

Cependant la nuit était venue et dans l'obscurité muette de sa chambre, Jean restait toujours assis sur son lit, comme écrasé sous la malédiction paternelle, ayant toujours la pensée de revoir Jeanne avant de partir.

Enfin, quand la lune monta au ciel et allongea ses rayons blancs par la haute fenêtre, Jean se leva, prit une paire de pistolets qu'il glissa dans les poches de son habit, mit un chapeau sombre, boucla son épée et s'enveloppa dans un grand manteau.

Au moment de quitter pour toujours cette chambre qui l'avait vu tout enfant, il jeta un regard autour de lui et comme si toutes ces choses eussent pu l'entendre, il murmura :

— Adieu !

Puis, doucement, il s'engagea dans le corridor et descendit l'escalier à pas furtifs.

Arrivé près de la porte de la chambre qu'habitait sa cousine, il s'arrêta et frappa discrètement : personne ne répondit.

Il ouvrit la porte.

La chambre était vide.

— Allons, dit-il avec colère, je ne la verrai pas.

Et résolu, cette fois, faisant sonner les marches de pierre sous les éperons de ses bottes, il continua de descendre.

Arrivé près de la porte qui donnait accès dans la grande salle, il s'arrêta encore une fois. A travers l'épais battant de chêne, il lui semblait entendre une voix forte dominant ce murmure vague que fait le silence d'une foule.

Il colla son œil à la serrure et ne distingua rien d'abord ; mais bientôt, s'accoutumant à la lumière, son regard put embrasser une partie de l'assistance qui se pressait pour entendre les paroles du marquis.

Alors il comprit tout, et poussé par son indomptable orgueil, affolé, en délire, il voulut pousser les choses jusqu'au bout.

Aussitôt, tournant avec mille précautions le bouton de la porte, il commença à faire rouler sans bruit le battant sur ses gonds.

Il y réussit et par l'ouverture encore étroite mais suffisante, il se glissa dans la salle et se coula dans l'ombre d'un pilier.

Le marquis parlait.

— A vous tous mes amis, qui m'avez toujours été fidèles, je m'adresse aujourd'hui et je vous demande un conseil.

Tous ces hommes qui écoutaient dans la vaste salle se firent immobiles et muets pour mieux entendre cette chose qu'allait dire le marquis et que, sans savoir pourquoi, ils prévoyaient terrible.

M. de Falouët reprit :

— C'est à vous surtout que je parle, à vous qui avez des fils. Vous jugerez selon votre conscience qui est droite, selon votre cœur qui est loyal et vous répondrez.

La voix du marquis, qui, jusqu'alors avait tremblé légèrement, devint ferme à partir de ce moment.

— Si vous aviez un fils, et que ce fils, un jour, vous eût désobéi, qu'auriez-vous fait ?

— Nous l'aurions puni, dirent quelques voix.

Le marquis baissa la tête en signe d'assentiment, puis il continua :

— Si ce fils, non content de vous désobéir, vous eût ensuite insulté, qu'auriez-vous fait?

Il y eut des murmures dans la salle.

— Nous l'aurions chassé, dirent quelques hommes.

Le marquis baissa une seconde fois la tête.

— Si, enfin, ce fils dénaturé eût osé vous menacer, qu'auriez-vous fait?

Alors, parmi tous ces hommes respectueux des pères, respectés des fils, il n'y eut qu'un seul cri :

— Maudit! qu'il soit maudit, celui qui a menacé son père.

Le marquis s'était redressé.

Quand le tumulte fut apaisé, il reprit :

— Ainsi j'ai fait, mes amis.

« Mon fils Jean de Falouët, comte de Locréan, m'a désobéi, m'a insulté, m'a menacé et moi, son père, je l'ai chassé, je l'ai renié, je l'ai maudit.

« Il ne me reste plus maintenant qu'un fils : le voici!

Et le marquis posa sa main sur l'épaule de Louis qui poussa un sourd gémissement.

— Si jamais, continua le vieux gentilhomme de sa voix grave de justicier, si jamais vous rencontrez le maudit, écartez-vous de lui; s'il vous demande asile, fermez-lui votre porte; s'il vous dit qu'il a faim et soif, restez sourds à ses cris et à ses supplications.

Pendant quelques instants qui parurent très longs à tous les assistants, on n'entendit aucune parole et aucun bruit.

Enfin un très vieil homme, dont les cheveux blancs tombaient en neige sur les épaules, s'avança de quelques pas et s'adressant au marquis :

— Alain de Falouët, tu as bien jugé, dit-il, nous ferions tous comme tu as fait.

Puis il rentra dans les rangs des paysans pendant que tous répétaient :

— Il a bien jugé.

Alors il se fit un tumulte à l'un des angles de la salle et, tout à coup, un homme botté et éperonné,

l'épée au côté, le chapeau sur la tête, surgit comme une apparition dans l'espace resté libre entre les paysans et le marquis. Arrivé là, éclairé de la sanglante lumière des torches, il se redressa de toute sa taille, terrible, menaçant comme l'esprit du mal et la bouche tordue par un sourire diabolique, il s'écria :

— Maintenant que vous avez jugé, le coupable va parler à son tour. Me voici !

Chacun reconnut Jean et chacun poussa un cri d'horreur.

Le jeune homme poursuivit :

— A vous d'abord, mon père, je parlerai.

« Vous m'avez chassé ; c'est bien, c'était votre droit : mais maintenant je suis libre et je vous jure sur le Christ qu'à mon tour je vous chasserai de ce château et que j'y serai maître !

« Vous m'avez renié ; je vous renie aussi, vous n'êtes plus mon père, je ne vous connais plus.

« Vous m'avez maudit, eh bien ! moi, je vous maudis devant tous ces hommes qui m'écoutent et par tous les moyens qui seront en mon pouvoir je vous rendrai honte pour honte, douleur pour douleur !

« J'ai dit.

Et les bras croisés, la tête haute, les yeux flambants, Jean promena un regard assuré sur tous ceux qui l'entouraient.

A ces horribles paroles du jeune homme les paysans répondirent par une tempête de cris et d'imprécations et, quelques-uns, s'élançant sur lui, le saisirent aux bras et au cou. D'un effort puissant il secoua la grappe humaine qui l'enserrait et prenant ses deux pistolets qu'il arma :

— Écartez-vous, dit-il, ou je tue !

Les paysans hésitèrent.

— Laissez-le partir, commanda le marquis qui était devenu plus pâle.

Chacun s'écarta.

Jean serra son manteau autour de lui, enfonça son chapeau sur sa tête et entra dans le chemin bordé d'hommes qui s'était ouvert dans la foule.

Il allait disparaître quand il se retourna :

— Et vous, paysans, cria-t-il de sa voix grinçante de colère, vous qui venez de m'insulter tous, vous me paierez cette offense avec le sang de vos veines et les larmes de vos femmes, à bientôt !

Et, avec un dernier geste menaçant, il s'enfuit et disparut dans la campagne.

Les paysans silencieux et sombres sortirent derrière lui.

Quand le dernier eut franchi la porte, Louis se retourna vers son père et, atterré, tremblant d'émotion, il dit :

— Ce pauvre Jean !...

Le marquis descendit le degré et repoussant presque brutalement Louis qui lui tendait les bras, il sortit très vite en disant :

— Maintenant, laissez-moi pleurer !

III

JEAN BLEU.

Après avoir raconté ces scènes qui étaient nécessaires à l'intelligence de notre récit, nous allons retrouver nos personnages au moment où nous les avons abandonnés.

Le comte Louis retournant au château.

Cadoudal allant rassembler ses gars.

Jean-Marie disparut dans la lande.

C'est ce dernier que nous allons suivre.

Après avoir brusquement plongé dans les buissons touffus qui le dérobaient aux regards de Cadoudal et de Louis de Falouët, Jean-Marie s'aplatit sur le sol et resta immobile comme un cadavre.

Quand le bruit des pas des deux hommes se fut perdu dans l'éloignement, il se redressa et s'élança d'un pas élastique et ferme tout droit devant lui.

Longtemps il marcha, ou plutôt, il courut; il allait sans s'inquiéter des obstacles qui lui barraient la route, tantôt glissant sous les ajoncs, tantôt franchissant d'un bond les brousses couronnées de fleurs d'or.

Sur la lisière d'un épais bois de chênes, il ralentit sa marche et n'avança qu'avec prudence.

Toup à coup, il s'arrêta subitement et, se jetant à plat ventre, il se mit à ramper comme un serpent.

Plus il avançait, plus les difficultés augmentaient, les troncs des arbres se resserraient et l'espace étroit qui restait encore entre eux était obstrué par des ronces et des lianes.

Soudain, il s'arrêta et, avec mille précautions, glissa lentement la tête à travers le feuillage.

Un étrange spectacle auquel il s'attendait sans doute, car aucune marque d'étonnement ne se peignit sur le visage du mutilé, s'offrit à ses regards.

Dans une vaste clairière, très encaissée, dominée de tous côtés par des pentes couvertes de gazon et couronnées de chênes robustes, une troupe de soldats était campée.

Ils portaient tous l'uniforme républicain et la cocarde tricolore.

On ne pouvait évaluer exactement leur nombre; cependant ils semblaient être près d'un millier.

De ces hommes, les uns étaient couchés et dormaient, les autres causaient, d'autres encore nettoyaient leurs armes ou réparaient leurs vêtements. Parmi eux, passaient quelques officiers.

Tout seul, avec un vide autour de lui, un homme assis sur un tronc écroulé dans la clairière, semblait rêver, le coude sur le genou, le front dans la main.

Au moment précis où Jean-Marie commençait à regarder ce qui se passait au-dessous de lui, le personnage dont nous venons de parler se leva et promena un regard sur tout ce qui l'entourait.

L'inconnu était masqué.

De grande taille, bien pris dans son uniforme sévère, les flancs serrés par une large écharpe tricolore, il semblait de haut grade rien qu'à son allure. Auprès

de lui était jeté un chapeau empanaché et sa main gauche s'appuyait sur la garde d'un sabre à poignée richement travaillée.

Un officier portant les insignes de capitaine s'approcha de lui et le saluant respectueusement :

— Citoyen général, lui dit-il, les sentinelles qu'on vient de relever n'ont aperçu personne dans le bois.

L'homme masqué frappa du pied.

— Ce fou ne viendra donc pas? murmura-t-il.

Puis, s'adressant à l'officier :

— C'est bien, Durieu, faites donner l'ordre aux hommes de garde de redoubler de vigilance.

Et il le congédia d'un geste.

Le capitaine salua militairement, pivota sur les talons et s'en alla.

L'homme masqué se mit alors à se promener de long en large et tout en marchant il répétait :

— Il ne viendra pas, il ne viendra pas!

Soudain un ricanement retentit au-dessus de lui.

L'officier releva la tête.

Se balançant par les poignets à une branche basse, Jean-Marie le regardait en riant.

— Enfin! murmura l'inconnu; allons! descends, commanda-t-il.

Le mutilé abandonna son frêle appui et, souple comme un tigre, vint tomber debout devant l'officier.

— Tu as bien tardé, dit celui-ci d'une voix dure.

— Qu'importe! me voilà, répondit Jean-Marie.

— J'aime qu'on soit exact, entends-tu?

— Jean-Marie était parti pour arriver à l'heure fixée, reprit l'étrange personnage, mais Jean-Marie a été retenu en route.

— Par qui? interrogea vivement le Bleu.

— J'étais à peine entré dans le bois que j'ai entendu une fleur qui se plaignait. C'était une pauvre pervenche que le pied d'un de vos soldats avait blessée. La pauvrette se lamentait si tristement que je me suis assis sur la mousse, à côté d'elle, pour la consoler. Une mésange bleue qui aimait la fleur, chantai-

tristement à côté. Enfin, la fleur est morte; alors la mésange est descendue de sa branche et dans son bec a pris la pervenche, elle l'a emportée en haut d'un grand chêne et l'a déposée dans une crevasse du tronc, toute tapissée de mousse, c'est là qu'elle va dormir la douce amie, dans son vert tombeau éternellement bercée par les brises...

— As-tu fini tes folies, insensé ! interrompit durement l'officier.

— Ce ne sont pas des folies, Jean-Marie raconte des choses vraies. Pourquoi ne pas croire que les fleurs parlent puisque les oiseaux chantent et que les grillons crient ?

— Allons ! Assez. Réponds maintenant. Tu as été au Falouët ?

— J'y ai été.

— Qu'as-tu appris ?

— Pas grand'chose.

— Mais encore... S'arme-t-on ? les paysans sont-ils sur leurs gardes ? Le marquis se doute-t-il de notre présence dans le pays ?

Jean-Marie se mit à rire :

— Ah ! ah ! ah ! ils vous croient bien loin à Redon et à Rennes ; personne ne se doute que vous êtes ici.

— Le château alors sera enlevé en un tour de main.

— Oh ! oh ! je ne dis pas cela. Les messieurs et les gars se défendront.

— Combien sont-ils en tout, en état de tenir un fusil ?

— Une vingtaine.

— Ça ne sera pas long, alors. Et ici l'homme masqué hésita... et la demoiselle, elle est toujours au Falouët ?

Les yeux gris de Jean-Marie s'arrêtèrent sur les yeux profonds de son interlocuteur.

— Elle y est toujours, répondit-il.

Et un sourire glissa sur ses lèvres sanglantes.

— Pourquoi ris-tu ? chien maudit ! s'écria le Bleu avec colère.

— Je ris parce que les hommes me font pitié, répliqua-t-il, sans s'émouvoir.

— Ah ! vraiment ! dit railleusement l'officier.

— Oui, continua tranquillement le mutilé, oui, vous comme les autres. Jusqu'ici, je vous avais cru fort, implacable, terrible, un homme enfin; mais aujourd'hui, je vois bien que Jean Bleu ne vaut pas mieux que tous ces hommes qui nous entourent.

— Tu crois ?

— Certes, car vois-tu, Jean Bleu, tu ne vas pas au château seulement pour massacrer tes ennemis, tu y vas aussi, tu y vas surtout, pour revoir deux grands yeux verts, des cheveux blonds et une taille fine.

Jean Bleu tressaillit.

— Qui dit cela ? interrogea l'officier.

— Moi ! répliqua hardiment Jean-Marie, moi, dont la pensée lit dans la tienne aussi facilement que toi dans l'écriture des livres.

— Tu en sais trop long, gronda le Bleu, et brusquement, il mit la main à sa ceinture et en tira un pistolet qu'il arma.

D'un bond, Jean-Marie fut à dix mètres de lui.

Jean Bleu visa.

— Prends garde, Jean Bleu, ricana le mutilé, tu vas tirer, n'est-ce pas ? tu vas me tuer peut-être ; mais les coups de feu font du bruit sous les feuilles et il y a sans doute plus d'un Chouan rôdant aux alentours qui voudrait savoir d'où vient ce bruit et alors... tu comprends... Allons, remets ton pistolet à ta ceinture, tu allais faire une folie.

Comme subjugué par l'accent de Jean-Marie, l'officier remit l'arme à sa ceinture ; mais avec un mouvement de dépit, il s'écria :

— C'est bien ! maintenant, va-t'en !

— Adieu, Jean Bleu ! cria le mutilé en escaladant la rampe qui montait jusqu'au bois.

— Adieu ! et quand te reverrai-je, démon ?

Jean-Marie était arrivé aux arbres.

— Peut-être cette nuit, peut-être demain, peut-être jamais !

Et il s'enfonça sous les arbres.

Jean Bleu resta une minute immobile, fixant toujours l'endroit par où Jean-Marie avait disparu, puis, à pas lents, il revint s'asseoir, tout songeur, sur le tronc couché où nous l'avons trouvé au commencement du chapitre.

Non loin du général républicain, deux soldats portant le légendaire costume des armées de 93, devisaient étendus sur l'herbe.

Qnand nous disons deux « soldats », nous nous trompons et, l'un des deux troupiers ne nous pardonnerait pour rien au monde cette erreur, car il était sergent et un bon sergent, certes.

Des petits yeux gris, brillant sous des sourcils broussailleux, un nez extraordinaire qui, d'abord d'une pâleur exsangue à la racine prenait vers le bout des tons violets après avoir insensiblement passé par le rose pâle, le vermillon et le rouge vif, de longues moustaches tombantes, d'une couleur indécise, un teint tout, à fait bizarre, tanné, durci, haché de mille petites rides et, au milieu des deux joues, une cicatrice de balle ; tout contribuait à rendre pittoresque le vieux soldat dont le chapeau vermoulu et les habits en guenilles racontaient éloquemment les batailles et les hauts faits.

Son compagnon, qui regardait le vétéran avec une admiration comique, était le contraste frappant du sergent. Tout petit, tout mince, tout fluet, de grands yeux bleus, des cheveux blonds et un teint de demoiselle, le soldat avait presque l'air d'un enfant. Son grand désespoir était de n'avoir qu'une moustache excessivement naissante car elle se composait, au moment où nous présentons le jeune homme à nos lecteurs, que de dix-sept poils à droite et de quatorze à gauche ce qui est peu pour un homme qui entre dans la carrière qui produit les sapeurs.

Tels étaient, fidèlement dépeints, le sergent Potard et le fusilier Chafineau.

C'était le sergent Potard qui parlait :

— Tu comprends, Chafineau, ce que tu vois pré-

sentement n'est qu'une faible image des plaisirs de Bellone...

— Pardon, sergent, interrompit Chafineau, qu'est-ce que c'est donc que le nommé Bellone ?

Le sergent Potard tortilla sa moustache :

— C'était une personne du sexe (ici Potard fit le salut militaire) qui avait un faible pour les soldats à ce que je me suis laissé dire. (Ici Potard prit un air avantageux.)

Chafineau l'interrompit de nouveau :

Potard grogna.

— Excuses, sergent; mais, avez-vous connu la citoyenne Bellone?

Potard haussa les épaules avec un mouvement de dédain suprême.

— Malheureux ! répondit-il, je te parle de temps préhistoriques et antédiluviens, de temps où il y avait des dieux et des déesses. Bellone était la femme de Mars, le dieu de la guerre. Or tu comprends que puisque son époux était dieu, Bellone s'est trouvée conséquemment déesse... par alliance.

— Ah ! mais, je connais ça, sergent, moi, les déesses. J'en ai vu une. Même qu'elle n'était pas fière avec moi ; elle m'appelait Désiré, tout court.

— Tu as connu des déesses, toi, gamin ! s'écria le sergent Potard au comble de la surprise.

— Parfaitement, sergent, Madelon Fouinet, la blanchisseuse de fin qui travaillait en face le *Plat d'Argent*.

— Et comment cela lui est-il arrivé de monter au grade de déesse à cette Madelon Fouinet.

— Ah ! c'est toute une histoire.

— Eh bien, raconte, jeune homme, raconte. Quoique incohérents et inexpérimentés tes discours m'intéressent. Allons, va et ne te trouble pas; tu peux compter sur toute la bienveillance de ton supérieur.

Et, ce disant, le sergent Potard prit une pose majestueuse.

Chafineau commença :

— Voilà comment que ça s'est fait, sergent. Le citoyen Robespierre avait décrété la fête de la déesse Raison. On avait choisi pour être déesse, Mlle Gougeard, de l'Opéra. Le jour de la cérémonie, Madelon Fouinet allait justement porter des dentelles à Mlle Gougeard. Quel malheur, sergent! Mlle Gougeard était malade; ça lui avait pris subitement. A onze heures, les délégués arrivent pour emmener la déesse. Pas de déesse. Elle était dans son lit avec des emplâtres et des pots de tisane. Madelon était toujours là. Les délégués se désolaient; tout d'un coup, l'un d'eux se frappe le front et dit à Madelon :

« — Veux-tu faire la déesse ?

« — Tout de même, qu'elle répond.

« Alors, comme elle était juste de la taille de Mlle Gougeard on lui passe son costume, on la hisse sur le char et voilà comment elle a été déesse toute une journée.

Le sergent Potard hocha la tête.

— Tout cela, petit, me prouve que tu n'as pas connu de vraie déesse.

— A quoi que ça se reconnaît, sergent, une vraie déesse ?

Le sergent Potard, excessivement embarrassé, ne savait trop quoi dire, quand il fut illuminé d'une idée sublime.

— Je pourrais te répondre, reprit-il, mais il est des choses qu'on ne peut expliquer quand on a, comme moi, le respect de la jeunesse tumultueuse et vagabonde.

Tout confus, persuadé qu'il avait demandé une énormité, Désiré Chafineau rougit jusqu'aux oreilles et se teint coi.

Pendant quelques moments, les deux hommes se turent.

Ce fut Chafineau qui releva la conversation.

— Quand croyez-vous que nous allons nous battre, sergent ? demanda-t-il.

— Mon garçon, je crois bien que ce sera pour cette nuit.

Chafineau eut un tressaillement.

Le sergent remarqua ce mouvement.

— Allons ! Allons ! Un peu de nerf, mon fiston.

« Cependant, à ne te rien cacher, je dois t'avouer que pour ton apprentissage, ce sera rude.

— Les brigands se battent bien ?

— Ah ! fit le sergent Potard en levant les yeux au ciel ; ils seraient les premiers soldats du monde, s'ils avaient de la discipline et des chefs expérimentés.

— Mais, nous avons de bons chefs, nous, n'est-ce pas, sergent ?

— Oui, et l'un d'eux surtout.

— Jean Bleu.

— Oui, Jean Bleu.

Les deux soldats baissèrent instinctivement la voix en prononçant ce nom.

— Ah çà ! reprit Chafineau toujours à voix basse, pourquoi donc qu'il a toujours un masque sur la figure, cet homme-là ?

— Personne ne le sait. Un beau jour, il est venu prendre le commandement de la brigade et, moi qui en ai vu cependant des officiers, je puis t'affirmer, que jamais, je n'en ai vu un comme ça.

— Il est brave ?

— Ce n'est pas de la bravoure, petit, c'est comme de la folie ; mais dans le combat seulement. Jusque-là, il reste calme, froid, calculant tous ses mouvements, se méfiant de tout le monde. Il n'y a que Brin-d'Amour — c'est moi qui l'appelle comme ça — tu sais, ce hideux citoyen sans nez et sans oreilles qui causait avec lui tout à l'heure, en qui il ait une confiance illimitée.

— Et jamais on n'a vu sa figure.

— Jamais.

— C'est étrange.

— Ce qui est étrange aussi, c'est ce nom : Jean Bleu, est-ce un nom convenable cela ? je comprends qu'on s'appelle Potard ou Chafineau, mais Jean Bleu est-ce un nom de chrétien... pardon... reprit le sergent, de citoyen français, veux-je dire !

— Qui donc que ça peut être? reprit Chafineau en se frappant le front.

— Celui qui le saura sera bien malin.

— Eh bien, moi, sergent, moi Désiré Chafineau, ex-commis du *Plat d'Argent*, ex-coiffeur de l'ex-princesse de Lamballe, je vous réponds que je le saurai bientôt.

Le visage du vieux sergent prit une expression sévère.

— Prends garde, petit; vois-tu, quand on est comme nous de pauvres diables, il ne faut pas se mêler de choses politiciennes et diplomatiques. Il nous en cuit toujours.

— Cependant, sergent... commença obstinément Chafineau.

— Tais-toi, dit vivement Potard, il vient de notre côté.

En effet, Jean Bleu s'était levé et, à pas lents, marchait la tête basse.

De temps en temps il disait un mot à un soldat.

Quand il fut évident qu'il allait adresser la parole à Potard et à Chafineau, les deux troupiers furent debout en un clin d'œil.

Il s'arrêta devant eux.

— Qui donc est celui-là? demanda Jean Bleu à Potard en désignant Chafineau.

— C'est un conscrit qu'on nous a envoyé de Paris, mon général.

— Il n'y a pas longtemps?

— Il a rejoint la brigade à Redon, mon général.

— C'est bien.

Et, s'adressant alors directement à Chafineau :

— Comment t'appelles-tu? dit-il.

— Aimé-Désiré Chafineau, mon général.

— Quel était ton métier avant de servir?

— J'étais coiffeur, mon général.

— Où cela?

— A Paris, au *Plat d'Argent*, rue Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Et, es-tu content d'être soldat?

Chafineau fit une grimace qui prouvait que le métier militaire n'était peut-être pas pour lui l'idéal du bonheur; mais puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement, il se résignait sans trop de peine; puis il ajouta :

— Ah! si j'étais tout seul, ça me serait bien égal; mais il y a le père qui est malade et les petits frères qui sont bien jeunes.

— Tu les aimes donc bien tes parents? demanda Jean Bleu avec une altération dans la voix.

— Si je les aime? Mais vous n'avez donc pas de parents pour me faire une question pareille, mon général?

Potard, sournoisement, allongea un coup de pied discret dans les jambes de Chafineau.

Jean Bleu eut un imperceptible tressaillement.

Puis, très calme en apparence, il répondit :

— Non, je n'ai pas de parents, je n'ai jamais connu mes parents.

Et, brusquement, il s'en alla.

Quand il fut loin, Potard dit à Chafineau :

— As-tu remarqué les regards qu'il t'a lancés par les trous de son masque?

— Non.

— Ah! mon garçon, moi j'en avais la petite mort dans le dos! Aussi quelle drôle d'idée de l'interroger sur sa famille? J'ai vu un moment où ça allait mal tourner. Enfin ça s'est fini comme ça, tant mieux; seulement, fais attention; maintenant, il te connaît, il t'a parlé; il va avoir l'œil sur toi, et si cette nuit, au feu, tu as l'air de bouder, il te cassera la tête comme à un chien. Méfie-toi, fiston.

Et, sur cette consolante pensée, le sergent Potard s'en alla, car son tour de garde était venu.

IV

AVANT L'ATTAQUE.

Nous avons quitté Louis de Falouët au moment où, après avoir serré la main de Cadoudal, il reprenait le chemin du château.

Le jeune homme était tout pensif et parfois ses sourcils se fronçaient comme sous l'effort d'une pensée obsédante.

Les derniers mots de Jean-Marie revenaient sans cesse à sa mémoire : Pourquoi Jean Bleu ne croiserait-il pas le fer avec lui, pourquoi le mutilé n'avait-il voulu rien ajouter ? Quel était le secret dont il parlait ?

Peu à peu la jument avait quitté le galop pour prendre une allure plus tranquille qui, insensiblement, s'était transformée en un pas paresseux.

Le comte Louis arriva, toujours rêvant, au commencement de l'allée de mélèzes qui conduisait au château qu'on ne voyait pas encore, car un coude de l'allée le masquait à la vue.

Mais quand le cavalier eut passé le tournant, le château apparut.

Le château de Falouët était une construction bâtarde, lourde, sans harmonie, à laquelle chaque siège avait laissé un souvenir.

Deux énormes tours envahies par les lierres et les plantes grimpantes défendaient l'entrée du château, un fossé à moitié comblé les entourait. A l'abri de ces fortes masses de pierre s'élevait une petite chapelle, un véritable bijou du plus pur gothique. En arrière s'étendait le château commencé sous François Ier et terminé par un architecte du temps de Louis XIII.

Tout cela formait un ensemble qui étonnait d'abord, mais auquel l'œil s'accoutumait bientôt.

Derrière le château on apercevait à travers le troncs rouges des sapins, la mer qui bleuissait en ba des vertes pelouses.

Arrivé devant le château, Louis mit pied terre.

Un valet s'approcha, prit la jument par la bride l'emmena vers les écuries.

Le jeune homme allait passer sous la voûte q reliait les deux tours, quand une voix l'appela :

— Louis !

Le comte se retourna.

Émergeant d'un buisson, toute rieuse, sous u immense chapeau de paille, une jeune fille, des fleur plein les bras, lui faisait signe d'approcher.

Deux grands épagneuls roux qui bondissaient autour d'elle, vinrent lécher les mains du jeune homme qui s'avança vivement à la rencontre de la jeune fille en murmurant :

— Jeanne !

Quand il fut tout près, la jeune fille lui tendit une main en retenant de l'autre la botte de fleurs où le printemps riait dans tous les pétales.

Le comte prit la main qu'on lui tendait et la baisa en s'inclinant respectueusement.

Puis il se releva et resta muet un instant, regardant la jeune fille.

C'est que c'était une merveilleuse créature que cette femme qui souriait devant lui, sa tête blonde tout enveloppée d'un rayon de soleil.

D'une taille élancée, souple et ferme comme une lame d'épée, la jeune fille dressait sa tête fière dans le rayonnement du matin.

Des yeux d'un vert profond sous l'envolée des cheveux blonds, le nez d'une courbe fine, les dents blanches éclatant derrière les lèvres rouges, Jeanne de Montfort semblait être la déesse de la jeunesse et de la beauté.

Avec sa voix harmonieuse comme un chant, ce fut elle qui, la première, parla.

— D'où venez-vous donc, Louis? vous voilà tout

botté, tout éperonné et vous rentrez quand les autres se lèvent.

— Je ne viens pas de bien loin, Jeanne, répliqua le jeune homme, et cependant j'ai appris beaucoup de choses, beaucoup de choses intéressantes pour moi.

— Si ces choses vous intéressent, Louis, elles m'intéressent aussi ; vous savez bien que votre vie est la mienne ; que je pleure quand vous pleurez et que je ris comme une folle quand vous semblez joyeux. Mais, continua la jeune fille en regardant Louis, vous semblez tout soucieux ce matin, ces nouvelles, dont vous me parlez, sont donc mauvaises?

Le front du jeune homme s'assombrit.

— Voulez-vous faire quelques pas avec moi, Jeanne? dit-il, j'ai à vous parler.

Inquiète déjà, le sourire enfui de ses lèvres fraîches, Jeanne de Montfort laissa tomber sur l'herbe sa moisson de fleurs et prit vivement le bras que le jeune homme lui tendait.

Ils firent quelques pas en silence.

Ce fut la jeune fille qui parla la première :

— Eh bien?... interrogea-t-elle anxieusement.

Le jeune homme hésitait, enfin il se décida, et, avec un soupir.

— Nous allons être forcés de nous séparer, Jeanne.

Mlle de Montfort devint très pâle.

— Nous séparer, et pourquoi, je vous prie? vous allez quitter le château?

— Non, Jeanne, c'est vous qui allez partir.

— Moi! s'écria la jeune fille ; mais que se passe-t-il donc pour qu'on me renvoie, moi que le marquis aime comme sa fille?

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas, Jeanne?

Jeanne eut un fier sourire.

— Oui, je le sais, continua le jeune homme, vous êtes brave ; mais vous êtes une femme et la place d'une femme n'est pas au milieu des coups de fusil.

— On va se battre?

— Oui.

— Quand

— Cette nuit.

— Les Bleus attaquent ; ils sont nombreux ?

— Ils sont mille et Jean Bleu les commande.

— Je ne sais pourquoi, Louis, mais toutes les fois que j'entends prononcer ce nom, il me passe sur le corps comme un frisson mortel.

— J'espère que vous n'en entendrez plus parler maintenant et que cette nuit sera pour lui éternelle.

— Que voulez-vous dire, mon ami?

— Je veux dire que si je puis rencontrer ce bandit dans le combat, Dieu, qui est juste, donnera à mon bras la force et l'adresse pour le frapper.

— Ah! ne faites pas cela, ne faites pas cela ; j'ai au cœur comme un pressentiment qui me dit que cet homme nous sera fatal.

— N'ayez peur ; je ne crains que pour mon père et pour vous ; c'est pourquoi vous allez partir, Jeanne, et bien vite, pour Sarzeau. Votre tante de Lokello vous donnera asile jusqu'à demain, loin de la bataille et loin du danger.

La jeune fille, les yeux brillants d'enthousiasme, écoutait parler le comte avec un dédaigneux sourire aux lèvres.

— C'est cela, reprit-elle, tandis que les autres se battront et mourront pour leur cause, moi, comme une infirme ou comme une enfant je serai, comme vous le dites si bien, loin de la bataille et loin du danger. Ah ! non, n'y comptez pas, Louis ; là où vous serez, je serai, et s'il y a péril, tant mieux ! tous ceux de ma race l'ont aimé et je ne faillirai pas à ce glorieux héritage.

Louis la regardait avec une admiration mêlée de tendresse.

— Cependant, lui dit-il, si par malheur, vous...

— Si j'étais frappée! interrompit la jeune fille, eh bien! qu'importe, je mourrais pour une belle cause ; et d'ailleurs, ajouta-t-elle avec une douce mélancolie, qui donc pleurerait l'orpheline!

— Oh! Jeanne, dit vivement Louis, en lui pressant

les mains, Jeanne, c'est mal ce que vous venez de dire !

— Je vous demande pardon, mon ami, je sais que vous m'aimez beaucoup ; presque autant que je vous aime.

— Et votre existence m'est si précieuse que je veux vous éviter les dangers du combat ; non, je vous en prie, Jeanne, consentez à ce que je vous demande,... faites cela pour moi... s'il est vrai que vous me portez un peu d'affection.

— Je resterai, dit-elle avec fermeté.

— C'est bien, dit tristement le jeune homme, je ne veux pas vous contrarier plus longtemps, Jeanne ; seulement rappelez-vous bien que vous me faites un grand chagrin.

— Je le regrette, Louis ; mais rien au monde ne saurait me faire changer d'avis.

— A tout à l'heure, Jeanne, il faut que je voie mon père.

— A bientôt, Louis.

Les deux jeunes gens se serrèrent une dernière fois les mains.

Puis Louis s'en alla, revenant au château, tandis qu'au milieu de l'allée, sous la lumière tamisée qui tombait sur elle en poussière d'or, la jeune fille pensive et grave, abandonnant ses mains frêles aux caresses des deux grands épagneuls roux, le suivait des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Le comte se dirigea vers la chambre de son père.

Le vieillard se trouvait exactement dans la même position où nous l'avons vu au commencement de ce récit. Devant lui se trouvaient des papiers et des lettres qu'il compulsait avec la plus grande attention.

Au bruit que fit le jeune homme en entrant, le marquis leva la tête.

— Ah ! c'est vous, Louis, fit-il, c'est bien, j'allais justement vous faire appeler, et il se replongea dans ses paperasses.

— Si je me suis permis de vous déranger sans me faire annoncer, dit respectueusement le comte, c'est

que j'ai une nouvelle de la plus haute gravité à vous communiquer.

Le vieux gentilhomme retourna son fauteuil d'une main, pendant que de l'autre, il repoussait les papiers qui encombraient sa table.

— Parlez, Louis, parlez, mon enfant.

— Nous serons attaqués cette nuit par les républicains.

— Ah ! fit le vieux marquis avec un tressaillement, vous savez cela aussi, Louis.

— Comment ! mon père, je ne suis pas le premier à vous apprendre cette nouvelle? dit le comte stupéfait.

— Lisez, Louis.

Et le marquis tendit au jeune homme un papier où il put lire :

M. le marquis de Falouët est prévenu que son château sera attaqué cette nuit par un millier de soldats républicains commandés par Jean Bleu.

UN AMI.

— Qui a pu écrire cela? dit le comte en remettant le papier à son père.

Le marquis secoua la tête.

— Nous vivons dans un temps bien étrange. Enfin profitons de l'avis... Qui vous a averti, Louis?

— Jean-Marie.

— Encore lui !... Avez-vous prévenu Cadoudal.

— Jean-Marie avait pris soin qu'il fût au rendez-vous en même temps que moi.

— Ce fou est incompréhensible... il raisonne et prévoit mieux qu'un sage... Et Cadoudal espère réunir des forces suffisantes pour résister à l'ennemi?

— Il compte sur cinq cents hommes.

— Ce n'est pas beaucoup ; mais ils suffiront. Avez-vous donné des ordres aux gars du Falouët ?

— Je vais y aller, mon père ; mais je désirais vous prévenir d'abord.

— Bien, Louis. Allez maintenant. A propos, dites-leur de ne pas s'inquiéter des munitions. Il y a dans les caves plus de poudre qu'ils n'en brûleront cette nuit.

— Un dernier mot, mon père.

— Parlez.

— Je viens de supplier Jeanne de partir à Sarzeau ; elle refuse.

— Quelle folie !

— Non, mon père, seulement elle veut partager nos dangers.

Le vieux marquis réfléchit une minute.

— Après tout elle a raison, reprit-il; les femmes grandies dans ces terribles années qui s'écoulent doivent vivre d'une vie virile, et si Jeanne vous donne des fils — ce que je souhaite, Louis, — leur mère aussi bien que leur père aura mis dans leurs veines un noble sang. Donnez des ordres, maintenant : que les gars viennent ici, un-à un, en cachant leurs armes afin qu'on ne puisse se douter de rien et qu'on se mette tout de suite à nettoyer les fusils.

Le marquis se tut.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ? demanda le comte.

— C'est tout.

— A ce soir alors, mon père.

— A ce soir.

Et, s'inclinant respectueusement, Louis sortit de la chambre de son père et alla consulter les gardes-chasse et s'entendre avec eux afin d'organiser la défense du château pour l'attaque de la nuit.

Vers le soir, comme le crépuscule flamboyait à l'horizon en rouges flammes, le comte Louis sortit du château et se dirigea vers le bois de sapins qui s'étendait entre le Falouët et la mer.

Arrivé aux premiers troncs d'arbres il se courba dans les brousses et imita deux fois le cri de la chouette.

Il écouta.

Deux cris semblables lui répondirent.

Alors il s'avança délibérément sous les sapins dont la verdure sombre faisait déjà la nuit sous les branches.

Sous ses bottes les brindilles de sapin craquaient avec des bruits mystérieux.

Le bois semblait désert.

Soudain, le comte tressaillit.

Une forme humaine venait de se dresser devant lui.

— Les gars sont là, dit une voix que Louis reconnut pour celle de Cadoudal.

— Où donc? demanda le jeune homme en lui serrant la main.

Cadoudal imita le sifflement du merle.

Aussitôt, comme si la terre s'était animée, des ombres se levèrent tout à coup, à droite, à gauche, formant entre les troncs des arbres, une barrière sombre qui coupait la vue.

— Et combien en avez-vous rassemblé?

— Près de six cents, monsieur Louis.

— Très bien.

— Ah! mais ce n'est pas tout, continua le partisan; j'ai encore plus de deux cents hommes qui sont en marche; ils viennent des paroisses éloignées. Dans une heure, ils se rallieront à Plessiker, sur la route d'Auray.

— Alors nous sommes en force?

— Je suis sûr de la victoire, monsieur Louis, dit le partisan.

Et il ajouta avec un accent terrible :

— Comme disait le fou, ce sera une belle nuit!

Le comte resta pensif en songeant à cette effroyable guerre sans merci que se faisaient ainsi des Français.

Puis, secouant cette pensée qui l'obsédait:

— Convenons de tout pour cette nuit, Georges.

— Oui, monsieur Louis, seulement ne restons pas sous les arbres, on étouffe ici.

Il siffla une seconde fois.

Tous les Chouans s'évanouirent comme par magie.

Les deux hommes, marchant côte à côte, descendirent jusqu'à la mer.

La lune montait au ciel, plaquant d'or pâle les flots sombres : la mer unie comme un lac s'enfonçait au lointain dans les horizons ouatés de brumes.

Tout était silence, calme, apaisement.

Pendant quelques minutes, recueillis devant ce

grand spectacle qu'ils connaissaient cependant de longue date tous deux, Georges et le comte restèrent sans parler.

Enfin, Cadoudal respira bruyamment.

Maintenant, il avait assez d'air pur pour gonfler sa vaste poitrine. Et, s'adressant au comte :

— Voici ce que je propose, monsieur Louis ; vous donnerez ensuite votre avis, si mon plan ne vous convient pas : nous verrons à en chercher un meilleur.

— Parlez, Georges.

— Je vais envoyer d'abord quarante gars au château ; mes meilleurs tireurs ; ils tiendront bon pendant une demi-heure. Puis, quand étonnés de la résistance imprévue, les Bleus commenceront à se fatiguer, mes hommes divisés en trois bandes attaqueront par trois côtés différents, Evenoh par les écuries, le Gonic par le potager, enfin moi et le reste de mes gars, les plus solides et les meilleurs, rentrant dans le château par derrière, je ferai une terrible sortie de front. Les Bleus éperdus chercheront à se mettre en retraite, et fuiront sur la route d'Auray. Mais là, ils se heurteront aux hommes des paroisses éloignées qui doivent être campés à Plessiker. Kervallon les commande, il est intelligent et énergique. Pas un Bleu ne sortira vivant de l'affaire de cette nuit.

— Comment ! et s'ils se rendent.

— Ils ne se rendront pas, ajouta Cadoudal avec une expression étrange.

— Mais c'est donc une guerre de sauvages que nous faisons !

Cadoudal posa doucement sa main sur le bras du jeune homme.

— Monsieur Louis, dit-il avec mélancolie, la guerre est toujours une vilaine chose. Surtout quand les ennemis que l'on combat sont nés sur le même sol que vous et que jadis on a marché sous le même drapeau. Mais, continua le Chouan en s'animant, qui donc a commencé la guerre ? Qui a chassé nos prêtres, qui a voulu arracher Dieu de nos âmes, qui a assassiné nos rois ? Les Républicains, les Bleus n'est-ce pas ?

Eh bien! entre nous et les Bleus c'est une guerre à mort, une guerre terrible, inexorable, atroce. Tant pis pour qui tombe!

— Vous êtes effrayant, Georges.

— Ah! continua le partisan, non, je ne suis pas effrayant ; je ne suis que juste... cependant il y a des jours où ces luttes me fatiguent, où ces tueries sans espoir m'écœurent. Où allons-nous? comment finira tout cela? Voilà ce que je me demande, monsieur Louis, et je ne puis pas me répondre à moi-même d'une façon qui me satisfasse.

— Nous faisons notre devoir. Il n'y a rien à demander de plus.

— Si, continua le partisan avec énergie, si il y a autre chose à désirer! C'est que tous ces efforts ne restent pas stériles, que toutes nos peines et toutes nos douleurs donnent enfin un résultat. Pour cela il faudrait l'union, cette union qui a toujours manqué entre les chefs royalistes. Voyez Larochejaquelein et Charette, voyez Stofflet et Marigny... Mais l'heure s'avance... il ne s'agit plus de causer ni de rêver... il faut agir. Mon plan vous convient il?

— Parfaitement.

— Alors il est inutile de discuter plus longtemps. Vous allez conduire au château les quarante gars dont je vous ai parlé et attendre les événements. Le château est-il bien défendu?

— Aussi bien que nous avons pu...

— Les Bleus viennent... dépêchez-vous! glapit une voix étrange à côté d'eux.

Les deux hommes se retournèrent brusquement.

Fantastiquement éclairé par la lune, sa lumière sinistre lui donnant un aspect de korrigan, Jean-Marie était devant eux.

— Toi ici! dit Cadoudal.

— Jean-Marie est partout, répondit l'étrange personnage.

— Tu dis que les Bleus viennent? continua le Chouan sans s'arrêter plus longtemps à chercher par où le mutilé avait pu arriver.

— Il y a deux heures qu'ils sont en marche, répondit Jean-Marie ; ils vont sans bruit, dans l'ombre, comme des loups. Jean Bleu a donné les ordres sévères : personne ne doit s'écarter de la route. En avant une vingtaine d'hommes éclairent le chemin.

— Tu es sûr de ce que tu dis ? interrompit Cadoudal.

— Jean-Marie ne ment jamais, son cœur est droit ; il ne voudrait pas tromper ses amis.

— C'est bien. Je vais prendre mes mesures en conséquence. Attendez-moi ici, monsieur Louis, je vais donner quelques ordres et je reviens.

Et Cadoudal s'éloigna.

Resté seul avec Jean-Marie, Louis de Falouët considéra longuement la pauvre créature.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, interrogea hardiment le mutilé ; je ne vous fais donc pas horreur, votre cœur ne se soulève donc pas de dégoût quand vos regards s'arrêtent sur moi.

— Pourquoi me ferais-tu horreur, Jean-Marie ? répondit doucement le jeune homme ; pourquoi ton pauvre visage déchiré me ferait-il reculer ? Est-ce une raison parce que tu es malheureux et parce que tu vis seul, pour te repousser comme un lépreux et te traiter comme un chien ?

— Vous êtes bon ! monsieur Louis, murmura le mutilé avec une émotion dans la voix, et je vous suis dévoué, profondément dévoué.

Le comte tendit la main à Jean-Marie. Le misérable se précipita sur cette main et la baisa longuement. Louis sentit même une larme brûlante qui tombait des yeux de Jean-Marie.

— Pourquoi cette émotion, pourquoi ces larmes ? demanda le jeune homme en le relevant.

— Parce que depuis deux ans, monsieur Louis, vous êtes le premier homme qui m'ayez tendu la main, le premier qui m'ayez parlé avec douceur, le premier qui m'ayez regardé avec une grande pitié dans les yeux, et Jean-Marie qui croyait n'avoir plus au cœur qu'un sentiment : la vengeance, et qui pensait que

ses pauvres yeux n'avaient plus de larmes, doit avouer aujourd'hui qu'il s'est trompé et qu'il y a encore place dans son cœur pour l'émotion et pour l'amour.

Le comte Louis, très ému lui-même, continua cet étrange entretien.

— Qui donc es-tu, Jean-Marie ?

— Je l'ai oublié.

— C'est un secret?

— Je l'ai oublié, vous dis-je, reprit le mutilé avec une sorte d'impatience. Je ne suis pas un homme, d'abord, continua-t-il avec une nuance d'amertume... je ne suis plus qu'une vengeance qui marche?

— Tu détestes donc bien les Bleus?

Jean-Marie fit entendre un cri étouffé.

— Je les hais de toutes les forces de mes entrailles, et, en ce moment, tenez, monsieur Louis, je verrais un Bleu, un enfant même se tordant à mes pieds et demandant grâce, je le frapperais sans pitié, je le tuerais inexorablement, sourd à ses cris et à ses prières.

Jean-Marie était transfiguré sous le coup des émotions multiples qui l'agitaient depuis quelques moments. La haine le rendait presque beau, d'une tragique et effroyable beauté.

Louis restait silencieux.

Cadoudal revenait.

— Tout est prêt, dit-il de sa voix claire et franche.

— Les éclaireurs de Jean Bleu ne nous gêneront point.

— Que voulez-vous dire, Cadoudal?

— Cinquante gars souples et robustes sont partis à leur rencontre. Je leur ai fait quitter leurs fusils, armés seulement de leurs couteaux ils vont se cacher dans le bois. Ils frapperont les Bleus d'un seul coup, sans un bruit.

— Mais c'est atroce ! s'écria le jeune homme en frémissant malgré lui.

— C'est la guerre.

Il y eut un silence.

— Les Chouans ne connaissent pas l'endroit où sont les Bleus, dit tout à coup le mutilé, mais Jean-Marie voit dans la nuit, il va guider les Chouans.

— Tu as raison, va ,dit simplement Cadoudal.

Le mutilé escalada les roches avec une agilité merveilleuse, poussa un cri sauvage et disparut.

— Venez, dit alors Cadoudal au jeune homme, les gars sont tout prêts, vous allez les conduire au château.

Les deux hommes revinrent vers la lisière du bois de sapins.

Cadoudal siffla encore une fois.

Quarante ombres surgirent.

— Allons, en route ! commanda le jeune homme.

Il allait partir, Cadoudal le retint.

— Un dernier mot, monsieur le comte. Si je suis frappé dans le combat, vous n'abandonnerez pas les miens, n'est-ce pas ?

— Vous êtes fou ! Georges, vous ne serez pas touché.

— Nous sommes en l'année de grâce 1795 où mourir est une chose très ordinaire et très fréquente. Ainsi c'est convenu.

Le comte lui prit les mains.

— Je vous jure que s'il vous arrive malheur, je veillerai sur votre famille.

— Merci, monsieur Louis.

Ils se tenaient toujours les mains.

Le comte se recula un peu et lui tendit les bras. Le partisan s'y jeta et, sous la pâle clarté des étoiles, ces deux hommes qui allaient peut-être mourir échangèrent une robuste étreinte.

— En avant ! dit le comte.

La petite troupe se mit en marche.

V

L'ATTAQUE.

Le château de Falouët se dressait sombre dans la nuit, éclairé seulement par places de blanches lumières de lune. De la mer, pas un soupir ne montait et les grands bois recueillis n'avaient pas un murmure.

Tout semblait être silence et solitude.

Par petites escouades, se glissant le long des chemins creux et des sentiers, les républicains arrivaient. Personne ne parlait.

Marchant seul, à pied comme tout le monde, Jean Bleu, enveloppé dans un grand manteau, semblait courbé sous le poids d'une lourde pensée qui venait sans cesse lui battre le front.

Parfois des soldats ou des officiers venaient lui parler. Il donnait un ordre et retombait dans son abattement.

Enfin, il releva la tête, ôta son chapeau comme pour baigner son front dans l'air pur de la nuit et appela doucement quelques hommes qui marchaient un peu en arrière.

Deux officiers et deux sergents s'approchèrent.

— Faites arrêter tout le monde, commanda Jean Bleu, d'une voix brève. Nous allons attendre ici le retour des éclaireurs.

Les quatre hommes s'inclinèrent et s'enfoncèrent dans la nuit.

Les Bleus étaient arrivés dans ce bois de mélèzes que coupait la grande avenue qui menait au château.

Jean Bleu regarda autour de lui. Ces lieux semblaient lui être familiers.

Il murmura :

— Pourvu qu'elle soit au château !

C'était la compagnie dont faisaient partie Potard et Chafineau qui marchait tout à fait en tête.

Le petit soldat glissait de temps en temps des regards inquiets du côté du vieux sergent qui, grave et raide comme à la parade, murmurait seulement de temps en temps :

— Si je pouvais seulement dire deux mots à Françoise !

Chafineau avait entendu déjà le sergent répéter trois fois cette phrase : à la quatrième répétition il n'y tint plus.

Et à voix basse, à Potard :

— Dites donc, sergent, sans vous commander, c'est donc votre épouse la citoyenne Françoise?

Potard haussa les épaules.

— Sache, petit, que je suis célibataire et vieux garçon.

— Oh ! pardon, sergent... murmura Chafineau.

— Il n'y a pas d'offense, car, vois-tu, Chafineau, si je ne me suis pas marié, comme mon père et ma mère, c'est parce que je n'ai jamais eu le temps.

— Mais alors... la citoyenne Françoise ?

— Imbécile ! c'est ma pipe, répondit le sergent en laissant éclater sa mauvaise humeur. Il ajouta : ma pipe que je ne peux pas fumer à cause de ces satanés Chouans. Aussi, tout à l'heure, ils vont me le payer. Attends un brin !

— Sergent ! dit à coup Chafineau.

— Qu'est-ce que tu as encore ? gronda Potard.

— Voyez donc là-bas au pied de ce gros arbre !...

Potard courut à l'endroit indiqué, suivi de près par Chafineau.

— Diable ! murmura le sergent en se penchant, c'est un cadavre !

Chafineau tremblait de tous ses membres.

— Dépose ton fusil sur l'herbe, continua le sergent, et prends-moi un peu ce particulier par la tête, nous allons voir ce que ça peut être ; il y a justement un peu de lune...

Chafineau hésitait.

— Tu as donc peur, petit ?

— Oui, sergent, répondit bravement Chafineau, j'ai peur des morts, moi.

— C'est pour ça que tu vas le prendre par la tête et l'amener avec moi à la lune ; ça t'habituera. Allons! et vivement. Le militaire doit avoir le cœur insensible et bien placé entre le triple rein, comme disait le citoyen Horace dans une tragédie en vers rimés.

Vaincu sans doute par ce dernier argument, Chafineau se décida et prit la tête du mort.

Les deux hommes le traînèrent entre deux troncs d'arbres où passait un rayon de lune.

Le mort portait l'uniforme des grenadiers républicains. Potard lâcha un effroyable juron.

— C'est Vanot, ce pauvre Vanot, de la troisième. Où l'ont-ils frappé ?... Ah voilà, au cœur... un coup de couteau ! Oh ! oh ! les brigands ! les brigands ! rugit le sergent en serrant les poings.

— C'est malheureux, sergent, dit Chafineau ; mais ils se défendent ces hommes !

Cette réflexion de Chafineau lui valut immédiatement de Potard un formidable coup de pied dans la partie la moins noble de son individu.

— Touché ! murmura Chafineau.

Un à un les soldats arrivaient faisant cercle autour du cadavre.

Un jeune lieutenant fendit la foule et examina le mort un instant.

— Les Chouans sont sur leurs gardes, murmura-t-il, il faut prévenir le général.

Et se relevant.

— Halte ! commanda-t-il. Pas un pas de plus. Ouvrons l'œil ; les brigands ne sont pas loin.

Il prit quelques mesures pour ne pas être surpris et faisant signe à Potard.

— Viens ici, toi.

Le sergent s'avança, la main au chapeau.

— Tu vas aller prévenir le général de ce que tu as vu, lui dire que je suis ici avec mon escorte et que j'attends ses ordres.

Potard salua encore et partit à grandes enjambées.
Il fut arrêté plus d'une fois dans sa route par les compagnies qui avançaient en échelons; mais il parvint enfin auprès de Jean Bleu.
C'était le moment où le général républicain venait de donner des ordres pour faire suspendre la marche en avant.
Potard salua militairement.
— C'est moi, mon général.
— Qui ça, toi?
— Moi Potard, sergent à la quatrième du premier.
— Bon. Que me veux-tu?
— Nous venons de retrouver Vanot, mon général.
— Qui ça Vanot?
— De la troisième, mon général, Vanot... un de ceux qui éclairaient la marche.
— Eh bien?
— Le pauvre diable est mort.
— Mort! s'écria Jean Bleu avec un tressaillement.
— Oui mon général, un coup de couteau au cœur... ah! ça n'a pas été long.
— Trahison! murmura le général.
— Le lieutenant Dormel m'envoie vous prévenir qu'il s'est arrêté immédiatement et qu'il attend vos ordres.
Jean Bleu passa la main sur son front.
— Conduis-moi, dit-il au bout d'un instant, j'y vais moi-même.
Et, suivant le sergent il se mit à marcher très vite.
Ils retrouvèrent bientôt la compagnie de Potard.
La scène avait peu changé d'aspect.
On avait adossé le cadavre à un arbre et, sous les rayons blancs de la lune, son visage bouleversé montrait les angoisses de l'agonie trop prompte.
On avait entr'ouvert son uniforme et la blessure apparaissait terrible, très nette, très étroite avec une frange rouge aux lèvres.
Quand Jean Bleu arriva, tous s'écartèrent. Le général considéra un instant le pauvre diable, puis faisant signe au lieutenant Dormel.

— Combien avez-vous d'hommes, lieutenant?

— Cinquante, mon général.

— Ils n'ont pas froid aux yeux?

Un murmure se fit entendre parmi les soldats les plus rapprochés.

— C'est bien, dit le général, en les apaisant d'un geste.

— Ils répondent d'eux-mêmes, mon général, répliqua le jeune homme.

— C'est que la mission que je vais vous confier est périlleuse.

— Tant mieux.

— Vous êtes lieutenant?

— Oui, mon général.

— Si vous vous en tirez, vous reviendrez capitaine.

L'officier s'inclina.

— De quoi s'agit-il, mon général?

— Voilà. Pendant que tous les autres vont rester ici, vous allez partir avec vos cinquante hommes et vous allez remplacer nos éclaireurs qui doivent tous avoir été frappés de la même façon que celui-là. Vous marcherez, aussi serrés que vous pourrez. Si vous êtes attaqués, ripostez à coups de fusil. Nous sommes découverts maintenant; il n'y a plus rien à ménager. La seule chose qui nous reste à faire, c'est de savoir où est l'ennemi. Partez à présent, il est temps.

L'officier salua de l'épée, réunit ses hommes et, au lieu de couper à travers bois, s'engagea héroïquement dans la grande allée.

Jean Bleu, tout pensif, écoutait le pas de ces hommes qui marchaient sans doute à la mort.

Cependant les soldats, presque tous des vieux de l'armée du Rhin, s'en allaient gaillardement dans la nuit; il n'y avait guère que Chafineau qui commençait à trouver que c'était beaucoup d'émotions pour un homme seul et pour une seule nuit.

— Et nous allons loin comme ça, sergent? demanda-t-il timidement et à voix très basse.

— Eh! eh! petit, peut-être jusqu'au sombre royaume du triste Pluton, comme disait l'ex-abbé Delille.

— Ça ne peut pas être un royaume, sergent, y en a plus.

— A ces moments-là, vois-tu, Chafineau, que ce soit un royaume ou une république où l'on va, j'te réponds que ça n'inquiète guère.

La petite troupe était arrivée à la grille du château.

Cette grille était fermée.

Le lieutenant saisit les barreaux des deux mains et voulut secouer la lourde machine. Comme il n'arrivait à aucun résultat, les hommes se ruèrent sur l'obstacle.

Alors une voix étrange s'éleva dans la nuit :

— Feu! les Chouans!

L'ombre s'illumina comme déchirée par un éclair, et une vingtaine de détonations retentirent.

Deux hommes tombèrent.

— Couchez-vous, commanda le lieutenant qui resta debout.

— Comment que ça va, petit? demanda le sergent à l'oreille de Chafineau.

— Ça pourrait aller mieux, sergent; mais je crois qu'on s'y fera tout de même.

Jean Bleu avait entendu les coups de fusil.

Le doute maintenant n'était plus possible.

Il y avait trahison et les Chouans étaient sur leurs gardes.

Aussi il n'hésita plus et, sur son ordre, tout le monde prit le pas de charge.

Il marchait en tête.

Avec les premières compagnies, il vint se heurter à la grille.

Il se frappa le front avec impatience.

— Pas par ici! murmura-t-il.

Et se redressant, il commanda de sa voix brève :

— Capitaine Durieu, vous resterez ici avec trois cents hommes; faites ouvrir le feu immédiatement pour occuper les brigands.

« Moi, je vais tourner par le potager.

Jean Bleu dirigeait sa troupe sans une hésitation :

tout lui semblait familier. Il longea le mur du parc et arriva bientôt au pied du mur du potager. A un angle, la muraille écroulée livrait passage.

En quelques instants la troupe fut massée dans le jardin.

— En avant! commanda-t-il.

On partit au pas de charge.

Sous les pieds des soldats, tous les légumes, toutes les fleurs, tous les fruits étaient tordus, arrachés, broyés.

Jean Bleu pressait toujours la marche.

— Il n'y a pas de temps à perdre, murmurait-il.

Il ne savait rien, il ne voyait rien; mais son merveilleux instinct d'homme de guerre lui disait que le danger l'environnait de toutes parts, qu'il était trop tard pour reculer et que le seul moyen de salut était le château, le château qu'on pouvait enlever et où l'on pourrait se maintenir.

Soudain il commanda : Halte!

La troupe s'arrêta.

Devant eux le château se dressait sombre, sinistre.

Une porte se dessinait par une marque plus noire sur la muraille.

Jean Bleu s'appuya contre cette porte et pesa de toutes ses forces.

La porte résista.

En même temps, comme à un signal inconnu, toutes les fenêtres de cette partie du château s'illuminèrent.

Les coups de feu éclataient avec un pétillement sec.

Il y eut un mouvement de recul parmi les républicains.

En ce moment la fusillade commençait, vive et serrée sur la gauche.

Jean Bleu n'hésita plus.

Il fallait rejoindre à tout prix le reste de la troupe.

— Par colonnes, commanda-t-il.

Les républicains se formèrent comme à la parade.

— En avant!

Et, au pas de charge, les Bleus s'ébranlèrent.

Ils repassèrent par la brèche du mur et bientôt,

guidés par le bruit, arrivèrent sur le lieu du combat.

Le capitaine avait habilement profité de tous les accidents de terrain pour protéger ses hommes; mais pris entre deux feux, il était évident qu'il ne pouvait plus opposer une longue résistance.

Dans le bois, les Chouans étaient arrivés, tiraillant sans cesse et à coup sûr.

Une longue clameur salua l'arrivée du reste de la colonne.

Sans s'inquiéter des balles qui pleuvaient dru, Jean Bleu s'avança rapidement vers le capitaine :

— L'ennemi est en face seulement, n'est-ce pas, Durieu? demanda-t-il de sa voix brève.

— Je l'espère, mon général.

— C'est certain, continua Jean Bleu avec insistance et, comme s'il voulait se rassurer lui-même, il est impossible que les brigands soient en force suffisante pour nous arrêter. Nous allons les déloger d'abord du bois et de là nous reviendrons au château.

Et se redressant de toute sa hauteur :

— Bayonnette au canon! En avant!

— Vive la République!

Les tambours battaient la charge.

Avec un élan furieux, les soldats s'élancèrent.

La fusillade redoublait. Les premiers rangs touchaient déjà aux premiers arbres.

Soudain une clameur immense monta vers le ciel.

— Vive le roi!

Cela venait sur la droite et en même temps on entendit des coups de feu.

Les Bleus s'arrêtèrent, indécis.

Jean Bleu voulut enlever ses hommes.

Il était trop tard.

Lentement, mais invinciblement les soldats de la République reculaient avec des regards inquiets.

Le général appela deux grenadiers, les mit côte à côte et grimpa sur leurs épaules : de là il embrassa toute la scène.

Les Chouans arrivaient par deux côtés, rétrécissant peu à peu autour des républicains un cercle de fer et

de feu; du château l'on tirait toujours. Une seule voie restait libre. L'avenue. Mais comment s'engager dans ce chemin encaissé où l'on serait impitoyablement fusillé des deux côtés?

Jean Bleu sauta à terre en mâchant un effroyable blasphème.

La situation était terrible.

Les morts s'entassaient déjà du côté des républicains; ils tombaient sous les balles ennemis comme des fruits mûrs sous la grêle.

Soudain l'allée de mélèzes s'illumina à son tour de cette lueur de mort qui avait déjà éclairé d'abord le château et ensuite le bois.

C'était Kervallon et ses bandes.

Plus tôt que Cadoudal ne l'espérait, le Chouan, guidé par les premiers coups de feu, arrivait sur le lieu du combat.

Devant cette troisième attaque, les Bleus furent pris d'une panique folle.

N'entendant plus rien des ordres donnés, sentant la mort à droite, à gauche, en face, partout, les soldats de la République tourbillonnaient comme des feuilles sèches enlevées par un coup de vent.

Jean Bleu, une seconde fois, monta sur les épaules de deux hommes et jeta un rapide regard circulaire sur la scène qui se déroulait.

C'était un cercle de feu, sans issue.

Tous ses soldats allaient être massacrés.

Il baissa la tête une seconde, mais ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair.

Il releva le front avec une indicible énergie.

Dans ses yeux, son indomptable orgueil se lisait en rayons de flamme.

Sa voix, vibrante comme un clairon, domina un instant le tumulte de la bataille.

— Mes enfants, un espoir nous reste : au château! Nous avons été trahis, nous n'aurons que plus de gloire à être victorieux. Vive la République!

— Vive la République! répondirent les soldats républicains ranimés par cette voix mâle qui parlait

encore d'espérance et de victoire alors que tous désespéraient et n'attendaient plus que la mort.

Ils se ruèrent comme des furieux sur la grille qui plia et s'abattit sous cet effort.

Jean Bleu, en tête, le sabre au poing, les entraînait.

Des fenêtres du château, on avait recommencé le feu.

Les Bleus se dirigeaient vers l'entrée principale qui se trouvait, ainsi que nous l'avons dit, entre les deux grosses tours.

Cette ouverture avait été grossièrement barricadée avec des charrettes de pierres, des troncs d'arbres.

Comme les Bleus étaient tout près, il se passa quelque chose d'étrange.

La barricade semblait se démolir d'elle-même; tout tombait, tout s'écroulait et la voie paraissait libre.

Mais derrière, s'entassant, on distinguait une foule où passaient des éclairs soudains quand on remuait une faux ou une baïonnette.

Toute cette masse mouvante s'ébranla tout à coup avec de grands cris et se précipita sur les Bleus.

C'était Cadoudal et ses hommes.

Alors il se passa une scène atroce.

Les républicains, pris d'épouvante, couraient en tous sens, jetant leurs armes, puis tombaient bientôt sous le feu de l'ennemi.

Seuls, cent ou cent cinquante braves s'étaient groupés autour du général et continuaient à charger, allant au-devant des Chouans.

Le choc fut terrible.

Ce furent les Chouans qui plièrent.

Cela ne dura qu'un instant.

Ranimés par Cadoudal qui, les animant du geste et de la voix, semblait un dieu de la guerre, les Chouans, à leur tour, firent reculer les Bleus.

Alors la lutte s'engagea corps à corps, effroyable, sans merci, dans cette obscurité grise que faisait la lune à demi voilée.

Jean Bleu n'était plus le même homme.

Sentant la défaite irrémédiable et sa mort prochaine, il luttait en désespéré ; il s'était emparé d'un fusil et assommait à grands coups de crosse tous ceux qui voulaient l'approcher.

Les balles semblaient glisser sur lui et ses soldats, électrisés par son exemple, se battaient avec le courage du désespoir.

Un à un cependant, tous ces braves tombaient.

Presque seul, Jean Bleu luttait toujours. Ses bras semblaient infatigables, il frappait sans relâche comme un batteur de blé. Les Chouans, qui s'y connaissaient en courage, admiraient ce beau soldat qui se battait comme un héros.

— Écartez-vous tous! commanda tout à coup Cadoudal avec sa voix sonore.

Les Chouans reculèrent.

Alors, le regardant bien dans les yeux, marchant sur lui, les deux mains ouvertes, Cadoudal s'avançait sur Jean Bleu.

Le voyant venir, le général républicain leva sur lui son arme tordue, faussée, et dont la crosse était couverte de boue sanglante.

Cadoudal s'arrêta à deux pas.

L'arme siffla en retombant.

Mais l'arme n'atteignit pas son but; avec une force et une adresse incroyables le partisan avait saisi le fusil, au vol, pour ainsi dire.

Tout frémissant, Jean Bleu désarmé, restait immobile et hautain.

Cadoudal jeta l'arme loin de lui, puis bondissant sur le général il l'étreignit à bras-le-corps.

Jean Bleu soutint bien le choc et Cadoudal ne put le faire plier.

Après quelques minutes de lutte, tous deux, épuisés, râlant presque, roulèrent sur le sol sanglant.

Mais Jean Bleu avait le dessous et Cadoudal le maintenait fortement, l'enlaçant des bras et des cuisses.

— Des cordes! cria le Chouan.

Un solide filin de chanvre lui fut tendu.

Avec l'aide de deux robustes gars, il eut, en un tour de main, emprisonné dans des nœuds solides le général républicain.

On le releva.

Il pouvait marcher, on lui avait seulement lié les bras.

La bataille alors finissait.

Parmi les Bleus, le plus grand nombre, cerné, traqué, écrasé, s'était rendu.

Les autres étaient morts.

Quelques-uns, plus adroits ou plus heureux, avaient pu s'échapper, grâce à la nuit.

Déjà les prisonniers arrivaient, désarmés, par petites bandes; on les amenait au château.

Un groupe était particulièrement intéressant.

Sur deux fortes branches, liées grossièrement, un républicain était couché; c'était un sergent, très pâle, une marque rouge à la poitrine; on l'aurait cru mort sans les tressaillements nerveux qui l'agitaient par instants.

Deux hommes le portaient : un petit soldat imberbe et un lieutenant.

Ils allaient lentement, entourés des Chouans qui les regardaient avec respect.

Le sergent n'était autre que notre vieille connaissance Potard, porté par Chafineau (Désiré) et par le lieutenant Dormel.

Tout en combattant, le vieux soldat avait reçu une balle en pleine poitrine. A ce moment, Chafineau qui se conduisait comme un ancien, avait senti sur son crâne comme une masse qui s'abattait; plus loin, le lieutenant écrasé par le nombre, saisi aux bras et aux jambes, s'était rendu.

Alors, pieusement, les deux hommes avaient mis le vieux sergent sur deux branches et l'avaient emporté au milieu des vainqueurs.

Le petit groupe dont nous venons de parler rejoignait presque Jean Bleu, prisonnier.

Toute la troupe, vaincus et vainqueurs, s'enfonça

sous la voûte que formait la réunion des deux tours.

Au lointain on entendait encore de rares coups de fusil et quelques cris de mort.

VI

Père et fils.

Dans cette grande salle du château où nous avons déjà conduit le lecteur pour le faire assister à une des premières scènes de cette histoire, le marquis, Louis et quelques Chouans étaient réunis.

On causait de la lutte passée ; on se félicitait de la victoire et, dans le lointain, quelques détonations ponctuaient encore de temps en temps le dialogue.

Des torches de résine éclairaient insuffisamment l'immense salle.

Soudain, la porte s'ouvrit et un groupe bruyant pénétra sous les voûtes.

C'étaient les prisonniers qu'on amenait.

En tête, Cadoudal, la main posée sur l'épaule de Jean Bleu, marchait lentement.

Le général républicain tremblait légèrement : était-ce l'émotion de la lutte, était-ce une autre émotion ?...

— Voilà Jean Bleu ! monsieur le marquis, dit Cadoudal ; il ne fera plus peur à nos enfants et personne aux veillées ne baissera plus la voix quand son nom passera dans le récit.

— Déliez cet homme, Georges, commanda le marquis ; c'est un brave malgré tout, je veux l'interroger moi-même.

Cadoudal ne savait qu'obéir quand le marquis commandait.

D'un seul coup, il trancha avec son long couteau les cordes qui serraient le prisonnier.

Se sentant libre, Jean Bleu respira bruyamment et secoua ses larges épaules.

Alors seulement on remarqua qu'il avait conservé son sabre.

Cadoudal fit un mouvement pour le lui enlever.

Le marquis l'arrêta d'un geste et, s'adressant à Jean Bleu toujours masqué :

— Votre nom.

— Jean Bleu, répondit le républicain d'une voix sourde.

A cette voix, malgré eux, le marquis et le comte tressaillirent.

— Il y a longtemps que vous commandez en Bretagne? continua le marquis.

— Six mois.

— Voudriez-vous vous démasquer?

— Je ne puis.

— Il le faut.

Très agité, Jean Bleu semblait indécis, puis tout à coup, comme cédant à une impulsion subite, il fit trois pas en avant, se mit en pleine lumière, d'un seul geste arracha son masque et se redressa hautain et frémissant.

— Je m'en doutais, murmura le marquis en devenant très pâle.

Louis s'était détourné.

Pendant ce temps la foule des Chouans grondait menaçante et de tout ce bruit s'élevait une unique clameur :

— Monsieur Jean! c'était monsieur Jean!

Dans un coin, Potard avait repris connaissance. Soutenu par Chafineau il considérait toute la scène :

— Vois-tu, petit, dit-il au soldat, voilà pourquoi il n'aimait pas qu'on lui parle de sa famille, cet homme!

On s'était écarté et le père et les deux fils formaient un tragique groupe à la rouge lumière des torches.

Le marquis s'était redressé; le premier coup avait été rude, mais, par un puissant effort de volonté, il était redevenu calme et maître de lui.

Il s'adressa à Jean Bleu, dans l'énorme silence que faisait l'angoisse de la foule.

— Vous êtes libre, monsieur le général, dit-il très lentement.

Des murmures se firent entendre.

— Je ne veux pas vous prendre en traître, riposta le jeune homme, donnez-moi la vie sauve et la liberté si vous le voulez; seulement, je vous en préviens, je n'aurai pour vous aucune reconnaissance; je ne frapperai pas un coup de moins; je n'épargnerai pas un homme de plus. Vous êtes averti, maintenant, jugez.

— Vous êtes libre, répéta le marquis.

Alors il y eut des cris de colère.

D'un geste, M. de Falouët calma les Chouans.

— J'accepte; mais la guerre va recommencer entre nous terrible et implacable. J'ai échoué aujourd'hui; je triompherai plus tard. Il n'y a plus rien entre nous qu'une formidable haine.

« Je m'appelle Jean Bleu et j'ai oublié mon passé.

Le marquis eut un léger tressaillement.

— Si vous avez oublié votre passé, dit-il d'une voix très triste, faites en sorte que jamais nous ne nous rencontrions plus. La terre est vaste et l'époque où nous sommes est fertile en lointaines aventures. Vous ne penserez plus à nous; nous tâcherons de vous oublier.

Jean Bleu avait écouté avec impatience; son terrible caractère reprenait le dessus. Aussi, il répondit avec une incroyable audace :

— Ce que vous me proposez là est impossible, monsieur le marquis; j'ai juré de me venger de vous et je tiendrai mon serment.

Un rugissement de colère partit de tous les coins de la salle.

Jean Bleu continua, emporté par sa fureur :

— D'ailleurs, mon œuvre de haine est déjà commencée. Je n'ai pu m'emparer du château, ce sera pour une autre fois; mais si je n'ai pu vous chasser d'ici, j'emporterai du moins une joie profonde, car je vous ai brisé le cœur.

Louis fit un pas en avant.

— Oui, continua-t-il poussé par son fol orgueil, oui, vous pleurerez bien ce soir, vous pleurerez longtemps, car votre nièce, marquis, car votre fiancée, Louis...

— Eh bien? dirent les deux hommes haletants.

— On l'entraîne maintenant sur la route de Vannes.

— Misérable! dit le marquis blême de fureur.

Louis ne dit rien, mais, dégainant avec une incroyable rapidité, il bondit vers son frère qui avait mis déjà le sabre à la main.

Les deux fers se froissèrent.

Le marquis poussa un cri et se jeta entre eux au risque d'être blessé ou tué et, avec un accent d'autorité souveraine :

— Bas les armes! mes fils, dit-il.

Subjugués, les deux jeunes gens obéirent.

Le marquis continua :

— Cet homme alors sera jugé et puni; car pour ceux qui font la guerre aux enfants et aux femmes il n'y a ni pardon, ni merci. Mais il ne sera pas jugé ici. Qu'on l'emmène! le seuil de ma demeure ne peut être rougi de son sang.

Puis, s'adressant à Cadoudal.

— Georges, emmène-le; je me fie à ton amitié et à ton dévouement.

Le Chouan fit un pas vers Jean Bleu, toujours immobile.

— Venez, dit-il, en lui posant la main sur l'épaule.

D'un bond prodigieux, le jeune homme se jeta dans un coin et se mit en attitude de défense.

— Ah! ah! ricanait-il, vous êtes cent, je suis seul! Qu'importe! je pourrai encore bien avant ma mort tuer une douzaine d'entre vous. Allons, les brigands! en avant!

Les Chouans allaient se précipiter, Cadoudal les retint.

— Un fusil! dit-il seulement.

On lui passa l'arme demandée.

Il l'examina attentivement, longuement, s'assura

si la charge de poudre était bien bourrée, si la pierre tenait bien dans le chien, puis, ces préparatifs terminés, il épaula et visa Jean Bleu.

— Malheureux, cria le marquis en se précipitant.

— Laissez-moi faire, monsieur, je ne veux pas le tuer.

Jean Bleu s'était redressé de toute sa taille ; il se croyait irrémédiablement perdu. Un froid sourire glissa sur ses lèvres blanches.

— Vous voulez me faire assassiner, cria-t-il au marquis, à votre aise, mais je mourrai en me défendant ! et, le sabre haut, il se jeta sur Cadoudal.

Un coup de feu retentit.

Jean Bleu s'arrêta dans son élan en poussant un cri de rage.

La balle de Cadoudal avait cassé la lame du sabre à un pouce de la garde.

Désarmé, Jean Bleu jeta loin de lui le tronçon de son arme et croisa dédaigneusement les bras.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit-il.

Pour la seconde fois, le marquis dit à Cadoudal :

— Emmène-le.

Le Chouan fit un pas vers Jean Bleu.

Le jeune homme ne manifesta aucune intention de résistance. Bien plus, de lui-même, il marcha vers la porte.

Cadoudal le suivait.

Cinq ou six gars solides sortirent avec eux.

Jean Bleu n'avait pas fait encore vingt pas qu'il heurta un obstacle dans l'ombre, trébucha et faillit tomber.

On commençait à arriver sur le lieu du combat et les cadavres ne manquaient pas sur l'herbe fraîche de la nuit.

Jean Bleu avait tressailli en heurtant du pied un de ses soldats. Une réaction se faisait maintenant en lui. La terrible excitation de la lutte, l'émotion farouche inspirée par la rencontre avec son père, commençaient à tomber. A présent c'était une morne tristesse qui l'envahissait avec l'enveloppante mélan-

colie de cette nuit funèbre. Il lui semblait que de grands oiseaux noirs frôlaient de leurs ailes sombres son front humide de sueur. Et puis c'était surtout une grande lassitude qui le prenait, un dégoût de la vie, une soif d'oubli, un désir de mort et il allait, courbant sa grande taille, d'un pas fatigué et traînant.

Enfin le silence qui l'entourait lui fit peur, et, poussé par un irrésistible besoin d'entendre une voix humaine, il parla.

— Où me conduisez-vous ? demanda-t-il à Cadoudal.

— Pas bien loin, monsieur le comte.

Jean Bleu ne releva même pas ce titre qui une heure auparavant l'aurait fait bondir.

— Mais encore?... insista-t-il.

— Au menhir de Keravéon.

— C'est là où vous allez me tuer, n'est-ce pas ?

En disant ces mots la voix du jeune homme n'avait même pas un tremblement; Cadoudal au contraire tressaillit.

— Je ne sais pas encore ce qui se passera là-bas, monsieur Jean ; Dieu décidera.

— Vous rappelez-vous, Georges, continua Jean de sa voix brisée, vous rappelez-vous que c'est là, il y aura, je crois, deux ans aux Pâques prochaines, où je faillis me tuer. C'est même vous qui m'avez relevé. Pompée, le grand cheval noir de mon père, avait roulé avec moi; lui fut tué du coup, moi j'eus la tête fendue.

— Je m'en souviens, dit le partisan à voix basse.

Pendant quelque temps ils marchèrent sans parler.

Ce fut Cadoudal qui reprit la conversation.

— C'est vrai que vous avez fait enlever la demoiselle, monsieur Jean ?

A ce seul mot Jean Bleu se redressa ; cette femme, il l'avait un instant oubliée! Maintenant son image était devant lui, éblouissante comme une claire vision.

Il répondit à Cadoudal avec une sorte d'orgueil.

— C'est vrai!

— Alors vous avez méchamment agi, monsieur le comte ; on ne se venge pas des hommes sur les femmes.

— On se venge comme on peut, répliqua-t-il sèchement.

Cadoudal ne dit plus rien.

Jean Bleu n'était plus le même. Sa tristesse, sa lassitude, sa peur, tout avait disparu. Il voulait vivre à présent, vivre à tout prix, il voulait retrouver Jeanne ! Jeanne ! ce seul mot, comme une parole magique, venait d'opérer en lui cette étrange transformation.

Et dans son esprit fertile en ruses, il se mit à chercher un moyen pour éviter la mort qui l'attendait.

Au bout de quelque temps, s'adressant à Cadoudal, il lui dit d'une voix très douce :

— Je vais vous adresser une prière, Georges.

— Parlez, dit le partisan étonné.

— Vous savez comme j'aime la mer, n'est-ce pas ? Eh bien, je voudrais, avant de mourir, la revoir une dernière fois.

— Ce n'est pas notre chemin, répliqua le Chouan déjà inquiet, craignant un piège.

— Qu'importe ! ce n'est pas bien loin ; nous pouvons descendre jusqu'à la pointe de Penvern. Vous ne refuserez pas cette grâce à un homme qui va mourir, Georges !

Le partisan hésitait.

Enfin, il se décida.

— Bah ! pensa-t-il, il ne veut pas se sauver maintenant ; et puis, il n'y a pas de Bleus de ce côté...

Et tout haut :

— Eh bien ! allons-y, si vous y tenez tant que ça.

L'œil de Jean Bleu lança un furtif éclair de joie.

— Merci, Georges, dit-il d'une voix tranquille.

La petite troupe tourna brusquement à gauche, se dirigeant vers la mer.

Au bout d'un quart d'heure de marche, la mer apparut.

Elle se déroulait calme et silencieuse sous les

rayons voilés de la lune. Une douteuse clarté baignait mollement le grandiose paysage.

En face, perdue un peu dans des vapeurs blanchâtres, on voyait la côte de Sarzeau, à gauche le bras de mer se rétrécissait de plus en plus et formait une sorte de sombre entonnoir bordé de sapins gigantesques, à droite la vaste mer s'étendait dans son immensité sereine.

L'endroit où se trouvaient nos personnages était une étroite langue de terre qui venait en s'abaissant jusqu'aux flots. Une pointe de roc qui terminait cette minuscule presqu'île surplombait la mer de trois ou quatre mètres.

Jean Bleu considérait longuement le panorama qu'il avait sous les yeux.

Près de lui, Cadoudal se tenait immobile.

Tout à coup, avec une force incroyable, une agilité prodigieuse, Jean Bleu renversa brutalement Cadoudal sur le sol et bondit dans la mer.

Cadoudal se releva très vite avec un cri de colère.

Les cinq hommes qu'il avait amenés, mais qui étaient restés un peu en arrière accouraient.

— Où est le Bleu? demandèrent-ils.

Cadoudal qui se mordait les lèvres, montra la mer.

— Il est là.

Puis, rapidement remis, il donna ses ordres.

— Vous deux, Joël et Pierre-Marie, vous allez suivre la côte jusqu'à Auray : vous autres Le Bihan, Caradec et Kercado, vous allez longer la grève jusqu'à Locmariaker. Allez doucement, pas plus vite qu'un homme qui nage. Demain matin, à l'aube, je vous attendrai au château.

Les cinq hommes partirent dans les directions indiquées.

Cadoudal les regarda s'éloigner; quand ils eurent disparu : « A mon tour, maintenant, » murmura-t-il.

En un tour de main, l'infatigable partisan se fut débarrassé de son chapeau, de sa veste en peau de bique et de son fusil qu'il cacha sous une pierre, puis,

il fit un signe de croix et, hardiment, il se jeta dans les flots.

Il nageait merveilleusement.

Aussitôt revenu à la surface, il regarda de tous côtés ; il n'aperçut rien de suspect.

— Allons, pensa-t-il, il aura traversé.

Et il fendit l'eau en vigoureuses brassées.

La lune en ce moment se dégageait des nuages.

Quand Cadoudal aborda l'autre rive, il regarda soigneusement le sable fin qui recouvrait le sol comme un tapis doré.

Nulle empreinte n'était marquée dans le sable.

Le Chouan laissa échapper un geste de désappointement et avec un accent de désespoir presque comique, il murmura :

— Et dire que c'est moi qui lui ai appris à nager!

Il fouilla les anfractuosités de rocher où il pouvait supposer que le jeune homme était caché; là encore, il ne découvrit rien.

Certain alors que Jean Bleu n'avait pas traversé la rivière, il se rejeta résolument à la nage et repassa de l'autre côté.

Pendant une heure, il longea la côte, sondant tous les coins de roches, tous les replis de la rive. Tout fut inutile.

— Il ne s'est pas noyé cependant, se disait Georges.

Et le Breton reprenait ses recherches avec une nouvelle énergie.

Comme le jour allait paraître, il renonça enfin à sa poursuite et remonta à la pointe de Penvern pour prendre ses vêtements et son fusil qu'il y avait laissés.

Il plongea la main sous le rocher et retira d'abord son feutre et sa peau de bique, mais ce fut en vain qu'il fureta pour retrouver son fusil.

L'arme, la poire à poudre, le sac à balles, tout avait disparu.

Le Chouan se redressa stupéfait.

— Par sainte Anne! s'écria-t-il avec plus d'admiration que de colère, c'est un gars hardi!

Puis il resta une minute immobile, songeur et regardant sans la voir la mer qui frissonnait à ses pieds en petites vagues blanches sous la brise du matin.

Enfin il secoua ses larges épaules; il avait froid.

— Je vais me réchauffer en courant un peu, dit-il.

Et prenant le pas de course, il s'élança dans la direction du château.

VII

Le plan de Cadoudal.

Après avoir vu Cadoudal emmener Jean, le marquis s'était retourné du côté de Louis qui, très pâle, les yeux brillants de colère, fixait toujours l'endroit par où son frère avait disparu.

Le marquis le toucha du doigt.

Le jeune homme tressaillit.

— Il faut aller voir, dit le marquis.

Louis le regarda une minute comme sans comprendre.

— Ah! oui, fit-il enfin, en se frappant le front... elle!... Jeanne!

Et, brusquement, tandis que chacun s'écartait pour laisser passer ces deux grandes douleurs, Louis, suivi de son père, sortit de la salle.

Ils montèrent au premier étage où se trouvait l'appartement de Mlle de Montfort.

Un paysan les accompagnait, portant une torche.

Avant d'ouvrir la porte, Louis s'arrêta et posa la main sur sa poitrine, il lui semblait que son cœur allait se rompre.

Enfin, il mit la main sur le bouton, poussa le battant et il pénétra dans la chambre.

La chambre était vide.

La fenêtre était brisée, les rideaux du lit pendaient en loques, un fauteuil et une chaise gisaient renversés au milieu de la pièce.

Évidemment, il y avait eu lutte.

— Les misérables! murmura le marquis.

Louis, avec une très grande attention, examinait tout, enregistrait dans sa mémoire chaque détail, cherchait à reconstituer la scène.

Le marquis lui dit :

— Enfin, comment Jeanne se trouvait-elle dans a chambre quand ces bandits l'ont enlevée? Je l'ai vue à nos côtés jusqu'au dernier moment.

Louis releva la tête.

— C'est moi seul, entendez-vous, mon père, qui suis cause de sa perte! s'écria-t-il en se tordant les mains.

— Je ne vous comprends pas.

— Écoutez-moi. Jeanne était demeurée avec nous jusqu'à la fin du combat. Bravement, simplement héroïque, elle avait voulu rester avec nos paysans. Mais quand je crus l'affaire terminée, je la suppliai de prendre enfin un peu de repos. Elle y consentit et remonta dans sa chambre et c'est alors...

Le jeune homme n'acheva pas, des sanglots lui montaient à la gorge.

Il se remit très vite.

— Elle ne peut être loin, continua-t-il fiévreusement. Ce Jean nous a dit tout à l'heure qu'on l'entraînait sur la route de Vannes; avec de bons chevaux, nous pouvons la rejoindre.

Le comte déjà se dirigeait vers la porte.

Le marquis l'arrêta :

— Avant de songer à nos affaires de famille, mon fils, et quelle que soit notre douleur, le service du roi doit passer avant tout. Ces terribles scènes nous ont fait perdre la tête; il faut nous occuper maintenant de nos soldats et de nos prisonniers.

Louis baissa la tête et dit très bas :

— Vous avez raison, mon père, dit-il, je vous suis.

Dans la salle, les Chouans étaient encore là, par-

lant bruyamment des événements de la soirée.

Quand le marquis et son fils parurent sur le seuil, tous firent silence.

— Mes enfants, dit le marquis de sa voix glacée, voici mes ordres. Qu'on épargne les prisonniers et qu'on les traite bien. Ils seront conduits demain dans les grottes de Quiberon, sous bonne garde. Si l'on trouve des blessés, qu'on les porte au château. Je les y ferai soigner. Vous, Kervallon et vous, Evanoh, vous allez prendre chacun cent hommes et battre les environs afin de vous assurer si les Bleus ne tentent pas une nouvelle attaque.

« Maintenant, au nom du roi, je vous félicite, mes enfants, vous vous êtes conduits en bons Français et en vrais royalistes.

Une formidable clameur ébranla les voûtes :

— Vive le roi !

Louis semblait ne rien entendre, ne rien comprendre de ce qui se passait autour de lui.

Son père remarqua son attitude.

— Louis, murmura-t-il à son oreille ; je sais combien vous souffrez, qu'importe, le roi avant tout : Vive le roi, quand même !

Et le jeune homme faisant un pas en avant, horriblement pâle et triste, cria à son tour de sa voix où vibraient l'enthousiasme et la colère :

— Vive le roi !

Lentement, la foule des Chouans s'écoula.

Les serviteurs du château restaient seuls, autour du marquis et de son fils.

Ils allaient se retirer aussi, quand un énergique juron retentit subitement dans le silence morne de la salle, et les fit regarder dans le coin d'où était parti le bruit.

M. de Falouët s'avança vivement suivi de tous et se trouva bientôt en face du groupe composé de Potard, de Chafineau et de Dormel.

En voyant tout de monde Potard fit un mouvement, pour se soulever.

— Pardon, excuses, la compagnie, dit-il de sa grosse

voix rude, je crois que j'ai lâché une parole incongrue et inconséquente, mais la faute n'en est pas à moi, citoyens, c'est ma damnée blessure qui me fait souffrir comme les cinq cent mille diables d'enfer !

— En effet, cet homme est blessé, dit le marquis; on ne peut le laisser ainsi. Que d'eux d'entre vous le prennent et le portent dans une chambre du château.

Chafineau entra en scène.

— Si c'était un effet de votre bonté, citoyen officier, dit-il au marquis, nous le porterions nous deux, le lieutenant; je crois que l'ancien aimerait mieux ça ; pas vrai, Potard?

— Non, non, je ne veux pas. Que tu me portes, toi, Chafineau, c'est ton devoir habituel et hiérarchique, mais le lieutenant, ah! jamais, par exemple, nous connaissons trop la discipline militaire et la suprématie des grades.

— Allons, allons, vieux fou, interrompit l'officier républicain, laisse-toi faire; il n'y a plus ici ni sergent ni lieutenant, il n'y a plus que des prisonniers.

— C'est tout de même vrai que nous sommes prisonniers, dit Potard avec une grimace.

— Vous êtes libres tous les trois, dit le marquis, si vous voulez vous engager sur l'honneur à ne plus jamais porter les armes contre nous.

— Ah çà ! mon ancien, tout en vous remerciant de la politesse, ça ne se peut pas, répliqua vivement Potard ; car, voyez-vous, quelle tête je ferai si, après m'en être revenu avec les soldats de la République, le général me disait : « Tu vas partir contre les brigands, Potard ; » alors je serais forcé de répondre : « Ça n'est pas possible, citoyen général ! — Pourquoi? qu'il ferait. — J'ai donné ma parole de ne plus me battre contre eux. — C'est bien, qu'il dirait à son tour, on va te fusiller, Potard; » et moi, je ne bougerais pas et je me laisserais fusiller. Or, voyez-vous, comme il est bien plus glorieux et patriotique d'être fusillé par les ennemis que par les camarades, j'aime mieux vous dire tout de suite : Trouez, si vous

voulez, ma vieille carcasse à moi qui ne suis plus bon à rien ; mais épargnez l'officier et l'enfant.

Le lieutenant et Chafineau serrèrent la main du sergent.

Le marquis, de son œil froid, considérait Potard.

— Écoute, dit-il après un court instant de silence, tu es un brave, toi ; eh bien ! aussitôt que tu seras remis, vous partirez tous les trois.

— Nous serons libres? dit Chafineau.

— Oui, libres.

— Sans conditions?

— Sans conditions.

— Sacrebleu! dit Potard, vous êtes un bon homme quoique brigand... Mais, ajouta-t-il après un moment de réflexion en se grattant l'oreille, ça sera diablement gênant!

— Pourquoi cela?

— Dame, vous comprenez; comme militaire, je vous déteste toujours, mais comme homme je crois qu'il me pousse un brin d'affection pour vous. Alors, si dans une autre bataille je vous rencontre au bout de mon fusil, le sergent de grenadiers pensera : Tire donc! Mais le nommé Potard pensera : Ne tire pas!

— Tout cela ne fait rien, mon ami, répliqua très doucement le marquis. Si, par hasard, vous me retrouvez au feu, faites votre devoir comme si vous ne me connaissiez pas.

Là-dessus, le marquis salua les soldats de la main et s'en alla suivi de son fils.

Les Chouans pendant ce temps avaient formé avec des planches et des cordes une sorte de civière sur laquelle on plaça Potard.

Dormel et Chafineau prirent chacun un bout de ce brancard improvisé et, accompagné d'Yves Gualès, le garde-chasse, qui portait une torche, le petit cortège monta lentement l'escalier.

Quand Potard se vit bien installé dans un bon lit, dont les draps blancs fleuraient la verveine, un sourire de contentement glissa sur sa rude physionomie, et il ferma les yeux avec une complète béatitude.

Épuisé, le lieutenant Dormel s'était assoupi dans un grand fauteuil.

Seul, Chafineau furetait dans la chambre, à petit bruit, semblant inquiet.

Un chirurgien entra, accompagné de deux paysans qui lui servaient d'aides.

A sa vue le visage de Chafineau s'éclaircit; mais Potard qui venait de rouvrir les yeux, esquissa une épouvantable grimace.

— Pardon, citoyen droguiste, dit-il en s'adressant au nouveau venu, il doit y avoir dans la prairie de pauvres diables qui ont plus que moi besoin de vos soins. Allez donc y faire un tour; je crois que je vous reverrai avec plus de plaisir après.

Le chirurgien sourit et s'approcha du lit.

C'était un homme jeune encore, à la figure triste et pensive; de longs cheveux sans poudre encadraient son visage pâle, et dans les yeux il avait une grande expression de douceur et de pitié.

Il s'appelait le docteur Martin.

Potard le regarda bien fixement et dit :

— Vous avez l'air d'un brave homme, pourtant.

— J'espère en effet être un honnête homme, mon ami.

— Vous êtes républicain?

— Non.

— Alors vous êtes avec les brigands?

— Je suis avec ceux qui souffrent.

— Ah! bien, vous tombez merveilleusement avec moi. Figurez-vous, citoyen, que ça me fait si drôle dans ma satanée poitrine que c'est à croire que j'ai avalé un quarteron de chats qui se battent dans mon estomac.

— Nous allons voir ça, dit le médecin en écartant la chemise du vieux troupier.

Après avoir lavé la plaie, le chirurgien voulut sonder la blessure.

Potard poussa un formidable juron.

— Oh! oh! dit le docteur, les soldats du roi sont moins douillets.

— Mille millions!... commença Potard, nous allons voir. Allez-y, citoyen droguiste, allez-y carrément, et vous verrez si Potard est douillet.

Les deux paysans avaient soulevé Potard et le chirurgien commençait à sonder la blessure avec des précautions infinies.

Chafineau, très pâle, éclairait le docteur.

Le vieux sergent, l'œil démesurément ouvert, les dents serrées, les narines dilatées, semblaient en marbre; mais à chaque instant il devenait plus blême et une sueur glacée lui coulait du front.

Le docteur Martin, au bout d'une minute qui parut très longue à tous, se releva.

— On vous en tirera, mon brave, dit-il à Potard.

Aucun organe essentiel n'était lésé, la balle avait passé entre deux côtes, mais n'était pas ressortie. On la sentait très bien sous le doigt dans le dos où elle formait une boursouflure noirâtre.

Le docteur, d'un habile coup de bistouri, ouvrit la chair et la balle lui tomba dans la main.

Il l'examina à la lumière.

C'était une balle de plomb de fort calibre, et marquée de trois petites croix grossièrement faites au couteau.

Un des Chouans qui soutenaient le blessé fit un brusque mouvement.

Potard grinça des dents.

— Oh! madame Sainte-Anne! fit le paysan.

— Qu'as-tu donc, Corentin? demanda le docteur.

— C'est mon signe, là, sur la balle; c'est moi qui lui ai tiré dessus.

Potard tourna ses regards vers le Chouan.

— Y a pas d'offense, citoyen brigand, dit-il d'une voix lourde. J'avais qu'à pas venir me mettre dans ton coup de fusil. Et puis... c'est la guerre.

Pendant ce court colloque, le docteur, avec une merveilleuse rapidité, avait posé un premier appareil sur la blessure et se reculait, souriant au blessé.

— Vous voyez, citoyen, dit Potard, que les soldats de la République sont pas plus douillets que les sol-

dats du roi. Et même, continua-t-il, que je vais chanter en plus; ce qu'ils n'ont jamais fait, eux, pas vrai, citoyen ?

Le sergent était livide, le visage ravagé par une atroce souffrance endurée sans plainte.

Il commença d'une voix affaiblie :

Nous étions trois du régiment d'Champagne
Qui revenions un beau soir au pays :
Le premier dit...

Potard s'arrêta, ferma les yeux et retomba sans mouvement sur le lit.

Chafineau se précipita.

— Ne craignez rien, dit le docteur, il est simplement évanoui.

Puis le médecin sortit après avoir donné ses ordres à Chafineau qui, en brave garçon qu'il était, s'installa comme garde-malade au chevet du vieux soldat.

Le marquis était remonté dans sa chambre où deux fois déjà, nous avons mené le lecteur.

Debout en face de lui, Louis, très animé, parlait.

— Mais, mon père, disait-il, nous ne pouvons l'abandonner ainsi; les ravisseurs n'ont pas encore dû faire beaucoup de chemin, nous sommes presque sûrs de les rejoindre; pourquoi ne pas essayer ? Je vous en supplie, mon père, laissez-moi partir, laissez-moi la sauver !

— Maintenant, il est trop tard, Louis, répondit gravement le marquis, déjà Mlle de Montfort et les bandits qui l'ont enlevée sont à Vannes.

— Qu'en savez-vous ?

— Tout le prouve : les misérables ne devaient être que deux, trois au plus pour accomplir leur rapt; ils ont dû, aussitôt leur crime consommé, avoir hâte de gagner une ville où ils pussent se mettre à l'abri. Ils sont à Vannes, vous dis-je.

— Alors que faire? dit le jeune homme découragé.

— Attendre.

— Quoi?

— Le jour qui nous permettra de suivre les traces, le jour qui nous ramènera Cadoudal.

A ce nom de Cadoudal prononcé par l'un, entendu par l'autre, les deux hommes, malgré eux, tressaillirent.

Car tous les deux connaissaient l'implacable justice du partisan, clément aux ennemis loyaux, impitoyable aux ennemis sans foi et sans honneur.

Et tous les deux semblaient avoir la vision de la même scène : Jean Bleu, entraîné dans la nuit en un endroit sauvage, puis après quelques mots de Cadoudal et quelque temps pour faire une prière, le général républicain adossé à une roche ou à un tronc d'arbre; ensuite, ils croyaient avoir dans les oreilles comme un bruit de coups de fusil et tous deux croyaient voir tomber le cadavre sanglant d'un homme que l'un avait appelé : mon fils, que l'autre avait appelé : mon frère!

— Pauvre Jean! murmura Louis après un silence.

— Vous le plaignez, dit le marquis avec véhémence, vous le plaignez! eh bien, moi, je l'envie.

— Vous!

— Oui, il doit être mort à l'heure présente, continua le marquis de sa voix glacée, et voilà pourquoi je le jalouse!

— O mon père!

— Que m'importe la vie à présent! toutes mes espérances ont fui, toute ma joie s'est envolée, tout mon bonheur est détruit, je n'ai plus dans le cœur que des larmes et je ne peux plus pleurer!

Le marquis qui s'était levé, retomba accablé dans son fauteuil, la tête penchée sur sa poitrine.

Louis fit quelques pas et vint s'agenouiller devant son père.

— Et moi, lui dit-il, moi qui ai toujours été un fils respectueux et soumis, je ne suis donc plus rien pour vous, je ne vous inspire donc plus que de l'indifférence, moi qui ai toujours pour vous dans le cœur un immense amour?

Le vieux gentilhomme leva les yeux sur le comte toujours agenouillé et, lui prenant le front entre ses deux mains il le considéra longtemps.

— C'est vrai, vous êtes un bon fils, Louis, et, sous mon aspect rude et malgré mes manières froides, j'ai pour vous une très grande tendresse. J'ai été faible tout à l'heure, injuste et méchant; il faut me pardonner; je suis si malheureux.

Un silence de mort se fit, encore une fois, entre les deux hommes.

A ce moment les bougies pâlissaient dans les grands chandeliers d'argent. Par la haute fenêtre le petit jour venait gris, morne, d'une froide tristesse.

Combien de temps restèrent-ils ainsi, ce père et ce fils abîmés dans des pensées lugubres, écrasés sous l'inexorable fatalité?...

On frappa à la porte.

Ils n'entendirent point.

On frappa de nouveau et plus vigoureusement.

Les deux affligés n'entendirent rien encore.

Alors la porte s'ouvrit et, tout enveloppé de la buée grise du matin, un homme apparut et resta quelque temps immobile sur le seuil.

Enfin il s'avança avec précaution, contemplant avec une grande pitié ces deux êtres épuisés par la souffrance et qu'il avait devant les yeux.

Au milieu de la chambre, il heurta une chaise qui tomba. Au bruit, les deux hommes levèrent la tête.

Ils reconnurent Cadoudal.

Tous deux se levèrent très vivement et vinrent au-devant de Cadoudal; mais là, ils ne purent rien dire ni faire de plus, ils restaient immobiles, considérant avidement le partisan, ayant dans les yeux un atroce désir de savoir, une angoisse infinie de la réponse attendue...

Le partisan comprit en une seconde tout ce qui se passait dans ces âmes et, très vite, il prononça :

— Il n'est pas mort!

Louis se mit à pleurer et un léger tremblement agita le marquis qui revint s'asseoir près de la table.

— Que s'est-il passé? dit-il au Chouan, parlez, Georges.

Très succinctement, le partisan raconta comme quoi Jean l'avait joué, l'avait emmené près de la mer et que là, il s'était jeté à l'eau. Il raconta aussi ses recherches infructueuses dans tous les sens et de la peine incroyable qu'il s'était donnée sans résultats.

— Il est peut-être noyé? articula difficilement le marquis.

— Lui ! s'écria Cadoudal, allons donc !

— Mais cependant...

— Voulez-vous une preuve qu'il est vivant et bien vivant ?

« J'avais oublié de vous conter ce détail. Quand je suis remonté prendre mes vêtements sur la pointe, j'ai bien retrouvé mon chapeau et mon habit ; mais pour mon fusil que j'avais cependant caché sous une roche... Adieu ! Adieu, aussi ma poudre et mes balles.

Quelque chose de vivant anima le visage pâle du vieux gentilhomme.

Était-ce de la joie ou de la colère, ce rayon furtif qui venait de passer dans les yeux du marquis?

— Ce qui est fait est fait, dit-il ; occupons-nous maintenant de l'avenir.

Les deux hommes se rapprochèrent.

— Vous savez, Georges, continua le marquis en s'adressant au partisan, vous savez que ma nièce a été enlevée cette nuit.

— Oui, répondit Cadoudal.

— Quel est à votre avis le meilleur plan à suivre pour la sauver.

Le Chouan réfléchit un instant ; enfin, il releva la tête.

— Deux hypothèses se présentent, dit-il ; ou bien les Bleus sont partis avec la demoiselle pour Vannes, ou bien ils se sont cachés dans le pays. Je ne crois pas qu'ils aient adopté ce dernier parti ; ils ont dû connaître la défaite des républicains et n'ont pas voulu courir les risques de tenir la lande ; je crois qu'ils se sont dirigés vers Vannes.

— C'est ce que je disais tout à l'heure à Louis, interrompit le marquis.

Cadoudal continua:

— Alors rien n'est perdu. Les Bleus ont peu de troupes à Vannes; avec mes gars je me charge bien d'arrêter tous les convois qui sortiront. S'ils gardent Mlle Jeanne dans la ville, nous le saurons bien et alors nous aviserons.

« Voilà donc ce que je conseille : Mes gars vont occuper au petit jour toutes les routes qui mènent à la ville; pendant ce temps on enverra un homme adroit à Vannes pour tâcher de savoir où l'on a enfermé la demoiselle.

— Qu'en pensez-vous, Louis? dit le marquis en se tournant vers son fils.

Celui-ci, morne, les yeux rougis, écoutait attentivement tout ce que disait le Chouan.

— Je suis de l'avis de Georges, mon père, répondit-il, et c'est moi qui irai à Vannes.

— Ah! mais non, fit Georges vivement; vous n'irez pas là-bas, vous, monsieur Louis.

— Et pourquoi donc?

— Parce que vous n'avez pas l'habitude de ces expéditions-là : c'est moi qui irai.

— Je ne veux pas que vous vous exposiez pour moi, mon ami; j'irai, vous dis-je.

— Et puis, ajouta le marquis, tout le monde vous connaît à Vannes, vous ne feriez pas quatre pas sans être arrêté.

— C'est justement parce qu'on me connaît, répliqua le Chouan avec un mouvement superbe de fierté, que personne ne m'arrêtera. Ils savent tous que celui qui me dénoncerait signerait au moment même sa sentence de mort.

— Cependant, Georges... commença le marquis ébranlé.

— Suffit; c'est décidé, j'irai. J'ai la tête très dure, ajouta le Breton en se frappant le front avec ce sourire de fine bonhomie qui lui était particulier.

— Je ne ferai donc rien pour sauver Jeanne, moi!

s'écria le comte en frappant du pied avec colère.

— Pardon, monsieur Louis, vous commanderez les gars en mon absence; c'est bien quelque chose cela, et qui sait? c'est peut-être vous qui aurez tout le beau rôle.

— Non, dit vivement le jeune homme en serrant rudement les mains du partisan, non, c'est toi, toujours toi qui auras le beau rôle, le rôle du courage et du dévouement.

— Du courage, je ne sais pas : pourtant les gars qui me connaissent bien disent que je ne boude pas trop aux dangereuses besognes! du dévouement, j'en suis sûr, et le beau mérite que j'ai là, en vérité; n'avez-vous pas tous ici été toujours pour moi et les miens bons et compatissants! Eh bien, je cherche à vous rendre en services tout ce que vous m'avez donné en bonheur; mais j'ai beau faire, vous êtes toujours en avance et j'ai encore bien des choses à payer.

— Je sais combien vous êtes bon, Georges, répondit le marquis, et je sais que jamais plus noble cœur que le vôtre n'a battu dans la poitrine d'un homme.

— Pardon, monsieur le marquis, si je vous interromps, dit Cadoudal, mais trêve aux compliments, je vous en prie. L'heure est précieuse : il faut agir : nous parlerons plus tard.

— Vous avez raison. Convenons bien de tout.

En ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez! cria le marquis.

— Ah! ce sont les gars que j'avais mis en chasse, dit à mi-voix Cadoudal.

On poussa la porte et quelqu'un entra.

C'était Jean-Marie.

Il alla tout droit au comte, sans s'inquiéter des autres personnages.

— Vous pleurez, monsieur Louis, dit le mutilé avec douceur, vous pleurez et les larmes coulent de votre cœur comme le sang d'une blessure ouverte; vous pleurez parce que votre fiancée, la demoiselle aux cheveux d'or, a été enlevée cette nuit par les Bleus qui l'ont conduite à Vannes...

Tous tressaillirent à ces mots et Louis l'interrompant vivement :

— Quoi ? tu es sûr ?...

— J'ai vu.

— Oh ! parle ! parle ! c'est le ciel qui t'envoie.

Le mutilé mit les deux mains sur son front, comme s'il voulait rassembler ses souvenirs, puis commença :

— Le combat déjà finissait et j'étais las de tuer. Ç'avait pourtant été une fière nuit et il y aura des pays où la serge noire augmentera de plus d'un denier. Alors, comme il me semblait que j'avais le regard souillé par les sanglantes horreurs de la bataille, je voulus aller baigner mes yeux dans les puretés profondes du ciel, contempler amoureusement mes douces amies, les étoiles, et causer un peu avec ma sœur, la lune qui est si belle, si belle avec son visage d'or fin et sa grande robe faite d'astres et de firmament...

Le mutilé s'arrêta un instant comme extasié... puis il continua :

— Je tournai le château et m'enfonçai dans le bois de sapins ; subitement je me trouvai dans le calme et dans le silence de la nuit. Les bruits du combat allaient s'affaiblissant et les coups de feu devenaient très rares. J'étais bien heureux ; je me laissai glisser sur l'herbe fraîche juste au moment où les korrigans versaient des parfums dans le calice des fleurs pour embaumer la journée prochaine. Je rêvais, je pensais à toutes sortes de folles choses qui glissaient dans mon esprit comme des goélands sur la mer, quand soudain j'entendis le galop de plusieurs chevaux. Le bruit venait de mon côté ; les cavaliers allaient passer près de moi. Retenant mon souffle, je me cachai derrière un tronc. Les cavaliers arrivaient. Un des cavaliers portait dans ses bras une masse que je crus d'abord être un cadavre; mais cela remuait, cela s'agitait avec de grands gestes désespérés : c'était une femme et à sa robe je reconnus Mlle Jeanne. Que faire? Vous prévenir, il était trop tard; tirer sur les fugitifs : je n'avais plus mon fusil. Je pensai que le

mieux était de les suivre. Je vous raconte tout cela très lentement, nos messieurs, mais toutes ces idées me vinrent très vite et toutes à la fois, comme une bombe qui éclate. Pendant qu'ils suivaient la route, je me laissai dévaler le long des roches; j'aurais plus tôt fait par la côte ; tout en courant je pensais : Les brigands vont sûrement aller chercher le bachot du père Cadoh pour passer la rivière; si je pouvais arriver avant eux, détacher le bachot et l'envoyer à la dérive ! Et je me suis mis à courir de toutes mes forces et de tout mon souffle.

« Malédiction ! quand j'arrivai, il était trop tard ; ils étaient déjà loin de la rive. Alors, quand ils eurent abordé de l'autre côté, je me mis à nager tout doucement pour passer l'eau à mon tour. Quand j'atteignis l'autre bord, ils étaient déjà loin ; je les suivis tant que je pus, mais bientôt, je les perdis de vue sur la route de Vannes.

— Bon ! dit Cadoudal, alors nous la sauverons.

Une furtive rougeur monta aux joues de Louis.

— Ah! voilà mes gars, dit Cadoudal qui regardait par la fenêtre.

Quelques instants après les cinq gars entraient dans l'appartement.

— Eh bien? interrogea vivement le Chouan, quelles nouvelles?

Ce fut Kercado qui parla.

C'était un solide garçon bien découplé, les cheveux blonds sur les épaules et avec, dans les yeux, un rayon de fierté et de courage.

— Hélas ! dit-il, nous n'avons rien découvert, général. (Les Chouans appelaient ainsi Cadoudal.) Nous avons cherché, fouillé, fureté; rien! Il faut que le démon se soit noyé pour sûr.

Personne ne remarqua que le marquis, à ces mots, crispa violemment la main qu'il avait posée sur la table.

— Allons donc ! dit Cadoudal, nous le retrouverons, mais maintenant en route. Vous allez camper, mes g ars, de façon à couper toutes les routes, n'est-c

pas, monsieur Louis? Moi, je vais entrer à Vannes pour avoir des nouvelles.

— Vous ne prenez pas un instant de repos, Georges? dit le marquis.

— Je n'ai pas le temps aujourd'hui, répliqua gaiement le partisan. Ce sera pour une autre fois.

Puis après avoir serré la main du marquis et de son fils, il quitta la chambre de M. de Falouët.

Les gars le suivirent.

Quand ils furent seuls, Louis s'avança vers son père :

— Votre bénédiction avant mon départ, lui dit-il.

Et, pliant le genou, il se tint courbé sous les mains pâles du marquis.

— Je te bénis de tout mon cœur et de toute mon âme, prononça lentement le marquis. Mon Dieu! écartez de lui les dangers de mort, c'est le seul enfant qui me reste, c'est le dernier de ma maison.

— Ne craignez rien, mon père, dit Louis en se relevant, je reviendrai sain et sauf, quelque chose me le dit.

— Dieu le veuille! murmura le marquis.

— Et puis je serai là, moi, prononça une voix grave derrière eux.

Le père et le fils se retournèrent avec surprise.

C'était le mutilé qu'on avait oublié.

VIII

A L'AFFUT.

Dans la lande, maintenant, les Chouans sont campés. Nul ne peut sortir de Vannes sans être arrêté par les soldats de Cadoudal. Par petits groupes, habilement dissimulés, les gars tiennent toute la campagne.

Au moment où nous reprenons notre récit, il est deux heures de l'après-midi et c'est le lendemain des scènes que nous venons de raconter.

Une lourde voiture, péniblement traînée par deux rosses poussives, s'avance lentement, sortant de Vannes par la route de Sainte-Anne.

Le véhicule qui nous occupe était un des spécimens les plus curieux de la carrosserie française ; qu'on se figure une façon de chaise de poste à laquelle on aurait grossièrement rattaché un avant-train de char à bancs.

Toute la machine s'avançait parmi des flots de poussière, au milieu d'un bruit de ferraille et de claquements de fouet.

Sur le siège, un robuste paysan glorieusement déguenillé, se prélassait dans une pose abandonnée chantant à tue-tête une vieille chanson bretonne.

Dans un fossé qui bordait la route, huit Chouans cachés parmi les pierres et les herbes, regardaient venir la patache qui s'avançait avec le calme de l'innocence.

— C'est curieux, murmura Kervallon qui venait de se soulever à demi, il n'y a personne dans la voiture.

— Impossible ! dit un autre paysan.

— Regarde toi-même.

Le Chouan se releva, lança un regard sur la direction de l'étrange véhicule et s'aplatit de nouveau sur le sol en disant :

— C'est vrai, dame ! il n'y a personne.

Le joyeux cocher et son équipage n'étaient plus qu'à dix pas des Chouans.

— Debout ! commanda Kervallon.

Les huit hommes surgirent comme des fantômes ; deux se jetaient à la tête des chevaux, pendant que quatre autres couchaient en joue le cocher qui ne chantait plus et faisait des gestes désespérés et suppliants.

— Allons, descends vite, lui dit rudement Kervallon.

— Voilà, voilà, mon bon monsieur, ne vous fâchez pas.

Et l'infortuné paysan se mit en devoir de descendre, mais il s'y prit si maladroitement qu'il glissa et tomba lourdement dans la poussière.

Quand il se releva, les Chouans poussèrent un cri d'étonnement qui se changea bien vite en un puissant et joyeux hourra :

— Vive le général !

C'était Cadoudal en effet qui, en un tour de main, s'était débarrassé de sa perruque de filasse et de son petit chapeau de Cornouailles.

Il remercia de la main et s'adressant à Kervallon :

— Quoi de neuf ?

— Rien, général.

— Personne n'est sorti de la ville.

— Pas de mon côté. Je sais qu'Evenoh a arrêté deux hommes. Voilà tout, mais vous, général, quelle imprudence !

— Allons donc ! murmura dédaigneusement le Chouan, belle besogne en vérité ! Je sais ce que je voulais savoir, j'ai vu ce que je voulais voir ; je suis content de mon expédition. Ah ! et puis, j'oubliais, dit-il, avec un demi-sourire, je vous rapporte du gibier.

Et se tournant vers les gars :

— Ouvre la portière de la voiture, Pierre-Marie, dit-il, en s'adressant à l'un d'eux.

Le paysan obéit.

Tous tendaient curieusement leur cou pour voir la surprise promise par le général.

Un cri général de stupéfaction sortit de toutes les poitrines.

Au fond de la voiture, écroulé parmi les maigres coussins, un homme dormait, bien plus, ronflait bruyamment.

Cet homme portait sur son habit bleu une large ceinture tricolore.

Kervallon le reconnut.

— Tiens ! dit-il, Loiseau.

C'était en effet le citoyen Caligula Loiseau, chef du district de Vannes, farouche patriote, grand

massacreur de prêtres et d'aristocrates, détesté même de ses subordonnés républicains, la terreur du pays et l'effroi des Chouans.

Tous les gars se tournèrent vers Cadoudal avec des interrogations dans les yeux.

— Eh ! oui, vous voudriez bien savoir comment j'ai attrapé cet oiseau-là. Allons ! les gars, je suis content aujourd'hui et je vais vous raconter la chose. Aussi bien l'aventure est drôle. Enlevez-le avec précaution, mettez-le en sûreté et je vais vous conter cela.

Deux gars solides prirent sans trop de façon le citoyen Loiseau et le tirèrent hors de la voiture.

Malheureusement, l'un des paysans laissa glisser l'épaule de l'infortuné chef du district qui tomba rudement sur le sol.

Au choc, le citoyen Loiseau poussa un gémissement et ouvrit les yeux. Il les referma aussitôt en murmurant :

— Tu me réveilleras à six heures, Marius.

Les Chouans éclatèrent de rire.

Cadoudal s'approcha alors et prenant solidement Loiseau par le bras, il le releva d'un seul élan ; puis comme le malheureux inclinait encore vers la terre, il le maintint à deux mains et le secoua de belle façon.

Désagréablement troublé par ces mouvements désordonnés, le pauvre homme ouvrit les yeux pour tout de bon et jeta autour de lui des regards effarés.

Il se passa la main sur le front et Cadoudal, qui l'avait lâché, lui permit de faire quelques pas tout en trébuchant.

— Que se passe-t-il donc ? dit-il d'abord en inspectant tous les visages qui l'entouraient.

— Quelque chose de très naturel, monsieur, répliqua railleusement Cadoudal ; vous avez fait un petit voyage et vous venez d'arriver.

— Mais je rêve ! s'écria le pauvre diable en se frottant les yeux avec rage.

— Pas du tout, vous êtes réveillé, parfaitement réveillé, cher monsieur Loiseau !

— Vous savez mon nom ?

— Mon Dieu, oui ; nous savons bien d'autres choses encore ; nous savons par exemple que vous êtes un fort méchant homme, que vous aimez trop le vin, ce qui est un gros péché, nous savons ensuite qu'après avoir trop bien déjeuné à la *Cloche d'Argent* vous avez voulu faire une petite promenade et que votre cocher vous a conduit parmi nous.

— Ah çà ! mais qui donc êtes-vous ? interrogea Loiseau en écarquillant les yeux.

Cadoudal s'inclina et répondit :

— Georges Cadoudal, général des armées de Sa Majesté Louis XVIII, roi de France et de Navarre.

Loiseau devint horriblement pâle en entendant ce nom redouté.

— Je suis perdu ! murmura-t-il.

Cadoudal sourit d'un air amical.

— Pas du tout, cher monsieur Loiseau, pas du tout ; vous vous exagérez votre situation, qui est grave sans aucun doute, mais qui cependant n'est pas complètement désespérée.

— Voulez-vous de l'argent ? dit vivement le chef du district.

Cadoudal fronça les sourcils.

— Quoiqu'on nous appelle les brigands, nous ne sommes pas des détrousseurs, répliqua-t-il ; ce n'est pas cela que nous vous demandons.

— Et quoi donc ?

— Très peu de choses ; nous vous expliquerons cela tout à l'heure. D'abord, j'ai quelques renseignements à obtenir de vous.

— Parlez.

— Deux hommes sont arrivés hier soir à Vannes, accompagnant une jeune femme, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bien. Cette jeune femme, il faut me la rendre...

— Comment voulez-vous que je fasse ? gémit Loiseau.

— Oh ! oh ! citoyen, ne saurais-tu pas écrire, par hasard ?

— Si fait, si fait.

— Eh bien, tu vas écrire à la municipalité pour donner l'ordre de relaxer immédiatement la prisonnière.

— Mais, qui portera cet ordre ?

— Moi.

Loiseau semblait en proie à une grande perplexité.

— Je ne peux pas faire cela, dit-il, au bout d'un instant.

— Très bien, nous nous passerons de toi. Je regrette, citoyen Loiseau, l'extrémité fâcheuse à laquelle tu me contrains ; mais ne t'en prends qu'à toi seul.

Puis, se tournant vers Kervallon, il ajouta :

— Emmène cet homme et fais-le pendre.

Loiseau tomba à quatre pattes dans la poussière.

— Mon bon monsieur ! citoyen !... général !... gémissait-il, ayez pitié de moi, je ferai tout ce que vous voudrez, je vais écrire à l'instant, mais ne me pendez pas... grâce... grâce...

Et le misérable se roulait, la face livide, les yeux pleins de larmes, les mains jointes.

Cadoudal se retourna et cracha avec dégoût.

— Fi ! que c'est laid, murmura-t-il, un homme qui a peur ! Allons, ajouta-t-il rudement, en s'adressant à Loiseau qui avait toujours le nez dans la poussière ; relève-toi et réponds.

Tout souillé, hideux et grotesque à voir, le visage décomposé par l'épouvante, le misérable se releva.

Cadoudal reprit de sa voix brève :

— Tu vas écrire sur-le-champ l'ordre que je te demande.

— Mais... bégaya l'autre, comment justifier mon absence de Vannes ?

— Tu dateras l'ordre d'Auray, où tu seras censé avoir été.

— Je consens à tout : seulement promettez-moi une chose ?

— Laquelle.

— Ne me relâchez pas.

— Pourquoi cela ? fit Cadoudal étonné.

— Jean Bleu me tuerait ! murmura Loiseau avec terreur.

— Jean Bleu est mort.

— Diriez-vous vrai ?

— Hein ! fit Cadoudal en le regardant dans les yeux.

— Pardon, pardon ! monsieur le général ; je n'ai pas voulu vous offenser ; mais je suis si content... C'est qu'il m'aurait tué, voyez-vous.

— Comment ?

— Dame ! il m'écrivait il y a trois jours pour m'annoncer l'arrivée d'une prisonnière dont je répondrais sur ma tête. Et quand Jean Bleu menace, il ne menace pas en vain. Enfin il est mort, ah ! quel bonheur !

Et Loiseau manifesta en effet une joie extravagante qui le rendait presque plus laid que la peur qu'il avait eue quelques instants avant.

Cadoudal fit un pas en arrière : décidément cet homme le dégoûtait trop.

— On va te donner ce qu'il faut pour écrire, dit-il en se retirant, et tu vas te dépêcher, n'est-ce pas ?

Loiseau s'inclina jusqu'à terre.

Cadoudal, abandonnant Loiseau, fit quelques pas, tout pensif, à travers la lande.

Quand il releva la tête, il remarqua qu'un homme s'avançait vers lui.

Il l'eut bientôt reconnu.

C'était le comte Louis.

Le jeune homme vint très vite au-devant du partisan et, lui tendant les mains :

— Eh bien, Georges, dit-il, vous avez devancé le rendez-vous. Est-ce de la joie ou de la tristesse que vous nous apportez ?

— Mes nouvelles ne sont pas mauvaises, monsieur Louis ; je m'en vais vous les dire bien vite : Mlle Jeanne est arrivée à Vannes avant-hier au soir et a été immédiatement écrouée à la prison...

Louis fit un mouvement.

— Rassurez-vous, ajouta vivement Cadoudal, elle

est bien traitée et des ordres sévères ont été donnés pour qu'on la respecte.

Le comte eut un soupir de soulagement.

Cadoudal continua :

— Je puis vous promettre que nous la sauverons ; un hasard inespéré vient de mettre entre mes mains un otage précieux.

— Un otage ?

— Oui, venez, je vais vous le montrer.

Et, tirant rapidement le jeune homme par sa manche, il l'entraîna vers l'endroit où se trouvaient Loiseau et les gars de Kervallon.

Le chef du district était alors dans une position bizarre. Assis sur le revers du fossé, une planche pourrie sur les genoux, le malheureux faisait les derniers efforts pour tracer quelques mots sur un papier jaunie avec une effroyable plume dont les longs services méritaient évidemment le repos, mais qu'on persistait à employer encore malgré ses malheurs et ses campagnes.

Le spectacle était vraiment grotesque et Cadoudal se mit à rire de tout son cœur pendant que son compagnon regardait attentivement le fonctionnaire républicain.

— Comment cet homme est-il ici ? demanda le comte à Cadoudal.

Le Chouan répondit en riant :

— C'est une bonne histoire que je vais conter à ces braves garçons. Si elle vous amuse, restez pour l'entendre.

Le comte Louis fit signe de la tête que cela l'intéressait en effet.

Alors Cadoudal s'adressant rudement à Loiseau :

— As-tu fini ?

— Oui, oui, général, voici...

Et le chef du district passa à Cadoudal le papier qu'il venait de remplir.

Le Chouan le parcourut d'un seul coup d'œil.

— C'est bien, murmura-t-il ; tout est en règle, et, tendant le papier au comte : Le salut de votre fiancée, monsieur Louis, ajouta-t-il.

Le jeune homme regarda avidement le papier.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Écoutez, et s'adressant aux Chouans : Emmenez cet homme, dit-il et qu'on le garde soigneusement.

On emmena Loiseau et les gars firent cercle autour du partisan attendant l'histoire promise.

IX

Le récit.

Cadoudal commença :

— J'entrai dans la ville à la nuit ; et comme je connais Vannes comme mon village, je m'orientai bien vite ; au lieu de m'en aller par les voies larges et dangereuses en rencontre de patrouilles, je me glissai dans les ruelles obscures et solitaires.

« Ce fut ainsi que j'arrivai chez un vieil ami que je connais comme bon royaliste, bien qu'il affecte en toute occasion des idées et des allures de parfait républicain. Par lui, j'appris qu'une jeune femme accompagnée de deux hommes était entrée dans la dernière nuit à Vannes.

« Mon ami, je ne donnerai pas son nom, car dans ce temps-ci, il faut être discret même avec les cailloux des routes, mon ami donc, m'indiqua le cabaret où les deux drôles avaient établi leur quartier général. Comme il n'était pas encore trop tard, j'endossai immédiatement le costume dans lequel je suis encore, je me plantai sur la tête une perruque en filasse jaune et les mains dans mes poches, dodelinant de la tête et des hanches comme un vrai paysan de la côte, je me dirigeai vers l'endroit indiqué.

« C'était dans la rue des États, une taverne sordide. Le bouge était déjà fermé, mais la lumière qui filtrait à travers les volets indiquait à l'intérieur la présence

d'un ou de plusieurs individus. Je heurtai rudement la porte du bout du *pen-bas* dont je m'étais soigneusement muni et au bout d'un assez long temps une voix éraillée me cria à travers l'huis :

« — Continuez votre chemin, l'homme, l'heure est passée, vous boirez demain.

« — Oh ! oh ! répondis-je avec l'accent le plus nasillard que je pus trouver, oh ! oh ! vous n'êtes pas du pays, l'homme à la branche de sapin, car sans cela vous sauriez qu'un vrai Breton qui a la grande soif d'enfer dans le gosier et des ducs d'argent dans ses poches ne remet pas au lendemain ce qu'il peut faire le soir même.

« Mon petit discours produisit un certain effet car, bientôt, j'entendis mon interlocuteur qui dévissait ses traverses, et, après un grand bruit de ferrailles et de jurons, la porte s'entre-bâilla d'un espace assez grand pour que je pusse passer.

« Je me glissai à l'intérieur.

« Aussitôt le tavernier, dont la grosse personne me barrait la route, me demanda sans préambule :

« — Où sont vos écus, l'homme ?

« Je fis semblant de chanceler, comme si j'étais ivre, et fouillant péniblement dans ma poche, j'en tirai un écu de trois livres que je lui mis sous le nez en ricanant d'un air bête.

« L'honnête homme, à cette vue, s'adoucit subitement et, saisissant avec une remarquable dextérité la pièce que je lui tendais, l'enfouit prestement dans sa veste.

« — Allons, me dit-il, en prenant un air aimable, qu'est-ce que vous voulez boire, citoyen ?

« — Une pichetée de cidre doux.

« — A votre aise ; mais le dur est meilleur.

« — Alors du dur ! m'écriai-je, et j'éclatai de rire avec une stupide béatitude.

« Le tavernier disparut et je pus jeter un regard dans la salle.

« Un homme seul s'y trouvait dans le fond, loin de la lumière que jetaient deux mauvaises chandelles de résine.

« Il avait la tête enfouie entre les mains, semblant pleurer dans sa mesure d'eau-de-vie à moitié pleine. Je ne voyais pas sa figure, mais, à son costume qu'on m'avait dépeint, je le reconnus pour l'un des deux ravisseurs de la demoiselle.

« Je vins tomber sur le banc qui était en face de lui en bousculant lourdement une escabelle.

« Au bruit, l'homme, en jurant, releva la tête.

« — Ah ! monsieur Louis, ah ! mes gars, la belle tête de coquin que c'était là, avec ses yeux petits et rouges, son nez en éteignoir et ses lèvres grosses comme des bordages de chaloupe !

« — Allez-vous-en plus loin, me dit-il rudement, il y a de la place ici, je pense.

« — Pardon, citoyen, répliquai-je en lui faisant des yeux tendres, je n'aime pas boire tout seul et vous me ferez bien raison avec une mesure d'eau-de-vie.

« — Tout de même, dit-il, d'un ton bourru.

« A ce moment, l'hôte revenait tenant à la main un pichet où le cidre moussait en blancs flocons.

« — Enlève ça, mon gars ! lui criai-je, et donne-nous de l'eau-de-vie et de la bonne, hein ! le citoyen boit avec moi.

« L'hôtelier jeta un regard étonné sur mon compagnon, puis, après un moment d'hésitation, alla chercher ce que je lui demandais.

« Quand l'eau-de-vie fut apportée, je heurtai mon gobelet d'étain à celui de mon taciturne vis-à-vis.

« Il trinqua de mauvaise grâce et, d'un trait, avala le contenu de son gobelet.

« Pour moi, j'envoyai adroitement la boisson sous la table.

« Il ne vit rien à ce manège.

« — Allons, encore un autre.

« — Non ; assez, dit-il d'une voix lourde.

« — On boit mal, dans votre pays, camarade, nos femmes mettraient vos gars sous la table.

« Avec cet orgueil stupide des ivrognes, il se releva et cria :

« — Tu vas voir, Jean-Pierre ! une autre bolée et de la même !

« Quand les gobelets furent remplis.

« — Allons, dis-je, à la santé de la République !

« — Qu'est-ce que ça me fait à moi, la République, ah ! ça m'est bien égal ; buvons à quelque chose de plus beau et de meilleur : à l'argent !

« — A l'argent ?

« — Oui, à l'argent qui donne la joie, le bonheur, l'ivresse ; à l'argent qui donne tout... tout !

Il s'était levé et ses yeux sanglants et ses lèvres lippues s'agitaient dans un mouvement de hideux désir et de basse passion.

« — Soit ! répliquai-je, à l'argent !

« Il se rassit et vida son gobelet.

« — Tu en as de l'argent, toi, citoyen, demandai-je d'un air idiot.

« Il eut un gros rire qui secoua la table et pour toute réponse glissa sa main dans la poche de sa veste qui rendit un son argentin.

« — Oh! oh! tu es riche ; tu as dû travailler fort pour gagner tout cela?

« — Peuh! fit-il en avançant les lèvres.

« — Ah! tu as de la chance, lui dis-je, si tu gagnes tant d'argent à ne rien faire.

« — Oh! je ne dis pas cela, fit-il en prenant un air mystérieux, c'était un rude travail au contraire.

« — Ah ! bah! conte-moi donc cela.

« Il me regarda d'un air soupçonneux.

« Je soutins fixement son regard, puis d'une voix insinuante :

« — Tu ne trouves pas qu'il fait chaud et qu'on a une soif de tous les diables.

« —Ah ! dame, c'est vrai tout de même, si l'on buvait quelque chose. Eh ! l'hôtelier !

« L'homme qui dormait déjà dans un coin vint tout en grognant.

« — Qu'est-ce qu'il faut encore? demanda-t-il.

« — De l'eau-de-vie, vertubleu ! dit mon compagnon en écrasant la table d'un formidable coup de poing.

« Le tavernier se dirigea vers la cave et je l'entendis murmurer :

« — Et dire que, s'il n'y avait pas de brutes comme ça, on ne gagnerait pas sa vie.

« Il y eut un silence que je ne voulus pas troubler.

« L'hôtelier revint au bout de quelques instants et remplit les gobelets.

« Aussitôt mon ivrogne avala le brûlant liquide d'une seule lampée.

« —Ah! ça va mieux, dit-il d'une voix épaisse et en clignant ses yeux rouges; puis, s'adressant à moi :

« — Tu me disais donc, citoyen?...

« Je saisis l'occasion qui m'était offerte.

« — Je disais, mon vieux compagnon, que vous aviez une rude chance de pouvoir gagner de l'argent sans vous déranger.

« L'ivrogne se renversa sur sa chaise en éclatant de rire.

« — Oh! là là! sans se déranger; penses-tu, mon fils, qu'on gagne comme ça l'argent de Jean Bleu?

« Je ne pus m'empêcher de tressaillir.

« — Ah! dis-je, vous êtes le domestique du général?

« Mon homme se redressa avec une dignité grotesque :

« — Il n'y a plus de domestiques, mon vieux; je rends des services à Jean Bleu, et il me les paie; voilà tout.

« — Ah! très bien.

« — Et puis, tu sais, continua l'ivrogne qui perdait la tête de plus en plus; ce n'était pas une petite besogne. Ah! l'enfant s'est défendue... Quelle tourterelle! ah! là là, elle a des ongles comme un émouchet... Tiens, regarde donc mes mains...

« Et il me tendit ses grosse spattes calleuses où l'on voyait encore des éraflures.

« — Comment! dis-je, d'un ton hébété, c'était une femme que vous avez enlevée?

« — Et une jolie, encore; répliqua-t-il... Ah! Jean Bleu y tenait, vois-tu : je l'entends encore qui nous disait à Petit Bernard et à moi : « Pas de violence

surtout ; mais si vous réussissez, il y aura cinq doubles louis pour chacun de vous. » Alors, je lui dis que j'aimerais bien les voir tout de suite ; Petit Bernard fut de mon avis ; Jean Bleu hésita d'abord, puis nous remit enfin à chacun deux doubles louis ce qui fait quatre-vingt-seize bonnes livres. Ah ! ah ! ah !

« L'ivrogne tomba sur la table, les deux bras en avant, la tête sur les bras.

« Je le secouai un peu.

« — Eh ! bien ! camarades, vous ne me racontez pas la fin de votre histoire.

« Il se releva et me regarda d'un air abruti.

« — Où en étais-je resté ? me dit-il.

« — Vous veniez de me dire que Mlle de Montfort avait été enlevée, par vous et Petit Bernard du château de Falouët.

« — Comment ? je vous ai dit les noms ? me dit-il en se redressant.

« — Parbleu ! et j'éclatai de rire.

« Il retomba assis en disant d'une voix pâteuse :

« — J'ai dit les noms ! tant pis ! Y faut jamais dire les noms !

« Je voulus insister :

« — Et la demoiselle elle est à la municipalité à cette heure ?

« — Pas du tout, répliqua-t-il en dodelinant de la tête : à la prison, les gros verrous, les grosses portes ; ah ! l'oiseau est bien en cage !

« Je voulus encore parler, mais mon homme ne m'entendait plus ; d'ailleurs, je savais tout ce que je voulais savoir.

« Sans bruit, laissant l'ivrogne cuver sa boisson, je me dirigeai vers la porte et me glissai dehors sans éveiller l'attention du tavernier qui dormait comme un bienheureux.

« Je gagnai sans autre aventure la maison de mon ami où je passai le reste de la nuit.

« Le lendemain matin je fis tout ce que je pus pour pénétrer dans la prison : mais la consigne était sévère et je ne pus franchir les portes.

« Je me promenais assez déconfit dans la ville quand, en passant près de la *Cloche d'Argent* j'entendis un grand bruit de rires, de vaisselle, et de bouteilles heurtées.

« J'entrai dans la salle de l'auberge et là, entre deux verrées de cidre, j'eus bientôt appris la cause de tout ce tapage :

« Le citoyen Loiseau traitait quelques-uns de ses amis.

« Bientôt, en effet, je vis descendre plusieurs citoyens tout emplumés et tout galonnés.

« Seul, le citoyen Loiseau ne descendait pas.

« Alors il me vint une idée hardie.

« J'allai droit à l'hôtelier et je l'attirai dans un coin.

« Puis, tirant d'une de mes poches un pistolet et de l'autre quelques louis :

« — Ceci si tu bouges, lui dis-je, cela si tu veux te taire.

« Il me salua profondément.

« — Vous êtes ici chez vous, monsieur, me dit-il en empochant l'argent.

« — Bon; maintenant que dans cinq minutes, il y ait une voiture bien attelée dans la cour ; et écarte tout le monde qu'on ne me voie pas sortir.

« — Vous serez obéi.

« Et l'hôtelier s'en alla.

« Tranquillisé sur ce point important, je montai dans la salle où le citoyen Loiseau ronflait au milieu des débris d'un plantureux déjeuner.

« Je lui tapai familièrement sur épaule.

« Il se releva et me regarda d'un œil atone.

« — Allons, citoyen, lui dis-je, vous allez vous faire mal à rester ainsi; il faut sortir un peu; ça vous remettra.

« Il ne me répondit rien, mais, tout en titubant, il se leva et me suivit.

« Dans la cour une voiture attendait.

« — Dites donc, citoyen, dis-je à Loiseau, un petit tour de promenade?

« Il me regarda d'un air soupçonneux.

« — Vous me laisserez bien gagner ma vie, insistai-je d'un air engageant.

« Toujours muet, le digne représentant grimpa péniblement dans le véhicule.

« Je refermai soigneusement la portière sur lui.

« Puis je sautai sur le siège et enveloppant mes deux rosses d'un vigoureux coup de fouet :

« — En route ! m'écriai-je.

« Dix minutes après nous roulions sur la route de Sainte-Anne sans que personne ait songé à nous ennuyer.

« — Et voilà comment, monsieur Louis, voilà comment, mes gars, ajouta Cadoudal en terminant, le citoyen Loiseau est maintenant au milieu des soldats du roi !

Les Chouans éclatèrent de rire, puis regardèrent avec admiration ce puissant soldat qui racontait tranquillement toute cette histoire sans avoir l'air de se douter un seul instant que, pendant toute cette odyssée, il avait joué sa tête à chaque minute.

X

OÙ LE MORT RESSUSCITE.

Cadoudal, infatigable, repartait le soir même pour Vannes, porteur du précieux papier qui devait assurer la liberté de Mlle de Montfort.

Il s'était entendu avec le comte qui, au cas d'une poursuite improbable, devait l'attendre à peu de distance de la ville avec des chevaux ; de plus Kervallon, avec deux cents hommes, s'était rapproché de façon à appuyer vigoureusement la retraite en cas de besoin.

Le partisan entra sans incident à Vannes — d'ailleurs, il avait soigneusement remis sa perruque de

filasse qui lui donnait un air si parfaitement niais — et se dirigea tout d'abord vers la municipalité.

Il côtoya la tour du Connétable et s'arrêta sur une place où se dressait un bâtiment d'aspect imposant : C'était le château de l'Hermine, l'ancienne demeure seigneuriale transformée, pour les besoins de la cause, en municipalité républicaine.

Il voulut entrer, mais un soldat lui barra le passage :

— Au large ! lui cria-t-on.

Au lieu de s'éloigner, Cadoudal s'avança à petits pas timides.

— Veux-tu passer ton chemin, vilain masque ! répéta le soldat d'un ton menaçant.

— Pardon, citoyen soldat, nasillarda Cadoudal de la voix la plus atrocement fausse qu'il pût trouver, pardon, j'ai un ordre à porter aux citoyens municipaux.

— Un ordre, et de la part de qui ?

— Du citoyen Loiseau.

— Bon. Passe alors.

Et la sentinelle démasqua la porte devant laquelle elle s'était obstinément tenue jusque-là.

Cadoudal passa bien vite et grimpa au premier étage. Il poussa une porte qui était devant lui et un étrange tableau s'offrit à ses regards.

Comme la nuit venait, trois ou quatre chandelles posées sur une grande table luttaient désespérément avec le jour mourant, autour des chandelles; des bouteilles vides, des verres souillés de gros vin, des pipes ignobles s'étalaient dans un pittoresque désordre.

Dans un affaissement non moins agréable, cinq personnes gisaient à demi écroulées sur des bancs ou des chaises.

Cadoudal toussa.

Deux des buveurs relevèrent la tête.

L'un était le citoyen Minart, préposé aux fournitures; l'autre, le citoyen Grelot, l'ami de Carrier et envoyé en mission extraordinaire à Vannes pour réveiller le courage et l'enthousiasme des patriotes.

Ce fut Grelot qui parla.

— Qu'est-ce que tu veux, toi? dit-il en s'adressant à Cadoudal et en portant vivement la main à sa ceinture où il y avait des pistolets.

— C'est un ordre du citoyen Loiseau que j'apporte, citoyen.

— Il n'est donc pas à Vannes, le citoyen Loiseau?

— Non, citoyen, il est à Auray.

— Et qu'est-ce qu'il a été faire à Auray?

— Ah! dame, citoyen, foi d'honnête homme, je ne pourrais vous le dire.

— C'est bon. Où est cet ordre?

— Voici, citoyen, dit Cadoudal en tirant le papier de la poche de sa veste et en le tendant au délégué.

Il le prit vivement et le parcourut d'un coup d'œil.

Quand il eut fini sa lecture il frappa la table d'un énorme coup de poing qui fit tressauter les verres et les bouteilles et qui eut aussi comme second résultat de réveiller immédiatement les dormeurs qui se relevèrent en hurlant et en jurant, croyant qu'une conflagration universelle venait d'éclater.

Ils regardèrent tous Grelot.

— C'est impossible! dit enfin ce dernier, ou Loiseau est fou, ou cet ordre est faux. Ecoutez ce qu'il nous mande :

Grelot se mit à lire à haute voix :

« Nous, chef du district de Vannes, délégué par le Comité de salut public de Paris, ordonnons aux membres de la municipalité de faire relaxer immédiatement la citoyenne Montfort écrouée à la prison de notre ville et de la remettre entre les mains du porteur de cet ordre.

« *Signé :*

« LOISEAU. »

— Est-ce croyable que Loiseau ait écrit un ordre pareil! s'écria Grelot en regardant ses collègues.

— Impossible, en effet, dit Minart d'une voix pâteuse.

Les autres ne dirent rien.

Deux même se rendormirent.

— Approche un peu à la lumière qu'on voie un instant ta figure de brigand, continua Grelot en s'adressant à Cadoudal.

Sans hésiter, toujours souriant, le Chouan vint regarder Grelot sous le nez.

— Sainte République ! que tu as l'air bête ! ne put s'empêcher de remarquer Grelot.

Le rire de Cadoudal s'accentua.

Soudain, celui des trois buveurs qui ne s'était pas rendormi, s'écria très vivement :

— Cet homme est un traître, aussi vrai que je m'appelle Rameau !

Cadoudal tressaillit imperceptiblement ; à la voix il venait de reconnaître son ivrogne de la veille, celui qui lui avait donné les renseignements qu'il voulait, celui enfin qui avait enlevé Mlle de Montfort.

A l'exclamation de Rameau chacun s'était levé et regardait curieusement Cadoudal qui continuait de sourire béatement sans avoir l'air de se douter le moins du monde que c'était à lui qu'on en voulait.

— Tu es sûr de ce que tu dis, Rameau ? reprit le délégué.

— Sûr comme de mon existence, reprit le misérable. Ah ! si je le reconnais ! Tenez, c'est lui qui m'a fait boire hier soir pour me faire parler, je crois même qu'il voulait m'empoisonner.

Cette dernière accusation fit sortir le prétendu paysan de sa torpeur.

— Ça, c'est mal d'accuser un ami, dit Cadoudal d'un ton plaintif, nous avons bu ensemble en bons camarades et même que nous avons trinqué... Ah ! et même aussi que j'ai voulu boire avec toi à la santé de la République et que tu m'as dit que tu t'en moquais pas mal... Hein ? te rappelles-tu ?

Ce fut au tour de Rameau à être très gêné.

Ses collègues se tournèrent vers lui et Grelot dit d'un ton sentencieux :

— Ton patriotisme est attaqué, citoyen, il faut te défendre.

— Cet homme ment, glapit Rameau avec fureur et, pour tout argument, il lui montrait le poing d'un air terrible.

Comme pris de frayeur, Cadoudal recula jusqu'à la porte en joignant les mains, puis arrivé là, la frayeur devenant encore plus forte, il glissa les mains derrière son dos et parut près de tomb-r.

Grelot marcha à lui et, le secouant rudement :

— Ne cherche pas à t'échapper, misérable, tu appartiens à la justice du peuple.

— Mais, bons citoyens, gémissait Cadoudal de plus en plus piteux, quel mal ai-je fait? de quel crime m'accuse-t-on?

— Quels sont tes crimes? repris Grelot ; écoute :

« D'abord tu es accusé d'avoir falsifié un ordre du citoyen Loiseau dans le but de faire évader une aristocrate ; ensuite tu es convaincu d'avoir voulu empoisonner le citoyen Rameau et d'avoir essayé de lui arracher les secrets de la nation.

— Oh ! si c'est possible ! pleura Cadoudal.

— Enfin, continua inexorablement Grelot, enfin tu es accusé d'avoir refusé de boire à la santé de la République.

A ces mots le prétendu paysan se révolta :

— Ah çà ! mes citoyens, vous voulez donc rire et vous gausser de moi ; puisque je viens de vous raconter que c'est justement le citoyen ici présent qui a refusé et que moi au contraire...

— Assez, interrompit majestueusement Grelot, tu seras passé par les armes demain matin.

En proie sans doute à une terreur folle, le malheureux paysan fit entendre un sourd gémissement et tomba à moitié sur un banc; mais il avait profité de tout ce manège pour glisser prestement dans sa poche la clé qu'il venait d'enlever à la serrure de la porte.

En ce moment, il y eut en bas comme un grand tumulte, c'étaient des cris, des exclamations, des hourras !...

Inquiet un peu, car tout inquiétait à cette terrible époque, le citoyen Grelot ouvrit la porte pour regar-

der dans l'escalier ou pour demander des explications.

Un homme montait très vivement les degrés, il bouscula le citoyen Grelot et entra dans la salle comme un ouragan...

Ce ne fut parmi tous les assistants qu'un cri de stupide épouvante.

L'homme qui venait de s'arrêter à l'instant devant eux, éclairé en plein visage par la lumière, cet homme qui promenait sur eux son regard froid comme une lame d'épée, cet homme, c'était Jean Bleu!

Cadoudal, instinctivement, s'enfonça dans un angle plein d'ombre.

Ce fut le citoyen Grelot qui se remit le premier.

— Vous ici! citoyen, dit-il enfin, vous n'êtes donc pas mort?

Jean Bleu haussa les épaules.

— Vous avez, citoyen, répliqua-t-il, des questions d'une sottise suprême!

Puis, laissant Grelot tout étourdi et s'adressant à Rameau qu'il venait de remarquer:

— Eh bien, demanda-t-il anxieusement, as-tu réussi?

— Parfaitement, citoyen général, l'oiseau est en cage.

Un éclair de joie passa dans les yeux du jeune homme.

— Seulement, ajouta Rameau avec un mauvais sourire et en regardant du côté de Cadoudal, seulement, il va falloir lâcher la citoyenne.

— Et pourquoi donc? fit Jean Bleu avec emportement.

—Eh! dame, parce que ce citoyen — et Rameau désigna Cadoudal — ce citoyen vient d'apporter un ordre d'élargissement signé du citoyen Loiseau.

— De Loiseau! c'est impossible. Cet ordre, où est-il?

Grelot le lui tendit.

Le jeune général le lut attentivement.

— C'est bien l'écriture de Loiseau, dit-il enfin;

mais tout cela flaire encore la trahison. Où est l'homme qui a porté ce papier?

— C'est moi, citoyen officier, dit Cadoudal en s'avançant et d'un ton très humble.

Jean Bleu le regarda fixement.

Le partisan ne sourcilla pas.

— Sous ton air bête, dit enfin le jeune général, tu dois cacher une face d'espion...

— Sans compter, interrompit Rameau, qu'il m'a fait boire pour me faire parler hier au soir dans le cabaret du père Trognefinette.

— Oh! oh! fit Jean Bleu, en voilà assez pour t'envoyer en paradis, mon garçon; nous allons t'interroger immédiatement; tu seras exécuté demain.

Cadoudal se mit les mains sur les yeux et se mit à pleurer à sanglots, puis il tomba sur un banc et cela si maladroitement qu'il le renversa ainsi que trois chaises et deux escabeaux qui maintenant formaient une sorte de rempart entre lui et les gens de la municipalité; seul Jean Bleu restait immédiatement dangereux.

Cadoudal avait remarqué tout cela en coulant des regards indiscrets entre ses doigts.

— Allons! dit Jean Bleu, dépêchons-nous, tu as toute la nuit pour pleurer. Réponds maintenant; ton nom?

Le Chouan enleva vivement sa perruque qu'il fourra dans sa poche, redressa ses larges épaules et, d'une voix grave et sonore, répondit :

— Georges Cadoudal!

A ce nom, les municipaux devinrent blêmes et crièrent d'effroi.

Cadoudal sourit.

Seul, Jean Bleu, très calme en apparence, prit une chandelle et éclaira le visage de Georges qui s'était un peu retiré dans l'ombre.

— C'est bien lui, dit-il aux municipaux.

Puis, à Cadoudal :

— Que venais-tu faire ici?

— Sauver Mlle de Falouët que vous avez fait enlever lâchement.

Jean Bleu serra les poings.

— Prends garde, gronda-t-il.

— Je n'ai pas peur, répondit intrépidement le partisan.

— Tu espères te sauver?

— Peut-être.

— Tu es cependant bien perdu.

— Pas encore...

— Et quel moyen vas-tu employer pour t'enfuir? ricana Jean Bleu.

— Celui-ci! riposta Georges

Et, s'élançant sur Jean Bleu avec une adresse merveilleuse, il le saisit à bras-le-corps et le renversa en disant : « Excusez-moi, monsieur le comte! » Puis, d'un bond, il sauta sur la porte, l'ouvrit, la referma vivement et grâce à la clé qu'il avait conservée, enferma sous deux tours, ses juges de tout à l'heure.

Après quoi il remit tranquillement sa perruque et redescendit l'escalier avec un air parfaitement content pendant qu'au-dessus de sa tête la solide porte de chêne craquait sous les efforts furieux de ceux qu'il venait d'emprisonner si étrangement.

Sous la porte, il croisa, la sentinelle et lui dit d'un ton bonhomme :

— Eh bien! citoyen soldat, tu as retrouvé ton général.

— Ah oui, riposta le grenadier, c'est à penser qu'il est en fer cet homme-là. Je crois qu'il ne mourra jamais... Mais quel bruit font-ils donc là-haut, on dirait qu'ils se battent.

— C'est la joie de revoir Jean Bleu, citoyen, vois-tu.

— Ah! c'est ça.

— Au plaisir de te revoir, citoyen soldat, fit Cadoudal en s'éloignant et en saluant poliment.

— Au plaisir, citoyen rural, répondit le soldat avec infiniment de courtoisie.

Et le soldat reprit sa garde, pendant que Cadoudal se perdait dans la nuit.

En ce moment, la porte cédait enfin sous les efforts furieux des prisonniers et, descendant quatre à quatre, Jean Bleu, blême de colère, arriva bientôt près de la sentinelle qu'il secoua rudement :

— L'homme qui vient de passer, demanda-t-il, où est-il?

Le soldat interloqué ne répondait rien.

— Réponds, brute!

Et Jean Bleu le secouait plus fort.

— Il a passé par ici, mon général.

Le soldat indiquait la direction des rues de la ville basse qui conduisent au port.

— Bon! fit-il en le lâchant enfin.

Puis, se retournant vers les municipaux qui l'entouraient :

— Et maintenant, dit-il, organisons la chasse!

Toute la nuit se passa en recherches qui ne donnèrent aucun résultat. Au matin Jean Bleu, de fort méchante humeur, se jeta quelques heures sur son lit, mais ne put prendre aucun repos.

Vers onze heures, il se leva, revêtit son plus bel uniforme; puis, après avoir donné quelques ordres, se dirigea vers la prison.

C'était un énorme bâtiment carré, qui existe encore d'ailleurs, sombre et triste. Les habitants de la ville et les paysans des environs avaient une terreur superstitieuse de ce vieil édifice qui était mêlé à tant d'autres légendes dont on leur avait bourré la cervelle dans leur enfance.

Jean Bleu se fit reconnaître du guichetier qui, après l'avoir salué profondément, se mit en devoir de le conduire à travers les corridors de la prison.

Durant tout ce trajet, Jean Bleu sentait comme une sueur froide qui lui mouillait les tempes et quand le guichetier, s'arrêtant devant une lourde porte, lui eut dit : « C'est là! » il lui sembla que son cœur battait très fort ; il eut même une seconde d'hésitation ; mais se remettant, très vite :

— Ouvre! dit-il au porte-clefs.

Celui-ci se mit en devoir d'obéir et bientôt

la lourde porte grinça sur ses gonds rouillés.
— C'est bien, ajouta le jeune homme, referme la porte derrière moi et attends dehors ; tu ne viendras que lorsque j'appellerai.

XI

ENTREVUE.

Jean Bleu entra.

La porte se referma derrière lui avec un bruit sinistre.

Le cachot où il se trouvait avait un aspect lugubre : de grands murs froids suintant d'humidité, une étroite fenêtre toute garnie d'épais barreaux de fer à travers lesquels filtrait une lumière douteuse, un méchant grabat, une table vermoulue, une chaise bancale, voilà ce qui le frappa tout d'abord.

Debout près du lit, une forme blanche se dessinait.

Le jeune homme qui était resté collé pour ainsi dire à la porte, fit deux pas en avant en respirant bruyamment comme si l'air lui eut subitement manqué.

Ses yeux s'accoutumaient peu à peu à l'obscurité et, dans la forme blanche qu'il avait entrevue près du lit, il reconnut Jeanne.

Combien elle était changée !

Ces deux nuits qui venaient de s'écouler avaient suffi pour métamorphoser la rieuse enfant de jadis en une femme morne et pâle.

Jean Bleu se décida à parler.

La jeune fille tendit le cou en avant, puis, comme si elle ne pouvait croire ses yeux, se couvrit le visage en disant :

— Oh ! Jean.

— Oui, c'est moi, répliqua le jeune homme, moi, qui viens vous sauver.

— Que veut dire cet uniforme ?

— Ah! reprit avec amertume le général républicain, que voulez-vous, ma pauvre Jeanne, on m'avait chassé du sol où j'étais né, on m'avait renié, on m'avait maudit, j'étais jeune, le sang bouillait dans mes veines; je me suis fait soldat.

— Soldat de la République!

— Qu'importe! il est toujours beau de porter une épée!

— Oui, quand l'épée qu'on porte est tirée pour la justice et pour le droit; mais non quand on met son épée au service des mauvaises causes!

— Qui vous dit que ma cause n'est pas bonne.

— Qui me le dit, répliqua la vaillante fille, dont la voix vibra sous les voûtes mornes de la prison, qui me le dit! Ah! bien des choses, allez! Les femmes qui pleurent, les enfants qui gémissent, les villages incendiés, les cadavres qu'on rencontre sans sépulture au hasard des routes, tout enfin, dans ce malheureux pays, me dit que vous faites mal et que vous êtes des hommes méchants.

— Pourquoi les paysans se sont-ils révoltés?

— Résisteriez-vous, si l'on voulait vous arracher le cœur? si, ayant dans l'âme une croyance, une foi, un espoir, on voulait vous enlever tout cela pour mettre je ne sais quoi à la place?

— Vous parlez de ces choses comme une femme, Jeanne, sans comprendre et sans raisonner; je suis maintenant dans une voie nouvelle; j'y resterai.

La jeune fille le regarda fixement.

— Etes-vous heureux, Jean? lui demanda-t-elle tout à coup.

Jean Bleu tressaillit, puis au bout d'un instant:

— Oui, très heureux, répliqua-t-il, pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que si vous n'aviez pas été heureux, j'aurais encore eu quelque espoir de vous voir revenir au bien; maintenant je vois que vous êtes bien perdu.

Jean Bleu voulut rire; mais son rire sonna faux.

— Vous me faites un sermon ma belle cousine, dit-

il en s'avançant un peu, je l'accepte parce qu'il vient de vous; mais je vous préviens, pour l'avenir, que ce soin est bien inutile, je suis tout à fait endurci. Maintenant, parlons sérieusement.

Et s'installant sur une chaise, le jeune homme fit signe à Jeanne qu'elle pouvait s'asseoir sur le lit.

— Merci, lui dit-elle d'un ton hautain, je resterai debout.

— A votre aise. Cependant l'entretien sera long peut-être.

— Tant pis.

— Ceci n'est guère aimable : mais passons. Je suis venu vous proposer une chose.

— Parlez.

— Voulez-vous être libre?

La jeune fille eut une flamme dans les yeux.

— Libre! à quoi bon me demander cela? demande-t-on à l'oiseau s'il veut sortir de sa cage?

— Très bien. Or, votre liberté ne dépend que de vous.

— Vraiment!

— Oui, vous n'avez qu'un mot à dire, qu'un consentement à donner.

— Expliquez-vous.

Jean Bleu se leva et, avec une voix émue étrangement, il dit à la jeune fille :

— Voulez-vous être ma femme, Jeanne?

Mlle de Falouët se redressa comme sous une morsure, ses yeux furent traversés d'un double éclair et, froide, implacable, superbe, elle étendit le bras et dit simplement :

— Jamais!

Jean Bleu eut un rire de démon.

— Ah! vous refusez, dit-il d'une voix sifflante, vous refusez!

— Oui.

Le général se croisa les bras et la regarda longuement.

— Savez-vous bien ce que vous refusez? dit-il enfin.

— Je refuse un homme que je hais.

— D'abord, oui; mais ensuite, vous refusez l'existence, vous refusez la vie, cette vie qui se présentait à vous si belle et si facile.

— Alors, c'est un marché que vous me proposez; vous êtes un peu comme un voleur de grande route . vous demandez la main ou la vie?

La voix de la jeune fille s'était faite dure et mauvaise et chacune de ses paroles venait souffleter Jean comme une main ouverte.

Le jeune homme eut comme une rougeur aux joues, puis il répondit enfin d'un ton qu'il s'efforçait de rendre ferme :

— Oui, c'est cela, un marché, si vous voulez.

— Vous me croyez donc bien vile...

— Je crois que vous aimez la vie.

— Pas plus que mon honneur.

— Vous réfléchirez.

— Aujourd'hui comme dans dix ans, je vous répète : Faites de moi ce que vous voudrez, mais mon cœur, vous ne l'aurez jamais.

Jean Bleu frappa du pied puis marcha à grands pas pendant quelques instants; soudain, il s'arrêta devant la jeune fille :

— Vous ne m'avez jamais aimé?

— Si autrefois, je vous ai aimé comme un frère.

— Et maintenant?

— Maintenant, je vous hais comme un renégat, je vous méprise comme un lâche.

Jean Bleu serra les poings et laissa échapper un blasphème :

— Que le ciel m'écrase! si tu sors d'ici vivante, orgueilleuse fille ; avoue donc, avoue donc que tu me détestes, parce que tu aimes Louis, l'autre, tu sais, celui qui a été mon frère, qui a des mains de femme et des yeux de demoiselle, cet homme abhorré que je tuerai comme un chien, sans pitié, avec joie, avec ivresse.

Jean était maintenant terrible à voir, les veines du front gonflées comme si elles allaient se rompre,

les yeux hors des orbites, une écume aux lèvres, les mains agitées de tressaillements nerveux.

Il s'approcha de la jeune fille si près que celle-ci put sentir sur son visage son souffle, ardent comme une flamme de forge; il leva la main et sembla tout prêt à écraser Jeanne.

La jeune fille, pâle et calme, le regardait toujours, avec un sourire dédaigneux aux lèvres.

Il se recula alors en jurant, saisit la chaise qu'il broya dans ses mains puissantes, puis s'appuya contre le mur et fondit en larmes.

Il y eut un long silence, coupé seulement par les sanglots du jeune homme.

Jeanne considérait Jean avec une grande pitié; sa colère était maintenant évanouie devant ce désespéré qui se battait le front contre les rudes planches de la porte.

Elle fit quelques pas vers Jean et lui posa la main sur l'épaule.

— Jean, dit-elle d'une voix très basse.

Le jeune homme releva la tête.

Mlle de Falouët continua :

— Vous voyez bien que vous êtes malheureux, mon pauvre Jean.

— Eh bien, oui! dit le jeune homme avec explosion, oui! je suis malheureux; c'est pour cela que je deviens méchant; il ne faut pas m'en vouloir, Jeanne, si vous saviez comme je souffre parfois!... Oh! fit-il tout à coup en se passant la main sur le front; je pleure, moi, moi qu'on a surnommé l'homme de fer, moi, Jean Bleu?

Jeanne laissa échapper un cri et, se cramponnant brusquement des deux mains à l'habit du jeune homme, elle lui demanda très vite :

— Quel nom venez-vous de prononcer, Jean?

— Le mien.

Mlle de Falouët se recula avec un geste d'horreur.

— Vous! vous! s'écria-t-elle, c'est vous qui êtes Jean Bleu!

Jean devint très pâle et une flamme de colère fit briller ses yeux.

— Eh bien! qu'importe! dit-il d'une voix brève. Je suis Jean Bleu. Après?

— Oh! le malheureux! le malheureux! répétait Jeanne.

— Je vous fais donc horreur? dit Jean Bleu en s'avançant vers elle.

— N'approchez pas, misérable! vous avez du sang aux mains.

— Malédiction! hurla Jean en levant les deux bras dans un geste de menace, que le ciel écrase toutes les femmes!

— Sortez! monsieur! sortez à l'instant même.

— Crie! appelle! pleure! personne ne viendra, tu es folle de me braver ainsi, je pourrais te briser comme un roseau; ne m'exaspère pas, vois-tu, il y a des moments où je suis comme fou! où j'ai dans les yeux des visions de meurtre, des nuages de sang! Une dernière fois écoute, je suis calme; tu vois : veux-tu être ma femme?

— Jamais!

Jean Bleu eut un ricanement sonore et, se reculant un peu, considéra la jeune fille avec une sorte de pitié railleuse.

— Mais, pauvre folle, dit-il, tu ne sais donc pas que je suis le maître ici, que je n'ai qu'un signe à faire pour que tu périsses, que je tiens ta vie entre mes mains!

— Que m'importe! ma volonté est plus forte que vos menaces.

— Ah! comme tu l'aimes, ce Louis!

— Oui, je l'aime, répliqua la courageuse fille, je l'aime de toutes les forces de mon cœur. Louis est mon fiancé devant Dieu et rien, entendez-vous, ne me le fera oublier.

Jean Bleu grinça des dents.

— Bien! bien! dit-il de sa voix mauvaise et railleuse; vos amours sont vraiment touchants et comme il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni, je te l'amè-

nerai ici ton beau fiancéet alors... gronda-t-il en changeant d'intonation, alors, nous verrons bien !

— Louis est brave et adroit, vous ne le prendrez pas.

— Tu crois? dit ironiquement le jeune homme.

— Et puis, continua la jeune fille, quand il serait ici, cela pourrait-il faire changer mes résolutions?

— Je l'espère. Tu ne crains rien pour toi-même; mais pour lui. Que diras-tu quand j'aurai le canon de mon pistolet appuyé sur sa tempe et que je n'attendrai qu'un mot de toi pour presser la détente?

— Malheureux! mais c'est votre frère!

— Je n'ai plus ni parents, ni frère, ni amis ; je n'ai plus au cœur qu'une formidable haine et qu'un immense amour. L'amour ; c'est toi; la haine, c'est tout ceux qui m'ont renié et chassé, c'est surtout celui que tu me préfères!

— Vous commettriez ce lâche assassinat?

— J'en ai fait bien d'autres, répliqua Jean Bleu d'une voix sourde.

— Oh! nous le savons, dit amèrement la jeune fille ; votre nom est tristement célèbre, un crime ne vous fait pas reculer : mais pourquoi continuer à porter cet habit de soldat, vous devriez endosser la souquenille du bourreau.

Jean Bleu poussa un rugissement et saisissant les poignets de la jeune fille, il les serra à les lui briser.

Jeanne ne baissa pas les yeux ; elle pâlit seulement un peu et murmura :

— Lâche!

Le jeune homme se recula en la repoussant si violemment que sa tête heurta le mur; puis, la regardant en dessous avec des yeux de fou, il murmura d'une voix sourde :

— Ah ! si j'avais le courage de te tuer!

Puis il se mit à frapper à la porte, appelant le guichetier.

L'homme ouvrit bientôt.

Au moment de sortir, Jean Bleu se retourna sombre, menaçant :

— Jeanne, dit-il lentement, je reviendrai demain. Réfléchissez à ce que je vous ai dit : la nuit porte conseil. Au revoir.

Et il sortit.

Quand la porte fut refermée, et quand le bruit des pas des deux hommes se fut éteint dans la longueur des corridors, la vaillante fille se jeta sur son lit et se mit à sangloter en répétant :

— Je suis perdue, je suis perdue!

— Qui sait? murmura une voix tout près d'elle.

La jeune fille releva le front avec terreur.

Le mutilé était debout au milieu de la prison.

— Toi ici! Jean-Marie? dit la jeune fille avec surprise.

— Oui, moi, mademoiselle, moi qui suis venu vous donner des nouvelles de tous ceux que vous aimez et vous remettre un peu d'espoir dans le cœur.

— Mon bon Jean-Marie!... Mais comment as-tu pu pénétrer jusqu'ici?

— Ah! ça n'a guère été difficile, allez! Jean-Marie n'est pas gros; les portes de par ici sont très grandes et là où l'un passe, un autre peut passer aussi.

— Alors tu es venu avec... l'homme qui sors d'ici?

— Avec Jean Bleu, oui, mademoiselle.

— Mais, pauvre enfant, s'il t'avait vu, tu risquais ta vie.

— Le jour dernier de Jean-Marie n'est pas encore venu; Jean-Marie mourra bientôt; mais il verra blanchir encore bien des lunes.

— Que dis-tu là, malheureux!

— Les choses que je sais, mademoiselle. J'ai des voix qui me parlent tout bas, la nuit, quand tout est silence; mes voix ne m'ont jamais trompé. Et puis, si l'on m'avait tué, j'aurais été bien heureux de mourir en pensant que je versais mon sang pour M. Louis.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas? dit vivement la jeune fille avec une expression presque joyeuse.

— Oui, je l'aime, répondit le mutilé d'une voix grave, je l'aime, parce qu'il est bon, que son cœur est

compatissant; je l'aime aussi parce qu'il m'a fait pleurer un jour.

— Je ne te comprends pas.

— Oui, il m'a fait pleurer, pleurer de douces larmes de joie et pour lui payer chacune de ces larmes, je donnerai tout mon sang, s'il le demande. C'est un vaillant gentilhomme que votre cœur a choisi là, mademoiselle, et vous serez bien heureuse, quand vous serez sa femme.

— Hélas ! la serai-je jamais !

Jean-Marie se redressa et, de ce ton prophétique qu'il avait parfois, il dit :

— Je vois une petite chapelle très sombre où quelques cierges mettent des points d'or; un prêtre en cheveux blancs est à l'autel; agenouillés sur les marches de pierre, je vois un homme et une femme; l'homme est un beau soldat aux yeux fiers, la femme a de lourds cheveux qui lui font comme une auréole; mais ils sont tous deux vêtus de deuil car la mort a emporté beaucoup de ceux qu'ils aimaient.

— Tu me fais peur, balbutia la jeune fille frissonnante malgré elle devant l'étrange garçon.

Le mutilé eut un grand geste des deux bras.

— Qui donc parle? dit-il d'une voix presque dure. Je vois autre chose encore : plus tard, après des années écoulées, je revois le même homme et la même femme, des enfants beaux comme des chérubins les entourent et leur sourient... Comme ils sont heureux !

Et le mutilé, les yeux agrandis, semblait en effet contempler le gracieux tableau qu'il disait.

Jean-Marie resta un moment silencieux, la tête baissée, la respiration haletante. Puis il reprit :

— Jean-Marie ne verra pas tout cela; il ne verra pas ses amis heureux.

Jeanne lui prit la main.

— Et pourquoi donc, dit-elle vivement, pourquoi — si, comme je n'ose l'espérer, nous sommes heureux un jour — pourquoi ne seriez-vous pas témoin de notre bonheur?

Le mutilé secoua doucement la tête :

— Parce qu'alors, répondit-il, Jean-Marie sera mort.

— Oh ! quelle affreuse pensée, mon pauvre ami !

Jean-Marie releva la tête.

— Assez parlé de moi, dit-il, occupons-nous de vous à présent.

— Hélas ! que peut-on faire pour moi, qui oserait tenter ma délivrance?

— Tous ceux qui vous aiment, mademoiselle, et ils sont nombreux. Si je suis venu ici aujourd'hui, c'est pour chercher comment on pourrait vous sauver. Je crois avoir trouvé.

La jeune fille était comme suspendue aux lèvres de Jean-Marie.

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas, mademoiselle? demanda tout à coup le breton.

— Moi ! peur ! et la jeune fille eut un fier sourire.

— Oui, oui, je sais; le cœur est vaillant; mais le corps est faible.

— Avec la volonté on surmonte tous les obstacles; et puis que ne ferait-on pas quand on a la liberté pour but !

— Ce que je vais vous proposer est hardi.

— Tant mieux, j'aime les choses audacieuses, moi.

— Bien, alors, écoutez.

— Parle.

— Demain, je reviendrai ici après m'être entendu avec M. Louis et avec Georges. J'apporterai des habits d'homme, vous les mettrez. Le guichetier nous est tout acquis. Nous sortirons sans encombre de la ville, je l'espère. Des chevaux seront préparés; vous en monterez un et nous filerons au grand galop su la route d'Auray, à mi-chemin les Chouans tiendront le chemin prêts à tout événement.

La jeune fille écoutait Jean-Marie, les yeux brillants et toute frémissante.

— Acceptez-vous toujours ? demanda encore Jean-Marie.

— Si j'accepte ! ah ! je crois bien !

— Alors je vous quitte et je vais tout préparer pour votre évasion.

— Mais, malheureux, comment vas-tu sortir de ce cachot ?

Jean-Marie se mit à rire.

— Vous allez voir, la demoiselle, dit-il.

Et s'approchant de la porte, il imita avec une infinie perfection le chant du merle.

Mlle de Falouët fut même quelques instants avant de pouvoir se persuader que c'était du gosier du mutilé que s'échappaient ces modulations vibrantes.

Des pas se firent entendre dans le corridor.

Puis on frappa à la porte très doucement et une voix murmura :

— Vengeance !

— Constance, répondit le mutilé sur le même ton.

— Toujours ? demanda la voix.

— Toujours, la nuit, le jour.

Alors, sans bruit, une clé glissa dans la serrure et la porte s'entre-bâilla.

Mlle de Falouët vit apparaître la tête du guichetier. C'était un très vieil homme ; de longs cheveux gris presque blancs lui tombaient aux épaules ; il marchait tout courbé et ses yeux n'avaient plus de flamme.

— Vous partez, Jean-Marie, demanda le guichetier à voix basse.

— Oui, Lestram, le temps presse.

— Mais il fait grand jour encore ?

— Qu'importe ! il faut que j'aille là-bas.

Le vieux secoua la tête.

— Vous avez tort, mon fils, de vous exposer ainsi, dit-il à Jean-Marie.

— Je sais que le danger est grand ; mais qu'importe ! le devoir commande.

— Ne risque pas ta vie pour moi, Jean-Marie, dit Mlle de Falouët.

— Ne vous occupez de ma vie, la demoiselle, elle ne vaut pas grand'chose ; mais je saurai pourtant la

défendre, parce que j'ai encore des services à vous rendre. Allons! Adieu!

— Jean-Marie... dit la jeune fille.

— La demoiselle?

— Viens ici.

Le mutilé s'approcha.

— Plus près, plus près encore.

Jean-Marie fit un pas encore et se trouva si près d'elle que ses vêtements effleuraient sa robe.

— Bien maintenant.

Et d'une voix grave, la jeune fille ajouta :

— Pour tout ce que tu fais pour moi et mes amis, je t'aime et je te bénis, Jean-Marie.

Et avant que le mutilé ait pu se douter de ce qu'elle voulait faire, Jeanne avait écarté les cheveux broussailleux du jeune homme et avait mis un baiser sur son front pâle. Le mutilé se recula très vite en mettant les mains sur son visage et, s'appuyant à la muraille, on entendit qu'il pleurait.

Au bout d'une minute, il laissa tomber ses mains, puis sans rien dire, il jeta un regard profond à la jeune fille et s'élança au dehors.

Le guichetier referma la porte derrière lui et la jeune fille se trouva seule.

Le vieux père Lestram ouvrit une à une toutes les portes à Jean-Marie qui bientôt se trouva hors de la prison.

Aussitôt dans la rue, il releva le col de sa veste, rabattit son chapeau sur ses yeux et, d'un pas rapide, s'engagea dans une ruelle étroite qui conduisait aux faubourgs.

Il dépassait les dernières maisons de la ville et voyait déjà dans le lointain la lande où campaient les Chouans, quand il entendit derrière lui le galop d'un cheval.

Il se retourna très vite et reconnut le cavalier qui s'avançait.

C'était Jean Bleu.

D'un rapide coup d'œil il embrassa tous les objets qui l'entouraient. Rien ne pouvait lui servir d'abri;

autour de lui, des prairies sans arbres s'étendaient et, quant à courir, il n'y fallait pas songer, le cheval du général républicain l'aurait bien vite rattrapé.

Son parti fut bientôt pris.

Relevant son chapeau qui cachait son visage, il s'assit sur le bord du fossé et attendit tranquillement,

Jean Bleu arrivait rapidement.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas, le jeune homme, d'un mouvement brusque, arrêta son cheval, et crut rêver une minute en reconnaissant le mutilé.

— Toi, ici, misérable! s'écria-t-il.

— Je vous attendais, répliqua Jean-Marie.

— Ah! voilà de l'imprudence? tu attendais le prix de ta trahison, sans doute; eh bien! tu n'attendras pas longtemps.

Et, tirant de ses fontes un pistolet, il ajusta le Breton.

Jean-Marie ne fit pas un mouvement, il dit seulement de sa voix lente :

— Pourquoi le chef des soldats bleus veut-il tuer Jean-Marie?

— Mais, coquin! lui cria Jean Bleu en abaissant son pistolet, parce que, grâce à tes conseils perfides, mes hommes ont été tués, que moi-même j'ai été fait prisonnier et condamné à mort, et que je ne me suis échappé qu'avec la plus grande peine. Tu vois bien qu'il faut que je te tue!

— Écoutez-moi un peu, vous me tuerez ensuite, si cette idée est encore dans votre esprit.

— Parle, mais sois bref; je n'aime pas les longs discours.

— Je vous dirai d'abord que je ne vous ai pas trahi. Quelqu'un a sans doute surpris la retraite de vos soldats et a prévenu les Chouans. Qui est celui-là? je ne pourrais vous le nommer.

— Ah! interrompit Jean Bleu tout frémissant, quel qu'il soit, celui-là est bien infâme qui a lâchement mené à la mort tant de braves!

— La guerre est la guerre, reprit Jean-Marie, ce n'est pas un jeu d'enfants et nul ne peut juger les

actes d'un homme dont il ne connaît ni les haines ni le but.

— Oh! oh! Jean-Marie, ricana Jean Bleu, tu raisonnes comme M. Rousseau.

— Je ne sais ce que vous voulez dire... je dis ce que je pense et ce que je crois être bien, voilà tout.

— Allons! assez de mensonges! dit le jeune homme avec impatience.

— Pourquoi mentirais-je?

— Pour sauver ta vie, pardieu!

— Si j'avais eu quelque chose à me reprocher, vous aurais-je attendu, n'aurais-je pas pris ma course de toute la force de mon souffle, avant que vous ayez pu me reconnaître?

Ce raisonnement parut frapper le général républicain.

— C'est peut-être vrai, tout ce que tu racontes là; mais qu'importe! je n'aime guère les gens mystérieux qui disparaissent et qui reparaissent tour à tour et dont personne ne connaît l'origine. D'abord qui es-tu?

— Un fou.

— Allons, mon maître, trêve de plaisanteries; ne me dis pas trop que ta cervelle est vide, car tu me donnes de furieuses envies de te briser le crâne pour voir ce que tu caches dedans.

— Mauvaise affaire vous feriez là, monsieur Jean, car, la tête cassée, Jean-Marie ne pourrait plus parler, ce qui serait grand dommage pour vous.

— Qu'as-tu donc de si intéressant à me dire?

Jean-Marie se mit à rire silencieusement.

— Je vais bien vous étonner, dit-il.

— Mais parle donc.

— Alors, descendez de votre cheval et venez tout près de moi, il est des choses que les fleurs des ajoncs ne doivent pas entendre.

Jean Bleu subissait toujours, malgré lui, l'étrange domination du mutilé.

Intrigué par ce que venait de lui dire Jean-Marie, il mit pied à terre et, passant la bride dans son bras,

il s'approcha du Chouan. Jean-Marie s'était levé.

Alors, à voix basse, le mutilé dit au général :

— Vous pensez donc toujours à la demoiselle aux cheveux couleur de soleil ?

— Ne me parle pas de cela! gronda Jean Bleu dont les sourcils se froncèrent.

Jean-Marie continua sans se laisser intimider :

— Ah! votre cœur est tout plein d'elle? Même dans vos colères, même dans vos fureurs on sent que vous l'aimez. Ainsi, tout à l'heure encore dans le cachot...

— Dans le cachot! cria Jean Bleu avec une sorte d'épouvante, comment sais-tu cela!

— Qu'importe!... Ah! vous avez dû bien souffrir quand elle vous a insulté; mais elle, quel fier cœur bat dans sa poitrine, comme elle vous résistait superbement !

— Mais c'est trop fort... où as-tu appris toutes ces choses?...

— C'est d'un faible intérêt. J'ai maintenant un conseil à vous donner. N'y retournez pas demain.

Jean Bleu poussa un cri de stupeur.

— Mais c'est de la sorcellerie... Qui donc es-tu, démon?

Jean-Marie eut un rire étrange.

— Qui je suis? Un pauvre garçon ignorant qui cherche à savoir pour s'instruire.

— Mais il est impossible que tu saches ce qui s'est passé tout à l'heure entre moi et Jeanne; nous étions seuls tous deux.

— Ai-je besoin d'être là pour entendre ?

— Comment fais-tu alors, es-tu magicien ou physicien, m'as-tu jeté un sort, prépares-tu sur moi un envoûtement ou un charme?

Jean-Marie se redressa tout à coup, ayant dans les yeux une lueur étrange qui brillait sinistrement.

— Tais-toi, tais-toi! je vois les choses qui seront plus tard. Écoute.

Jean-Marie resta un moment silencieux, les yeux hagards, tout le corps agité par un tremblement ner-

veux. Debout, à deux pas, Jean Bleu, très pâle, considérait avidement le mutilé.

— Voilà ce qui sera, dit-il enfin.

« Quand le soleil aura deux fois ensanglanté la mer, la fille aux cheveux d'or sera libre et heureuse; le cœur de Jean Bleu sera déchiré par la haine et par la douleur ; la colère grondera en lui comme les lames dans la mer Sauvage; il sera si malheureux qu'il voudra se tuer, mais il vivra pour sa haine et fera encore bien des deuils.

Jean-Marie s'arrêta un instant.

Livide, le jeune homme l'écoutait toujours.

— Les jours s'écoulent, reprit le mutilé. Il y a toujours du sang dans ce que je vois... Ah ! pauvre Jean-Marie ! Qu'importe ! Jean-Marie est très heureux, il meurt pour tous ceux qu'il aimait. Ah ! je vois encore le général qui porte l'écharpe aux trois couleurs. Qu'il est pâle ! Qu'il est blême ! Il a peur, celui qui n'a jamais tremblé.

— Tu mens ! interrompit brusquement le jeune homme.

Jean-Marie continua comme s'il n'avait rien entendu :

— Ah ! il va mourir aussi, celui qui a éteint tant de vies. Encore une minute... les fusils s'abaissent, la poudre éclate. Il tombe !

— Mort? demanda malgré lui le jeune homme.

— Mort !

— C'est une belle fin que de mourir dans une bataille !

— Ce n'est pas un combat que je vois devant moi...

— Qu'est-ce donc alors?

— Au pied d'une petite colline, des soldats tirent des coups de feu. Mais ceux qu'ils massacrent n'ont pas d'armes.

— Une exécution alors?... dit le jeune homme épouvanté.

— Je ne sais pas.

— Parle, oh ! parle ! supplia Jean Bleu.

Jean-Marie laissa retomber ses bras.

— Je ne vois plus.

— Oh! si, si! vois encore! demanda le jeune général avec une angoisse dans la voix.

— De noirs brouillards glissent devant mes yeux; ne m'interrogez plus, c'est inutile.

Et Jean-Marie se laissa tomber sur la terre la tête entre les mains, les bras sur les genoux.

Jean Bleu était remonté à cheval, tout pâle encore de l'émotion ressentie.

— Écoute, dit-il au mutilé, je te laisse encore ne fois la vie sauve. Tes prédictions m'ont troublé, et peut-être ta sorcellerie m'empêche-t-elle de frapper; mais ne reparais plus jamais devant moi, jamais, entends-tu bien? Car alors je serai sans pitié.

Le jeune homme rassembla ses rênes et se disposa à partir.

Jean-Marie releva la tête.

— Un dernier mot, monsieur Jean, prenez garde au marais de Kermario.

— Au marais de Kermario, près d'Auray?

— Oui.

— Que veux-tu dire?

— Ce que j'ai dit. Adieu!

Le jeune homme ne répondit rien et, enlevant son cheval, partit au galop dans la direction de la ville.

XII

Où Potard reparaît.

Une grande chambre où nous avons déjà mené le lecteur. Des rideaux mi-clos laissent pénétrer un jour douteux. Dans un lit drapé d'étoffes sombres un homme est couché.

Cet homme vient de se réveiller et fait un mouvement pour se retourner.

Ce mouvement lui arrache un cri de douleur.

Au cri, deux hommes se précipitent vers le lit.

— Qu'est-ce qu'il y a, sergent? demanda le plus jeune des deux nouveaux venus.

— Il y a, répondit notre vieille connaissance Potard, que j'ai dormi comme une bête et que j'étais tant tellement abruti que je ne pensais plus à ma diablesse de blessure. Là, maintenant, me voilà bien.

« Et toi, petit, comment ça va?

— Vous êtes bien honnête, sergent, répondit notre ami Chafineau, j'ai le crâne dur, quoique Parisien, et sauf un grand mal de tête, je me porte comme le Pont-Neuf.

— Allons, tant mieux. Ainsi, il n'y a que moi qui suis patraque, tonnerre! Écoutez-moi un brin, mon lieutenant, toi aussi, petiot.

— Ne parle pas trop, mon pauvre Potard, dit le lieutenant Dormel, le médecin te l'a prescrit.

— Un bien honnête citoyen, quoique brigand, que ce médecin-là; mais c'est égal, il faut que je parle tout de même.

« Ça ne sera pas long.

« Voilà ce que je veux vous dire.

Potard, après avoir toussé, ce qui lui fit faire une grimace, commença ainsi :

— Pour une frottée, c'est une frottée que nous avons reçu hier : ça, il est inutile que notre patriotisme indestructible et particulier se fasse illusion. Bien des camarades sont tombés... les hommes doivent manquer et...

— Pour sûr! interrompit Chafineau.

— Silence dans les rangs et mettez une barrière à vos incongruités, fusilier Chafineau, gronda Potard.

Chafineau, confus, baissa la tête.

Potard continua :

— Il faut partir, mon lieutenant, il faut partir, Chafineau, je ne veux pas que vous restiez à garder un vieux cadavre comme moi; je me garderai bien tout seul et, puisque le vieux ci-devant vous a dit que vous étiez libres, vous n'aurez qu'à lui tirer un

beaucoup de chapeau et qu'à rejoindre les camarades.

« C'est dit, hein!

— Ce n'est pas dit du tout, sergent, reprit obstinément Chafineau; je ne veux pas insinuer que les brigands soient méchants, mais je crois que nous deux, le lieutenant et moi, nous vous soignons mieux qu'eux et que vous seriez bien malheureux si nous n'étions plus là.

Le vieux soldat secoua la tête.

— Tu parles comme un brave cœur, petit, il est évident et certain que je préfère considérablement voir vos bonnes figures d'amis que leurs vilains museaux de Chouans; mais quand le devoir commande, il n'y a qu'à obéir.

— Cependant, sergent.

— Ah çà! reprit Potard en s'animant, vas-tu m'apprendre les règlements, clampin; quand les camarades se battent, qu'on n'est pas blessé, ni prisonnier non plus, et qu'on ne rejoint pas son corps, on est coupable. Voilà!

Chafineau voulut se récrier.

Le lieutenant lui imposa silence.

— Potard a raison, vois-tu, mon pauvre Chafineau, notre place n'est pas ici et, puisque nous sommes libres, il faut partir et très vite même.

— Et le sergent?

— Ne vous occupez pas de moi, mille millions!

— A la grâce de Dieu, reprit Dormel.

— Tiens! dit Chafineau, étonné, vous y croyez donc, vous, lieutenant, à Dieu?

— Quelquefois, dit le lieutenant très gravement.

Chafineau n'insista pas.

— Maintenant que notre départ est décidé, reprit Dormel, occupons-nous un peu de savoir comment nous rejoindrons les amis.

— Ah! oui, voilà le difficile, dit Chafineau.

— Où sont maintenant les troupes républicaines?

— A Vannes.

— Qui vous dit que Vannes n'ait pas été enlevé?

— Impossible.

— Pourquoi ?
— La ville a une garnison solide.
— Les Chouans sont bons soldats.
— Les brigands sont trop peu nombreux.
— Cadoudal les commande.

A ce nom de Cadoudal, ils cessèrent de parler tous les trois ; ils venaient de penser à Jean Bleu.

— Et le général? dit enfin Chafineau à voix basse.

Il y eut un silence.

— Ils l'auront fusillé, sans doute, dit Dormel.

— C'est dommage! dit Potard, c'était un beau soldat.

— C'est une misérable fin, dit le lieutenant, alors qu'il pouvait tomber dans la lutte.

— Les pauvres parents! dit Chafineau.

— Ah! tu les plains, toi, gamin, quand ce sont eux qui le font fusiller!

— Pourquoi les a-t-il quittés?

— Ah! dit Potard assez embarrassé, ce sont là des affaires de famille qu'il est inutile et inconséquent d'approfondir.

— Revenons à notre départ, dit le lieutenant.

« Vous croyez, Potard, que nous trouverons encore des républicains à Vannes.

— Et à Auray, aussi.

— Oh! Auray doit être pris à l'heure présente.

— Ah çà! mais, lieutenant, vous voyez tout en noir, vous, aujourd'hui.

— Mon ami, c'est que je commence à comprendre seulement des choses qui pour moi jusqu'alors avaient été lettre close.

— Vous dites, lieutenant? fit Potard légèrement ahuri.

— Je dis, mon ami, que je commence à me demander si la guerre que nous faisons en ce pays est une guerre juste.

— Oh! lieutenant! dit Chafineau scandalisé.

— C'est mon avis, mon enfant ; nous sommes venus en Bretagne opprimer des Français qui sont nos

frères ; nous avons voulu leur arracher leur foi, leurs croyances ; ils défendent tout cela comme ils peuvent ; je ne les crois pas coupables.

— Comment ! mon lieutenant, vous voilà du parti des brigands !

— Je ne suis pas de leur parti ; je ne puis pas en être ; mais croyez-vous que la République — que j'aime et pour laquelle je me ferais tuer s'il le fallait — soit plus solide parce qu'elle a fait de l'échafaud un symbole. Ce qu'on bâtit dans le sang n'est jamais durable.

— C'est peut-être vrai tout ce que vous dites là, quoique je ne comprenne pas bien, dit Potard tout songeur.

En ce moment on frappa à la porte.

— Entrez ! dit le lieutenant.

La porte s'ouvrit, livrant passage au docteur Martin.

Quelque chose comme un sourire glissa sur le rude visage de Potard.

— Bonjour, messieurs, dit le docteur de sa voix bien timbrée.

Les deux hommes lui rendirent son salut.

Puis s'adressant à Potard :

— Eh bien ! mon vieux brave, comment cela va-t-il aujourd'hui?

— Très bien, citoyen guérisseur, très bien. Ah! vous êtes un rude médecin tout de même !

— Voyons la blessure.

Et pendant que Chafineau ouvrait les rideaux, le docteur écartait l'appareil et les bandes et visitait la plaie du blessé.

Après un examen minutieux, le docteur se releva.

— Tout va bien ! dit-il.

Puis étalant sur la table sa trousse et le linge il refit le pansement avec une légèreté merveilleuse.

Quand il eut fini le docteur se releva et fit un pas vers la porte.

Potard l'arrêta d'un mot :

— Citoyen!...

Le docteur revint sur ses pas.

— Que me voulez-vous ?

— Vous dire quelque chose.

— Parlez, mon ami.

— Voilà, citoyen, je veux vous dire ceci : Vous, décidément, vous êtes un brave homme.

Le docteur sourit doucement.

— C'est tout ce que vous aviez à me dire ? demanda-t-il.

— Oui, tout.

— Bon, reposez-vous et tâchez de dormir.

Encore une fois le docteur fit un mouvement pour se retirer.

Cette fois, ce fut Chafineau qui le retint.

— Dites donc, docteur, interrogea-t-il, c'est-y vrai que nous sommes libres ?

— M. le marquis vous l'a dit, je crois?

— Oui.

— Eh bien! que demandez-vous de plus?

— Dame ! répliqua Chafineau en se grattant la tête, c'est que... vous comprenez, docteur, deux assurances valent mieux qu'une et tant que je ne vois pas les choses écrites...

— La parole du marquis vaut toutes les signatures du monde, mon enfant. Ainsi, tu es libre et vous aussi, lieutenant.

— Alors je partirai, dit Chafineau avec un soupir.

— Qu'est-ce que tu as, dit le docteur ! tu ne veux plus aller à la guerre?

Chafineau devint tout rouge.

— Oh! ça n'est pas ça, docteur ! dit-il avec indignation.

— Pourquoi ce soupir, alors?

— Parce que...

Et Chafineau hésita.

— Allons, parle!

— Parce que le pauvre sergent va rester tout seul et je suis bien perplexe, allez ; car, si d'un côté je grille d'aller retrouver les camarades, je suis bien triste aussi de penser que je vais quitter Potard.

— Ne t'occupe pas de moi, que je te réobtempère ! clampin ! hurla Potard.

— Vous êtes tous de bons cœurs, dit le médecin après un court instant de silence ; ah ! pourquoi tous ne sont-ils pas comme vous !

— Nous sommes tous honnêtes gens dans la troupe, dit vivement Potard.

— Ah ! vraiment.

— Oui, certes.

— Appelez-vous de l'honnêteté l'enlèvement d'une jeune fille avec violence ?

— Ah ! non, par exemple.

— Eh bien, voilà ce que les vôtres ont fait.

— C'est impossible !

— Demandez à ses parents qui pleurent.

— Mais quand cela a-t-il eu lieu ?

— La nuit du combat ; Mlle de Falouët, qui jusqu'alors était restée au milieu des combattants, se retira dans sa chambre vers la fin de la bataille pour prendre quelque repos. Deux misérables, qui s'y étaient cachés, la saisirent, la lièrent, étouffèrent ses cris sous des bâillons et l'entraînèrent, Dieu sait où !

— S'ils ont fait cela comme vous dites, c'est une vilaine besogne, et que ne devraient jamais accomplir ceux qui ont l'honneur perpétuel et intégral de porter un fusil.

— Pour sûr, d'abord, s'écria Chafineau, c'était pas des grenadiers.

Le docteur ne put s'empêcher de sourire.

Mais bientôt sa physionomie reprit son air grave.

— N'importe ! dit-il, les gens qui ont fait cela sont des misérables et ces gens sont des hommes qui servent votre cause.

— Ah ! je savais bien que vous n'étiez pas républicain, dit Chafineau avec un découragement comique.

— C'est une belle chose que la République, mon enfant, répondit le docteur ; c'est l'idéal des gouvernements et il est impossible d'en trouver un meilleur.

— Eh bien ?

— Malheureusement pour ce gouvernement-là, il faut des hommes parfaits, sans passions et sans vices et des hommes comme cela, c'est difficile à trouver.

Chafineau resta tout pensif.

Alors on frappa à la porte.

Un laquais entra, et dit :

— M. le marquis voudrait voir ces messieurs. Il fait demander si cette visite ne les dérangerait pas.

— Qu'il vienne, puisqu'il est le maître, grommela Potard d'un ton bourru.

Le lieutenant se hâta de répondre.

— Dites à M. de Falouët que nous serons honorés de sa visite, répondit-il.

Le valet s'inclina et sortit.

— Oh! malheur, dit Potard, quand la porte se fut refermée. Oh! là là! en voilà des histoires. Est-ce qu'il ne pouvait pas venir tout bonnement lui-même cet homme. Il serait entré et puis aurait dit : Bonjour lieutenant, bonjour Chafineau!... Comment que ça va, mon vieux Potard! Voilà comment qu'il aurait dû faire s'il avait été un bon garçon et un vrai patriote!

Le docteur ne put s'empêcher de rire de la colère comique de Potard qui grommelait encore quand la porte s'ouvrit.

Le marquis entra.

Il était tout vêtu de noir et paraissait plus pâle encore que de coutume.

— Bonjour, messieurs, dit-il de sa voix claire.

Potard grogna, Chafineau marmotta des mots incohérents, le lieutenant salua.

— Etes-vous contents de l'hospitalité du château, messieurs? demanda-t-il.

— C'est selon, grommela le sergent qui avait la rancune longue.

— Comment! dit vivement le marquis en fronçant les sourcils, auriez-vous été mal traités par hasard?

— Je ne veux pas dire ça, citoyen marquis, reprit Potard, ça ne tient pas à votre bonne volonté indis-

cutable et humanitaire, mais, sauf respect, je serais content de retrouver les camarades et de faire encore le coup de fusil.

— Contre moi?... demanda le marquis avec un demi-sourire.

— Ne me parlez donc pas de ça ; vous savez bien que nous arrangerons cette affaire-là tous les deux, comme nous pourrons.

Le lieutenant s'avança.

— Monsieur, dit-il au marquis en désignant Chafineau, ce garçon et moi, nous voudrions rejoindre notre corps.

— Eh bien ! qui vous en empêche?

— Nous sommes libres, alors?

Le marquis se redressa et, d'un ton de dignité suprême :

— Ne vous l'ai-je pas dit une fois déjà, monsieur ? Vous avez ma promesse, cela suffit.

— Alors, nous partirons ce soir.

— Bien, je donnerai des ordres pour que vous ne soyez pas inquiétés jusqu'aux lignes républicaines. Adieu, messieurs, je vous laisse.

Et, saluant de la main, le marquis allait se retirer quand Potard le rappela :

— Pardon, excuses, citoyen, c'est bien Falouët, que vous vous appelez?

— Marquis de Falouët, oui, mon ami.

— Vous n'avez jamais porté un autre nom?

— Si, mais pourquoi ces questions?

— Je vous le dirai tout à l'heure. Et de quel nom vous appeliez-vous?

— Quand mon père vivait encore, je portais le nom de comte de Locréan qui était une petite...

— Locréan ! Locréan ! c'est cela ! s'écria Potard en se redressant sur son lit.

Le docteur Martin s'élança et le recoucha presque de force.

Potard semblait soulevé par une émotion extraordinaire.

Le marquis étonné considérait Potard.

Potard tout haletant et les yeux toujours fixés sur le marquis, reprit d'une voix tremblante :

— Vous souvenez-vous de York town ?

— Oui.

— Avez-vous oublié Royal-artillerie ?

— Oh ! non !

— Et le sergent La Cocarde !

— Quoi ? dit à son tour le marquis tout remué, tu serais...

Le sergent se redressa avec un éclair de fierté dans les yeux et son bras esquissa gauchement le salut militaire.

— La Cocarde ! mon colonel.

Le marquis s'avança vers le vieux soldat et lui prit les mains.

— Et tu m'as reconnu, malgré les années enfuies ?

— Ah ! mon colonel, j'ai une rude mémoire, allez, et j'aurais eu un peu plus d'instruction, j'aurais été loin...

Potard eut un soupir.

— Au fait, mon vieux camarade, qu'es-tu devenu depuis que nous nous sommes séparés ?

Et le marquis transformé, ayant sur le visage comme un reflet de jeunesse, s'assit sans façon sur le lit de Potard en le regardant avec une sorte de joie.

— Pardon, monsieur le marquis, dit doucement le docteur, mais vous allez tuer mon malade.

— Allons, dit tristement le marquis, à demain, La Cocarde, nous parlerons d'autrefois, du bon temps, enfin !

— Oh ! oui, mon colonel, vous rappelez-vous à l'attaque du fortin...

Et Potard, entraîné par ses souvenirs, allait sans doute se lancer dans des histoires de guerre interminables quand le docteur lui ferma doucement la bouche et le força à se taire.

Et Chafineau complètement ahuri, ne trouva à dire, lorsque le marquis fut parti en saluant tout le monde, que :

— Ah ! bien, en voilà des aventures !

Le docteur s'approcha de Potard et prépara un verre d'eau dans lequel il mit quelques gouttes d'un liquide brun. Puis il fit avaler au blessé ce mélange et bientôt le sergent dormait tranquillement.

— Laissez-le reposer, messieurs, dit le docteur à voix basse ; moi je vais m'occuper de votre départ.

Le soir Potard se réveilla et se sentit beaucoup mieux ; il resta quelque temps les yeux mi-clos, se trouvant parfaitement bien et cherchant à grouper ses idées encore un peu flottantes au sortir du rêve.

Puis, peu à peu, il se rappela tout ce qui s'était passé le matin : son entrevue avec le marquis, dans lequel il avait retrouvé le comte de Locréan, tandis que lui était redevenu pour un instant La Cocarde ; La Cocarde ! et ce nom rappelait au vieux soldat tout un passé de gloire, de force, de jeunesse ! Et à tous ces souvenirs le sergent sentait quelque chose d'humide sous sa paupière.

Il ouvrit les yeux.

Chafineau était près de lui, épiant son réveil.

— Eh bien ! sergent, ça va ?

— Mais oui, petit, ça va pas trop mal.

— Nous allons vous dire adieu, sergent.

La figure du vieux soldat se rembrunit.

— C'est triste, mon enfant, mais faut pas hésiter, vois-tu.

— Oh ! je n'hésite pas, sergent.

— Bien, c'est bien, ah ! on frappe.

— Entrez ! dit le lieutenant qui cherchait à donner une apparence un peu convenable à son vieil uniforme tout râpé.

Le marquis et le docteur Martin parurent sur le seuil.

— Le colonel ! murmura Potard.

Le marquis alla droit au lieutenant et lui tendant une très belle épée qu'il tenait à la main.

— Monsieur, lui dit-il avec cette noblesse suprême qu'il avait à un si haut degré, on vous a pris votre sabre et malgré toutes les recherches, il n'a pu être retrouvé. Veuillez accepter cette épée...

— Mais, monsieur, balbutia Dormel... je ne sais... si je dois...

— Oh! cela ne vous engage à rien envers moi, monsieur, vous êtes un officier et vous êtes mon hôte; vous n'avez plus d'armes, je vous en donne une; je ne fais que mon devoir strict et vous me chagrineriez fort en me refusant.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, le lieutenant s'inclina et prit l'épée. Quand il sentit l'arme dans ses mains, il se redressa tout à coup et dit simplement au marquis:

— Merci.

— Toujours le même, murmura Potard dans son coin, les cheveux sont devenus blancs; mais le sang est toujours aussi rouge.

Le marquis s'était tourné vers Chafineau et prenant des mains du docteur un fusil et un sabre, il tendit le tout à Chafineau qui rougit de plaisir.

— Tiens! toi, voilà aussi des armes.

Chafineau restait muet.

— Veux-tu bien dire quelque chose au colonel, clampin! s'écria Potard.

Et, galvanisé sans doute par l'accent menaçant du vieux soldat, Chafineau dit au marquis :

— Merci, mon colonel.

— Tu ne me dois pas de remerciements, mon enfant, ce que j'ai fait, je devais le faire.

— Vous n'avez pas encore dit bonsoir à La Cocarde! grogna une voix dans les profondeurs du lit.

Le marquis sourit :

— Je reconnais mes torts, mon vieil ami, dit-il en venant au chevet du blessé, et je vais tâcher de les réparer.

— Bien vrai!

— Oui.

— Comment cela?

— En restant avec toi, quelque temps.

— Mille millions! quelle joie.

— Diable! reprit le sergent aussitôt, et la consigne du docteur.

— Ne crains rien, j'ai le mot d'ordre.

Le lieutenant et Chafineau regardaient cet étrange spectacle d'un sergent républicain entre les bras d'un vieil officier royaliste.

Potard remarqua l'ahurissement des deux hommes.

— Ça vous étonne, pas vrai, n'est-ce pas, lieutenant ?

— Un peu, mon bon Potard !

— Eh bien, écoutez, je vais vous raconter une histoire.

— Une histoire, dit Chafineau, tant mieux !

— Tais-toi, La Cocarde.

— Laissez-moi parler, colonel.

— Non, je t'en prie.

— Du moment que vous ne défendez pas, je commence.

Et Potard commença :

— C'était en Amérique quand nous faisions la guerre contre les habits rouges : il y avait aussi de grands diables de sauvages avec nous et puis, il y en avait contre nous et, comme ces particuliers-là n'avaient qu'un uniforme aussi sommaire qu'indécent, il était difficile de reconnaître si c'était des amis ou des ennemis.

« Un beau matin, le colonel et moi avec trois hommes nous allons faire une reconnaissance dans un petit bois de sapins qui s'étendait à gauche de la ville.

« Il y avait à peu près une heure que nous marchions quand, tout à coup, de vilains sauvages nous entourent en poussant de tels cris que des hurlements de chats malades c'est de la musique céleste auprès ! Nous nous abritons comme nous pouvons, derrière les arbres ; mais voilà les sauvages qui nous envoient de grandes diablesses de flèches qui tuent net les trois pauvres garçons qui étaient avec nous.

« — La Cocarde, que me dit le colonel, je crois que nous sommes finis.

« — Ça a bien l'air de quelque chose comme ça, que je lui réponds.

« Là-dessus, il ramasse un fusil d'un mort et se met à tirer dans le tas, je fais comme lui, les sauvages reculent. Ils se cachent dans les broussailles et continuent à nous envoyer leurs sales morceaux de bois qui venaient se ficher dans le tronc des arbres en tremblotant.

« C'était une vilaine position, mes camarades.

« Nous espérions toujours qu'on entendrait les coups de fusil et qu'on viendrait à notre secours. Mais personne !

« Cela dura deux mortelles heures.

« Nous allions être au bout de nos munitions quand, m'étant un peu découvert pour voir ce que devenaient nos assaillants, je reçus dans la jambe une flèche qui me traversa le mollet.

« Je tombai comme une grosse bête en poussant un cri.

« Le colonel se pencha vers moi avec inquiétude.

« — Je suis flambé, que je lui dis, flambé, fini, disparu !

« C'est pas à cause de cette blessure de rien du tout, La Cocarde en a vu bien d'autres ; mais comme je ne peux pas marcher, il est évident et palpable que je serai massacré par les sauvages, comme un vieux chien malade.

« Tout d'un coup, il me vient une idée.

« — Dites donc, mon colonel, que je dis à M. de Locréan, je suis mort ; c'est bien réglé ; mais ma peau toute perdue qu'elle est, peut encore servir à quelqu'un.

« Écoutez-moi bien.

« Je vais continuer à tirer. Pendant ce temps-là, vous, tout doucement, vous vous glisserez dans les brousses et vous filerez en douceur. Ni vu, ni connu, enfoncés les sauvageots !

« Il me serra la main ; puis, avec un accent que je n'oublierai jamais :

« — Tu es fou, La Cocarde, me dit-il, nous nous sauverons tous les deux, ou nous mourrons ici tous les deux.

« Je voulus insister.

« Alors, il fronça les sourcils :

« — Je suis toujours ton officier, n'est-ce pas ? qu'il me dit.

« — Oui, mon colonel.

« — Eh bien, je te défends de dire un mot de plus. Je ne suis pas de ces hommes qui rachètent leur vie par une lâcheté. Assez maintenant ; plus un mot de tout cela.

« Et, tranquillement, il se remit à charger son fusil et à guetter les guerriers à plumes qui, de temps en temps, laissaient voir leurs faces d'acajou.

« Les vilains singes, je ne sais comment, s'aperçurent bientôt que j'étais à moitié démoli et commencèrent à se rapprocher. M. de Locréan tirait toujours.

« Enfin, il abaissa son fusil et, me serrant la main :

« — Je viens de brûler ma dernière cartouche, me dit-il, nous sommes perdus.

« A ce moment, je le regardai ; oh ! le beau soldat, mes enfants, tout pâle, avec une flamme dans les yeux, bien campé sur ses deux jambes écartées, ses mains petites et sèches crispées sur le canon de son mousquet... Ah ! mille millions ! c'était un vrai plaisir de mourir avec un homme comme ça...

Ici le marquis interrompit le récit du sergent.

— Si tu continues à dire des choses pareilles, mon pauvre vieux, je vais t'empêcher de terminer...

— Oh ! ne me contrariez pas, mon colonel ; je suis si content de parler de tout ça, dit Potard d'un ton suppliant.

— Allons va ! dit le marquis ; mais passe les éloges.

Potard reprit son récit :

— Les sauvages se réunirent en masse compacte, puis, se ruèrent sur nous en poussant de grands cris.

« Le colonel me poussa contre deux énormes troncs à demi couchés qui formaient une espèce de rempart, puis, se mettant bravement devant moi, il commença un moulinet terrible.

« Pan ! pif ! pan ! ah ! les bons bras et le grand cœur ;

moi, par-dessous je cherchais à crocher aux jambes les singes rouges, mais le colonel se fatiguait. Cette lutte inégale ne pouvait durer longtemps. J'entendais une sorte de râle sourd, sortir de sa poitrine.

« Deux fois déjà, il avait failli tomber.

« Tout à coup — ç'a a été une des plus grandes joies de ma vie — voilà que j'entends des coups de fusil et puis les sauvages qui s'éparpillent en criant toujours.

« Trois minutes après nous étions sauvés.

« Une compagnie du régiment où l'on était inquiet de notre absence, s'était mise à notre recherche et nous avait enfin découverts.

« Quand les guerriers à plumes eurent fui pour tout de bon, le colonel tomba évanoui.

« On le releva ; il avait sept blessures.

« Et, termina Potard en serrant les mains du marquis, voilà pourquoi je vous dis : mon colonel, si vous avez besoin de cette vieille bourrique de Potard, dites un mot et il se fait tuer pour vous avec joie. Vous avez acheté sa peau au prix de votre sang et des marchés comme ça, voyez-vous, y a plus à y revenir.

— Merci, mon vieux camarade, dit le marquis très ému, tu es un brave cœur. Qui sait... ajouta-t-il après un moment de silence, peut-être un jour aurai-je besoin de toi et ferai-je appel à ton dévouement?

— Pas besoin, colonel.

— Comment ça ?

— Quand vous voudrez que je me fasse casser la tête pour vous, vous viendrez me trouver puis vous crierez : La Cocarde!

« — Présent, que je répondrai.

« — Mon vieux La Cocarde, que vous ajouterez, le moment est venu, faut faire la révérence à la vie humaine; j'ai besoin de toi. — Très bien, que je dirai — puis je me ferai expliquer la consigne et, le lendemain quand on fera l'appel au bataillon, au nom de Potard, un camarade répondra tout simplement : Mort!

« Ah! seulement, j'oubliais quelque chose, et ça j'y tiens. Avant de partir vous me permettrez de vous embrasser. Hein! pas vrai, que vous voudrez bien?

Le marquis, sans répondre, donna une longue accolade au vieux soldat.

— Tiens ! dit Potard ; comme ça, c'est plus sûr, je suis payé d'avance.

— Allons, messieurs, dit le docteur, l'heure s'avance, la nuit vient ; tout est prêt pour votre départ. Faites vos adieux au sergent et en route!

Le lieutenant donna une poignée de main au sergent et Chafineau très attendri par tout ce qu'il venait d'entendre et par l'idée de la séparation, embrassa Potard en pleurant à chaudes larmes.

— Allons! allons! du courage, mon fiston, on se reverra, lui dit le vieux grognard très ému.

Après avoir salué le marquis, le lieutenant dit au vieux gentilhomme :

— Nous ne servons pas la même cause, monsieur, nos drapeaux n'ont pas la même couleur, mais je serais profondément heureux de vous serrer la main.

— Vous êtes un brave et digne officier, monsieur, répondit le marquis, et les honnêtes gens s'entendent toujours.

Et leurs deux mains s'unirent dans une loyale étreinte.

Quant à Chafineau, il ne disait rien, mais tournait autour du marquis avec une anxiété visible.

— Mon colonel, dit-il enfin, si jamais vous reprenez du service dans l'armée où je servirai, si c'était un effet de votre bonté, j'aimerais bien à être dans votre régiment.

— Accordé d'avance! dit le marquis.

Enfin, tous sortirent.

Le marquis resta seul avec Potard qui regardait toujours son ancien colonel avec des yeux de chien fidèle.

— Quel dommage! dit-il enfin, quel dommage, mon colonel, que vous ne soyez pas républicain!

— Quel dommage, mon vieux La Cocarde, répon-

dit le marquis avec un soupir, quel dommage que tu serves la République !

Et sur ces derniers mots, après une dernière poignée de mains, le marquis quitta Potard.

XIII

Le plan de Jean-Marie.

Il nous faut maintenant retrouver les Chouans dans la lande de Vannes. On se rappelle que nos principaux personnages doivent s'y rencontrer : Louis de Falouët qui commande toujours les gars, Cadoudal si audacieusement échappé aux républicains et Jean-Marie qui après avoir conversé tour à tour avec Jeanne et avec Jean Bleu a eu l'inappréciable bonheur de se retrouver sain et sauf sur la lande.

Sur le chemin de Vannes à Auray, un peu à droite de la route qui vient de cette dernière ville, sur un des versants de la vallée du Loch, se trouve un endroit sombre, mystérieux, tragique, qui a pris le nom du village voisin et qu'on appelle les *Pierres de Brech*.

Ce lieu sauvage, horrible, mérite une description spéciale.

Qu'on imagine cette chose insensée : un géant ayant dans ses mains de monstrueux quartiers de roc et les lançant au hasard sur la terre ; ces rochers tombant dans un enchevêtrement étrange et s'y figeant pour l'éternité ; on aura ainsi une idée du chaos granitique de Brech, surmonté d'un énorme roc allongé comme un bec d'oiseau de proie, qui remue quand un enfant le touche et que cent chevaux n'ébranleraient pas.

Au bas des pierres, parmi des buissons toujours

verts, coule un mince filet d'eau ; par une trouée de l'horizon, on aperçoit, les marais de Kermario dans leur morne tristesse, puis, tout autour, formant un cirque immense, les escarpements granitiques qui bordent la vallée ; de maigres ajoncs roux y poussent tristement et à chaque instant la pierre rouge et grise troue le sol bouleversé comme pour affirmer sa toute-puissance dans ce lieu de désolation.

C'était là, au pied de la pierre branlante que Louis de Falouët, Cadoudal, et Jean-Marie se trouvaient réunis au moment où nous les retrouvons. D'invisibles sentinelles les gardaient ; aucune surprise n'était à craindre et de la terre sans voix, au ciel, sanglant encore de la mort du soleil, un large silence s'étendait dans l'air qui n'avait même plus d'haleine.

Les trois hommes parlaient à voix basse.

Était-ce la prudence, était-ce l'horreur tragique du lieu qui les faisait parler ainsi ?

— Ainsi, tu l'as vue? disait Louis.

— Oui, répondit Jean-Marie, je l'ai vue ; elle est bien triste, mais bien courageuse : elle pense à vous, elle pleure ; elle pense à vous, elle est forte.

— Et tu crois pouvoir la sauver ?

— J'en répondrais sur mon salut.

— Que comptes-tu faire ?

— Lui faire revêtir des habits de paysan et l'emmener avec moi.

— Tu es fou !

— Non pas. Je connais le guichetier, il m'est tout dévoué. Mon plan est simple, il réussira.

— Et si vous êtes repris ?

D'une voix très calme, Jean-Marie répliqua :

— J'ai mon couteau ; quand tout sera perdu sans espoir, je tuerai d'abord la demoiselle ; je me frapperai ensuite.

— Malheureux ! s'écria Louis en frémissant.

— Eh bien quoi ? vous aimeriez mieux peut-être la voir au bras du général républicain ! Allez, vous ne 'aimez point.

— Mais si, je l'aime, insensé que tu es, et c'est pour cela que tu me fais peur.

Jean-Marie secoua la tête.

— Non, non, vous ne l'aimez pas comme il faut qu'on aime. Vous aimez peut-être au point de mourir ; vous n'aimez pas jusqu'à tuer !

Le comte allait répondre.

Cadoudal parla avant lui.

— Le temps presse, dit-il ; la nuit va venir ; nous parlons trop. L'idée de Jean-Marie est bonne, monsieur le comte ; c'est même le seul plan qui puisse réussir.

— En sommes-nous donc là ? dit vivement le jeune homme, nos troupes ne sont donc pas suffisantes pour enlever la ville ?

— A quoi servirait un coup de force, pour sauver la demoiselle ! Croyez-vous que ce démon qui se fait appeler Jean Bleu ne la ferait pas disparaître en cas de défaite ! Vous pouvez être assuré d'une chose, c'est que l'entrée de nos Chouans à Vannes serait le signal de la mort de la demoiselle.

— Mais alors, que faire ? dit le jeune homme avec désespoir.

— Suivre le plan de Jean-Marie.

— Bien, fit-il résigné ; j'accepte.

Et s'adressant au mutilé :

— Fais ce que tu voudras, mon pauvre Jean-Marie ; mais rappelle-toi que tu as ma vie entre tes mains.

— Je la sauverai, monsieur Louis, répondit l'étrange garçon en levant la main comme s'il avait fait un serment ; je la sauverai ; quelque chose me le dit.

— Dieu t'entende !

— Il me voit !

— Quand partiras-tu ?

— Demain. A la nuit je serai à Vannes. Et quelques heures après, je vous rendrai la demoiselle aux cheveux d'or.

— Ah ! si tu fais cela, Jean-Marie, je te donnerai ce que tu voudras... et...

— Jean-Marie ne vous demande qu'une seule chose.

— Laquelle !

— De vouloir bien lui continuer votre amitié.

— Ah ! pauvre cher ! s'écria le jeune homme avec effusion et en lui prenant les mains, ah ! pauvre cher ; tu l'as déjà tout entière et complète.

— Jean-Marie est bien heureux.

— Pourquoi?

— Il est sûr d'avoir un ami.

— Que dis-tu ?

— Ah ! fit-il avec un incroyable accent de tristesse ; vous ne savez pas, vous qui avez l'existence facile, heureuse, vous ne savez pas comme c'est bon un ami. Je n'en ai jamais eu, moi ! ou plutôt je n'en avais plus : ils étaient tous morts.

— Au fait, puisque je suis ton ami, maintenant ; tu me dois des confidences, dis-moi qui tu es.

Le mutilé eut un soupir.

— Je vous dirai tout cela ; je vous conterai cette triste histoire plus tard... L'heure n'est pas venue.

— Comme tu voudras.

— Oh ! mais vous la saurez tout entière, un jour, cette longue histoire où il y a du sang et des larmes. Allons, dit-il après un silence, adieu !

« Voici la nuit.

Il serra la main des deux hommes.

— Ici demain, à minuit, dit-il à Louis.

— J'y serai.

— Nous y serons : elle et moi.

— Ah ! je n'ose guère l'espérer.

— Il faut toujours espérer : l'espérance est un bâton que Dieu nous a donné pour traverser les chemins de douleur.

« Adieu !

Et, s'enlevant sur les poignets, il eut bientôt escaladé l'escarpement de roches qui dominaient l'endroit où les trois hommes se trouvaient.

— Maintenant à mon tour, dit Cadoudal quand le mutilé eut disparu.

— Que voulez-vous dire, vous partez ?
— Pas encore, mais bientôt. J'attends quelqu'un ici.
— Ici ?
— Oui.
— Et qui donc ?
— Vous allez voir.

Les deux hommes restèrent muets quelque temps.

Soudain, dans le silence de cette nuit de juin que la lune faisait lumineuse, une voix forte s'éleva, chantant :

Monsieur Charette a dit aux gars d'Ancenis
Monsieur Charette a dit aux gars d'Ancenis.
Mes amis !
Le Roi va ramener les fleurs de lys.
Prends ton fusil Grégoire
Et ta vierge d'ivoire
Et ta gourde pour boire
Nos Messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix !

Il y eut un silence.

Alors Cadoudal reprit à son tour :

Monsieur Charette a dit aux gars d'Monfort,
Monsieur Charette a dit aux gars d'Monfort
Frappez fort !
Le drapeau blanc défend contre la mort !

Puis les deux voix ensemble entonnèrent le refrain :

Prends ton fusil Grégoire
Et ta vierge d'ivoire
Et ta gourde pour boire.
Nos Messieurs sont partis
Pour chasser la perdrix !

— Jéhu ! dit une voix tout près d'eux.
— Gédéon ! répondit le partisan.

Une forme noire glissa le long des pierres.

Instinctivement, Louis mit la main à sa ceinture.

Cadoudal l'arrêta d'un geste.

— C'est un ami, murmura-t-il à son oreille.

L'inconnu s'était arrêté à trois pas des deux Chouans. L'ombre des roches et de la nuit ne permettait pas de distinguer ses traits.

Il portait un chapeau à larges bords, très enfoncé sur la tête et une redingote d'étoffe sombre. A sa ceinture aucune arme n'était suspendue.

Après une minute de silence, l'inconnu fit un pas en avant :

— Bonjour, Georges, dit-il au partisan; bonjour, monsieur de Falouët !

— Vous me connaissez? dit Louis avec surprise.

Pour toute réponse l'inconnu se découvrit et un rayon de lune vint le frapper au front.

— Monsieur de Tinténiac ! murmura Louis.

— Lui-même, mon cher comte, comment va le marquis?

De taille moyenne, mais bien prise, toujours sautillant, la figure osseuse percée de deux yeux vifs, le marquis de Tinténiac représentait bien ces gentilshommes spirituels et roués de la cour de Louis XV, et en ce moment, avec la roche sous ses pieds et le ciel sur sa tête il semblait aussi à son aise que dans les salons deVersailles.

— Mon père va bien, marquis, je vous remercie, répondit le jeune homme à Tinténiac.

— Et Mlle de Montfort... cette beauté, cette perle qui vivait près de la mer comme pour faire honte à celle des flots?...

Louis l'interrompit :

— Un grand malheur est arrivé, monsieur mon ami, dit-il.

— Comment! serait-elle?...

— Prisonnière de Jean Bleu.

— C'est encore plus affreux ! Et ce Jean Bleu sait-on enfin qui se cache derrière son masque?

Louis tressaillit et à voix basse répondit :

— C'est mon frère, monsieur.

Tinténiac eut un haut-le-corps puis se remettant aussitôt, il ajouta avec une dignité qui étonnait chez ce petit homme toujours remuant :

— Excusez-moi, monsieur le comte, si j'ai touché à des sujets aussi pénibles; mais mon ignorance est l'excuse de mon manque de courtoisie.

Le comte lui tendit la main.

— Vous avez toujours été l'ami de notre famille, monsieur de Tinténiac ; vos questions ne m'ont blessé en rien. Il fallait d'ailleurs que vous fussiez instruit de tout cela.

« Maintenant, assez parlé. Occupons-nous des affaires du roi.

Tinténiac s'inclina, toussa légèrement, puis après avoir secoué d'une chiquenaude son jabot de batiste, il commença :

— Je viens de Brest et j'apporte de bonnes nouvelles. L'escadre anglaise qui nous amène les renforts vient de détruire près d'Ouessant, les vaisseaux de la République. Dans dix jours les émigrés seront avec nous.

— C'est toujours à Quiberon qu'on débarque ? demanda Cadoudal.

— Toujours. De là ils marcheront sur Auray, pendant que nous et nos bandes nous prendrons l'ennemi à revers. Ah ! vrai Dieu ! fit-il en relevant la tête avec un beau mouvement d'enthousiasme, je crois qu'enfin nous tenons le succès. Le pays est remué, tout s'agite, l'insurrection va éclater, terrible comme un volcan ; la Bretagne sera le tombeau de la République !

— Qui commande ? demanda encore Cadoudal.

— Il y a trois corps. Le premier est sous les ordres de Puysaye...

— Un ambitieux, dit Cadoudal en secouant la tête.

— Le second est commandé par d'Hervilly.

— Un incapable.

— Le troisième a à sa tête Hector de Sombreuil.

— Un enfant !

— Oh ! oh ! mon camarade, vous êtes triste comme une orfraie !

— Vertuchoux ! moi je vois tout en rose.

Cadoudal soupira.

— Au diable les prophètes de malheur ! Allons, Georges, je ne vous ai jamais vu ainsi. Est-ce au moment où tout nous présage le succès que vous allez douter de notre cause ?

— Je ne doute pas de ma cause, répondit le parti-

san avec tristesse, je sais qu'elle est bonne ; mais, depuis quand est-ce la justice qui triomphe?

— Depuis qu'elle a des soldats comme nous, Cadoudal. Ah ! j'ai un espoir profond au cœur que tout tournera bien.

Cadoudal resta muet un instant; puis s'adressant à Tinténiac :

— Vous avez des ordres ? dit-il brièvement.

— Oui, je vais vous les communiquer.

Tinténiac entr'ouvrit sa redingote, fouilla dans sa poche et en tira un large pli cacheté de rouge qu'il présenta à Cadoudal

Très vite, le partisan fit sauter les cachets et à la clarté bleue de la lune, il lut :

— L'ordre est signé : « Puysaye, » dit-il au marquis quand il eut fini sa lecture; c'est donc lui qui commande ?

— Il a du moins la haute direction de toute l'expédition.

— Tant pis ! fit Cadoudal.

— Et que vous disent ces papiers ? demanda le marquis.

— De m'entendre avec vous pour inquiéter les derrières de l'armée républicaine ; mais cela, seulement après avoir protégé le débarquement.

— Diable !

— Eh ! oui diable ! l'opération n'est guère commode et il faut que l'homme qui a donné un pareil ordre ait bien peu de connaissance du pays. Il n'y a pas trois cents Bleus dans la presqu'île ; deux cents à peu près au fort Penthièvre, une centaine au Mont Saint-Michel et voilà tout. Quel besoin ont-ils de nous deux pour déloger si peu de monde ?

— Que faire? murmura Tinténiac.

— Obéir, j'ai un ordre, je l'exécute; je suis soldat avant tout.

— Cependant... dit Tinténiac, nous pourrions faire ceci : Louis, écoutez-moi bien.

Le comte qui rêvait les yeux perdus dans le ciel, tressaillit tout à coup :

— Vous dites ?... interrogea-t-il.

— Je parle de choses graves ; prêtez-moi toute votre attention.

— Je vous écoute.

— Il est inutile, n'est-ce pas, mon cher Georges, et vous le comprenez comme moi ; il est inutile de lancer toutes nos troupes dans une pareille entreprise. Nous prendrons chacun la moitié de nos bandes. Le reste, le comte Louis le commandera et pourra ainsi commencer les opérations sur les derrières de l'armée républicaine.

« Voilà mon plan ? qu'en dites-vous ?

— Il serait excellent, dit Cadoudal si, par malheur, dans ce papier que vous venez de me remettre, il n'y avait l'ordre de prévenir M. le comte Louis de Falouët d'avoir à prendre, aussitôt le débarquement terminé, le commandement de la 8e compagnie de Royal-Artillerie.

— N'importe ! nous trouverons quelqu'un pour commander.

« Parmi vos lieutenants, vous en avez bien un auquel vous puissiez confier une pareille mission ?

Cadoudal réfléchit un moment.

— Oui, dit-il enfin. Je crois que Jambe-d'Argent fera l'affaire.

— Qui est celui-là ?

— Un brave et un rusé ; vous le verrez à l'œuvre.

— Soit. Nous nous reverrons demain ?

— Oui.

— Où cela ?

— Ici même, si vous voulez.

— Bien. A quelle heure ?

— A la même qu'aujourd'hui.

— C'est cela. Et maintenant, messieurs, adieu !

Et, soulevant son chapeau avec un geste élégant, le gentilhomme, le jarret tendu, s'inclina devant les deux hommes.

— Je pars avec vous, Tinténiac, dit Cadoudal.

— Bon. Mais en route alors, car j'ai encore bien des choses à faire cette nuit.

Les deux partisans serrèrent les mains de Louis et eurent bientôt disparu au milieu des rochers.

Resté seul, le comte de Falouët s'appuya à la pierre et demeura ainsi longtemps pensif.

Soudain un hibou cria dans la nuit ; il releva le front, secoua la tête et partit à son tour.

XIV

L'Évasion.

Le cachot était mal éclairé par une mauvaise petite lampe charbonneuse dont la lueur tremblante faisait passer des ombres rapides sur le visage de la prisonnière.

Jeanne dormait.

Étendue tout habillée sur son méchant grabat, la pauvre fille épuisée de fatigues et d'émotions avait succombé au sommeil ; et son bon ange sans doute lui envoyait des rêves roses, car son visage charmant reflétait une expression heureuse, et sur ses lèvres pâles voltigeait un sourire.

A quoi rêvait-elle ainsi ?

Voyait-elle glisser sous ses paupières closes les larges paysages où la mer formait l'horizon et au milieu desquels elle avait grandi, voyait-elle son oncle de Falouët, grave dans ses cheveux blancs ou bien son cousin Louis...

C'était son nom qu'elle murmurait tout en rêvant.

En ce moment la porte grinça et s'ouvrit lentement.

Un homme entra.

Puis la porte se referma avec un bruit pesant.

Jeanne dormait toujours.

L'homme fit un pas en avant et son pied heurta la cruche qui tomba et se brisa.

La jeune fille, les yeux encore mi-clos, se souleva en murmurant :

— Louis !

L'homme eut un ricanement sonore.

Au bruit, la jeune fille finit par s'éveiller. Elle se redressa sur son lit et, les yeux agrandis, chercha à reconnaître celui qui venait d'entrer.

L'inconnu s'avança encore un peu. Un grand manteau l'enveloppait jusqu'aux yeux.

Quand il fut tout près il enleva son chapeau et se découvrit le visage.

Elle le reconnut.

— Ah ! c'est vous, encore vous ! s'écria la pauvre enfant avec épouvante. Que me voulez-vous encore ?

— Que tu m'aimes ! répliqua Jean Bleu.

— Je te hais !

— Inutile de recommencer la scène de l'autre jour, ma belle cousine, je viens simplement vous dire ceci :

« Vous avez jusqu'au petit jour pour réfléchir, si d'ici là vous n'avez pas consenti à devenir ma femme, un homme entrera dans ce cachot, oh ! ce ne sera pas moi, et cet homme, malgré vos cris et vos prières, vous pendra à ces barreaux de fer ?

Jeanne devint mortellement pâle ; malgré elle, ses mains se joignirent et ses lèvres balbutièrent : Grâce !

— Ah ! ah ! je savais bien que vous en viendriez là.

Un flot de sang monta au visage de Jeanne et, les yeux étincelants, les narines frémissantes, elle se redressa superbe d'audace et de bravoure devant le misérable.

— Je suis folle, je crois, je vous ai supplié, lui dit-elle, on ne prie pas un bourreau. Faites de moi tout ce que vous voudrez, je suis prête.

Jean Bleu frappa du pied avec colère.

— Ah ! tu mourras, je le jure sur Dieu.

D'une voix très calme, le considérant avec une sorte de pitié curieuse, la jeune fille reprit :

— Vous êtes un monstre, Jean, une espèce de fou, de démoniaque, vous n'avez plus ni âme, ni cœur, ni loyauté, ni honneur. Qui aurait cru qu'un Falouët pût tomber si bas !

Secouant sa tête fauve avec un mouvement d'implacable colère, Jean Bleu répondit :

— Oui, je suis tout ce que tu dis, je suis bien pis encore ; c'est pourquoi tu n'as ni pitié, ni merci à attendre de moi. Un monstre, eh ! oui ! un monstre, j'ai voulu tuer mon frère, je te ferai mourir, j'ai insulté mon père ; par Satan ! je défierais Dieu, s'il le fallait !

A cet effroyable blasphème, la pauvre fille cacha sa tête dans ses mains.

— Allons, je vous laisse, poursuivit Jean Bleu, j'ai voulu vous donner un dernier avertissement.

Il tira sa montre.

— Il est dix heures ; vous avez encore six heures pour vous décider. Vous comprendrez, j'espère, qu'il vaut mieux consentir à ce que je vous demande.

— Jamais !

— La nuit est bonne conseillère.

— Vous m'offrez la honte !

— Qu'importe ! vous vivrez.

— La mort, plutôt cent fois la mort !

— Allons donc !

— Vous verrez bien.

— Soit. Adieu ou au revoir, comme vous voudrez.

— Adieu !

Jean Bleu s'inclina, salua ironiquement la jeune fille, la porte s'ouvrit et il disparut.

Quand il fut parti et que la vaste prison retomba dans son pesant silence, la pauvre Jeanne, le cœur déchiré par un grand désespoir, se jeta sur son lit et pleura amèrement.

Désormais, tout était fini ; aucune puissance humaine ne pouvait la sauver. Elle était la proie de cet homme au cœur de bête féroce qui ne reculerait pas devant un crime de plus ou de moins.

Le Falouët ! le marquis ! Louis ! tout ce qu'elle

avait connu, tout ce qu'elle avait aimé ! Il fallait dire adieu à tout cela pour jamais. Et la vie semblait s'ouvrir si riante devant elle ! Elle aurait été si heureuse de vivre sous le grand soleil du bon Dieu... le soleil ! jamais elle ne le reverrait et, tout à l'heure, il allait donner le signal de sa mort. Et puis cet horrible supplice ! et déjà au cou elle avait la sensation de l'étranglement et il lui semblait que des mains brutales de bourreau s'appuyaient sur ses frêles épaules.

La première heure de cette vivante agonie fut atroce ; la pauvre enfant se soulevait parfois, échevelée, belle comme une madone affligée sous ses larmes brûlantes, et disait avec des cris :

— Ah ! je ne veux pas, je ne veux pas !

Puis elle retombait et pleurait sans bruit, la tête enfouie dans l'or de ses tresses et l'on aurait pu croire qu'elle dormait sans le mouvement convulsif de ses épaules secouées par les déchirants sanglots !

Il y avait déjà bien longtemps qu'elle pleurait quand une voix faible comme un souffle murmura à son oreille :

— La demoiselle !

Croyant rêver elle se releva.

Jean-Marie était debout devant elle tenant à la main un paquet.

Jeanne mit les deux mains sur sa poitrine et ferma les yeux : puis elle devint si pâle que le mutilé la soutint croyant qu'elle allait mourir.

— Comment te voilà, Jean-Marie ? dit-elle en se remettant.

— Oui, la demoiselle ; mais il n'y a pas de temps à perdre.

« Voilà les habits; dépêchez-vous ; vous m'appellerez quand vous serez prête.

— Mais...

— Je vous répondrai plus tard, le temps marche. Bientôt va paraître le jour.

— Ah ! le jour, murmura-t-elle avec angoisse.

« C'est bien, Jean-Marie, je vais me hâter.

Le jeune homme sortit et Mlle de Falouët resta seule.

Au bout de quelques minutes la jeune fille appela Jean-Marie.

Le jeune homme retint un cri d'admiration.

Elle était charmante ainsi dans son costume de paysan breton.

Le chapeau profondément enfoncé maintenait les masses lourdes de sa chevelure, sa taille souple serrée par une large ceinture de laine, tandis que des larges braies la jambe nerveuse et fine s'échappait pour venir enfouir le pied dans des sabots de hêtre.

Il y avait dans toute son allure quelque chose de crâne et de décidé qui charmait.

— Je suis prête, dit-elle d'une voix brève.

— Bien, partons sans bruit.

Il souffla la petite lampe, prit la jeune fille par la main et franchit la porte.

Un corps faisait une tache plus noire dans l'ombre du corridor.

— Dépêchez-vous, dit une voix, la ronde va venir.

Jeanne reconnut le guichetier.

Nos trois personnages allaient en étouffant leurs pas.

Au moment où ils allaient atteindre l'entrée de la prison, Jean-Marie saisit ses deux compagnons par le bras.

— Arrêtez, dit-il, on vient.

Jeanne retenant son souffle s'arrêta toute frémissante.

Une lueur tremblotante se distinguait au fond du corridor.

— C'est le gardien-chef qui fait sa tournée, murmura le guichetier.

— Attendez-moi ici, dit Jean-Marie, dans ce renfoncement, et ne bougez pas que je revienne.

Et, sans attendre de réponse, le mutilé se mit à glisser sur le sol comme une couleuvre.

L'homme avançait toujours.

Il allait paisiblement, somnolent presque, accomplissant son devoir habituel, sans grand soin, faisant cela parce qu'il fallait le faire et n'ayant qu'un désir : retrouver son lit au plus tôt.

Soudain, il laissa échapper sa lanterne qui se brisa et s'éteignit. Puis une main puissante s'abattit sur sa bouche. Il fit un effort terrible pour se dégager, mais alors il sentit une lame de fer qui lui entrait dans la gorge.

Il tomba, et Jean-Marie le soutint pour que sa chute ne fît pas de bruit.

Aussitôt qu'il fut assuré de la mort du malheureux, le mutilé revint vers ses compagnons.

Ils n'avaient rien entendu que la chute de la lanterne.

— Eh bien? dit Jeanne anxieuse.

— La route est libre.

— Que s'est-il passé ?

— Venez, dit Jean-Marie, sans répondre.

Ils firent quelques pas ; puis, tout à coup, Jeanne trébucha contre un obstacle qui barrait le corridor.

Elle se baissa, et se releva avec un cri étouffé.

— Silence ! dit Jean Marie impérieusement.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! répétait tout bas Mlle de Falouët.

— C'était pourtant un brave homme, murmura philosophiquement le guichetier.

On était arrivé au greffe.

Le guichetier fit entrer les fugitifs dans la petite chambre où il habitait. Il prit rapidement quelques hardes, puis faisant tourner Jean-Marie et Jeanne par un petit escalier, nos trois personnages arrivèrent bientôt devant une basse porte qui servait d'entrée particulière aux gens de service de la prison et qui donnait sur les derrières du bâtiment.

Une minute après les fugitifs étaient dans la rue.

La lune brillait.

Jeanne regarda sa main.

Sa main était rouge.

— Horreur ! fit-elle, vous l'avez tué !

— Il le fallait.

— C'est horrible !

— Puisqu'il nous barrait le passage, repartit impassiblement Jean-Marie.

Les fugitifs marchaient lentement et silencieusement dans les rues désertes de la ville. Par instants ils s'arrêtaient en entendant un bruit suspect.

Ils atteignirent sans encombre les dernières maisons des faubourgs.

Là, derrière une vieille masure écroulée, trois chevaux tout sellés attendaient.

— Allons, dit Jean-Marie à voix basse, vite à cheval !

Il aida Mlle de Falouët à se mettre en selle.

— En avant ! commanda Jean-Marie.

Les chevaux s'élancèrent en avant.

Ils allaient franchir la porte Sainte-Anne quand Jean-Marie s'écria :

— Malheur ! malheur !

— Qu'y a-t-il ? demanda Mlle de Falouët.

— Les Bleus ! Les Bleus sont derrière nous !

La jeune fille se retourna sur sa selle.

A deux cents pas des fugitifs, une troupe de hussards s'avançait au petit galop.

Aux clartés de la lune, on pouvait déjà distinguer les plumets de leurs shakos et les torsades de leurs dolmans.

Une voix forte s'éleva dans le silence de la nuit :

— Arrêtez ! commanda l'officier.

— Au galop ! cria Jean-Marie en frappant sa monture des deux talons.

La petite troupe détala à fond train.

Les hussards prirent la même allure.

La distance entre les poursuivis et les poursuivants restait toujours à peu près la même.

On était maintenant en pleine campagne.

Des deux côtés de la route, les arbres, les rochers, les maisons, fuyaient comme emportés dans une course folle.

Jeanne très pâle, mais résolue, excitait tant qu'elle pouvait sa bête.

Tout d'un coup, Jean-Marie chancela.

— Ah ! mon Dieu ! murmura Jeanne.

— Ne vous inquiétez pas, la demoiselle, dit-il

vivement, c'est la sangle de ma selle qui vient de casser.

— Mais malheureux ! tu vas tomber.

— Oh ! que non ! vous allez voir.

Déchaussant aussitôt ses étriers, le mutilé avec une adresse incroyable glissa jusqu'à la croupe de son cheval ; puis une fois là, il saisit la selle et la jeta sur la route.

Les hussards semblaient gagner un peu.

— Arrêtez ! commanda encore une fois l'officier.

« Arrêtez ! ou je tire !

Les fugitifs se gardèrent bien de répondre.

— Feu ! alors !

Quatre détonations retentirent et une balle siffla aux oreilles de Jeanne.

— Vous n'êtes pas touchée, dit le mutilé avec inquiétude.

— Ne crains rien pour moi ! si le cheval n'est pas atteint, morte ou vivante, ils ne m'auront pas.

Comme si les cavaliers républicains eussent entendu cette réponse, une nouvelle décharge déchira l'air calme de la nuit.

Le cheval de la jeune fille broncha et faillit tomber.

— Dieu ne veut pas que je sois sauvée, murmura la jeune fille, en relevant sa monture d'une main ferme.

— Ah ! damnation ! dit Jean-Marie, la bête en tient !

— Laisse-moi, Jean-Marie, et sauve-toi !

Le mutilé eut un éclat de rire.

— Vous voulez rire, la demoiselle, là où vous mourrez, je mourrai.

Le cheval de la jeune fille maintenait son allure, mais son galop inégal et le souffle bruyant qui lui sortait des naseaux montraient assez qu'il n'irait pas bien loin. Enfin il trébucha encore une fois, se releva, faillit retomber.

Jean-Marie vint mettre son cheval à côté de celui de la jeune fille, et d'un seul bras lui enlaçant la taille, avec une force incroyable, il la souleva et la mit en travers de sa selle.

Il était temps, le cheval blessé s'abattait presque aussitôt.

Les hussards, qui gagnaient toujours du terrain, tirèrent encore une fois.

— Jésus, Marie ! dit le vieux Lestram en étendant les bras, je suis mort !

Et il roula lourdement sur le sol.

— Ah ! c'est horrible ! murmura la jeune fille.

— Le cheval ! le cheval ! il faut reprendre le cheval ! s'écria Jean-Marie.

Mais l'animal se sentant libre avait quitté la route, franchi d'un bond le fossé et galopait à travers la lande.

Il n'y avait plus maintenant cent pas entre les cavaliers et Jean-Marie.

Le cheval écrasé sous son double poids se fatiguait visiblement.

Un hussard qui galopait un peu en avant de sa troupe et qui semblait être l'officier fit feu à son tour sur les fugitifs.

Le cheval fit entendre un hennissement douloureux et tomba comme une masse.

Avec un incroyable bonheur, les deux jeunes gens se relevèrent sans aucun mal. D'un bond Jean-Marie entraîna la jeune fille dans un fossé, se jeta devant elle et, tirant de ses poches deux pistolets, il attendit bravement le choc des hussards.

— Allons ! rendez-vous ! dit en arrêtant son cheval l'officier qui voyait reluire à la lune les canons des pistolets.

— Jamais ! répondit intrépidement le mutilé.

— Alors tu vas mourir !

Et l'officier arma son pistolet.

Soudain, au-dessus de leurs têtes, sur le haut du talus auquel ils étaient adossés, une fusillade bien nourrie éclata.

— Ah ! dit Jean-Marie avec joie, les Chouans !

Deux hussards étaient tombés.

Les autres hésitaient.

— En avant ! dit l'officier en déchargeant son pistolet sur Jean-Marie qui ne fut pas atteint.

Mais, en même temps, des coups de feu éclataient de l'autre côté de la route.

L'officier et les quatre hommes qui restaient encore roulèrent foudroyés.

Jean-Marie poussa un rugissement de joie.

En même temps, un homme sautait sur la route, brandissant son fusil encore tout fumant et criant : Victoire !

C'était Cadoudal.

Il vint s'inclinant vers la jeune fille.

— C'est une grande joie pour moi de vous savoir sauvée, mademoiselle, lui dit-il.

La jeune fille restait pensive :

— Je vous remercie, Georges, dit-elle.

— Vous semblez toute soucieuse ?...

Jeanne regardait toujours les taches noires que faisaient les cadavres sur le sol blanc de la route.

— Tant de morts pour ma vie ! murmura-t-elle.

A la lune, les Chouans qui peu à peu s'étaient rapprochés, formaient de pittoresques groupes, Jeanne reporta son regard sur tous ces hommes, héros obscurs, dévoués jusqu'à la mort à une cause sacrée, et une parole de reconnaissance lui monta aux lèvres.

Elle s'avança au milieu des paysans et avec sa voix de cristal et son sourire de sirène elle dit à tous : Merci !

XV

Falouêt contre Falouêt.

La lune maintenant avait disparu.

Sur tous les objets glissait cette obscure clarté grise qui vient avec le froid du matin, la lande prenait, par places, des reflets d'argent et les arbres semblaient de lourdes masses confuses et noires sous le ciel où couraient de grosses nuées.

Les Chouans allaient se remettre en marche.

Aussi bien, Louis qui attendait depuis le milieu de la nuit aux pierres de Breck devait être dans une mortelle angoisse.

Jeanne adossée à un rocher, et bien enveloppée d'un manteau que Cadoudal lui avait jeté sur les épaules, rêvait les yeux perdus dans le vague.

Assis au rebord d'un fossé, Cadoudal attendait que ses hommes aient fini de se préparer pour le départ.

Des Chouans, quelques-uns enlevaient les cadavres des hussards tombés sur la route.

Soudain, Jean-Marie qui, jusqu'alors, s'était tenu caché dans quelque coin aux yeux de tous, grimpa sur un grand rocher gris qui dominait, d'un côté la route, de l'autre, la lande, et là, le corps tout droit, les cheveux tordus par la brise, il cria de sa voix rauque :

— Écoutez ! Écoutez !

« Voyez-vous, comme le ciel est noir, comme les feuilles frémissent ! C'est qu'une horrible chose va se passer à cette place même. Oh ! vous tous qui avez vu des batailles, qui avez vu des carnages où les hommes se déchirent comme des fauves, vous tous qui connaissez la souffrance et la douleur, qui avez senti la vie couler hors de vous avec votre sang, maintenez votre cœur à deux mains pour qu'il n'éclate pas, tant est épouvantable le spectacle qui va remplir vos yeux !

Chacun écoutait, saisi d'horreur, tant la voix du mutilé était froide, tant ses paroles étaient étranges.

Il reprit après un silence et d'une voix plus douce :

— L'un disait jadis à l'autre : Mon frère ; car les mêmes flancs les avaient portés et le même lait avait coulé entre leurs lèvres de petits enfants. Mais, l'un était bon, l'autre était mauvais et, quand ils eurent l'âge de porter l'épée, ils se séparèrent, ennemis mortels et irréconciliables, car jadis, ils s'étaient aimés.

« Ah ! je vois leur cœur à tous deux, maintenant ! la

haine et le fiel y ont remplacé le sang et leurs mains s'avancent avides d'être rouges !

La voix du mutilé se fit alors dure et rauque et c'était comme une clameur désespérée qui, lugubre ainsi qu'un chant d'oiseau de nuit, passait sur la lande frissonnante de l'aube prochaine.

— Ils viennent, maintenant ; les deux haines vont se rencontrer, les deux hommes vont s'étreindre. O la lutte sacrilège et impie ! Que le soleil s'arrête et n'éclaire pas de pareilles horreurs ! que la terre s'effondre pour engloutir les deux fils de Caïn !

« Ils viennent ! ils viennent !

« Ils vont vite comme des goélands dans la tempête !

« Mettez-vous entre eux deux, vous tous qui m'écoutez ! Empêchez que leurs yeux se voient, que leurs mains se touchent.

« Allons ! barrez la route, mettez vos corps entre leur folie de meutre !

« Les voilà ! les voilà !

Et Jean-Marie se tut ; mais resta debout sur la roche les bras en croix, les yeux au ciel.

Personne ne respirait plus, le cœur serré par une incompréhensible angoisse.

En ce moment, dans le silence que faisait la stupeur de tous, un galop de cheval retentit très distinct sur la route qui venait d'Auray.

Chacun se retourna, fouillant le chemin de regards anxieux.

Puis, — était-ce l'écho, était-ce un autre cavalier ? un bruit pareil se fit entendre sur la route de Vannes.

Les cœurs battirent dans toutes les poitrines.

Soudain, sortant de l'ombre qui blanchissait, un cavalier parut.

Quand il fut au milieu des Chouans il arrêta son cheval si brusquement que l'animal poussa un hennissement de douleur.

Un autre hennissement lui répondit dans la nuit.

— Le comte Louis ! murmura Cadoudal.

— Jeanne ? où est Jeanne ? dit le jeune homme avec

une inquiétude dans la voix, voilà trois heures que j'attends et rien ne vient.

— Me voici ! s'écria la jeune fille en sortant de l'ombre.

Passionnément, d'une étreinte farouche, Louis serra Jeanne contre son cœur.

Soudain un cri terrible s'éleva.

— Enfin ! disait une voix forte et sonore, je savais bien que je les retrouverais !

Et campé sur sa selle, comme une statue de bronze, un cavalier qui arrivait du côté de Vannes venait de s'arrêter au milieu de la route.

Un murmure s'éleva parmi les Chouans.

— Jean Bleu !

C'était bien lui, en effet.

Fièrement planté sur son cheval noir, un mauvais sourire aux lèvres, avec, derrière lui, le soleil qui levant son large disque de cuivre rouge lui faisait comme une sanglante auréole, Jean Bleu semblait un génie du Mal ; puis son apparition rapprochée de l'arrivée de Louis et des paroles du mutilé avait quelque chose de tellement surnaturel que tous se sentaient frissonner.

— Ah ! ah ! ricana Jean Bleu en promenant son regard froid autour de lui, il paraît qu'on ne m'attendait pas ; je trouble des fêtes de famille sans doute !

Louis fit un mouvement pour s'élancer vers lui ; mais Cadoudal le retint pendant que quelques Chouans mettaient en joue le général républicain.

— Vous serez donc toujours des assassins ! dit Jean Bleu de sa voix mordante, et vous ne serez donc jamais courageux que lorsque vous vous trouverez cent contre un !

« Me voilà seul au milieu de vous ; je viens pour combattre votre chef, seul à seul, homme contre homme : je croyais qu'il y avait encore du courage dans sa poitrine de femme. Je vois que je me suis trompé. Allons ! bourreau ! fais-moi tuer.

Un coup de feu partit. Mais Jean Bleu ne fut pas atteint.

— Allons, feu ! feu ! bandits, dit le jeune général avec une sorte de fureur.

Soutenue par Cadoudal, Jeanne semblait prête à mourir ; elle regardait de tous ses yeux ces deux hommes qui voulaient s'entre-tuer pour elle.

Louis avait, d'un geste impérieux, écarté tout le monde. Il fit faire quelques pas à son cheval et se trouva ainsi si près de son frère qu'il pouvait remarquer que sa main frémissait sur la poignée de son sabre.

Une minute, les deux hommes s'étreignirent du regard.

Tout le corps de Louis était agité d'un tressaillement nerveux, son visage était très pâle et, machinalement, ses mains se crispaient.

D'une voix sourde il dit à Jean :

— Pourquoi êtes-vous venu sur ma route, Monsieur mon frère ? pourquoi votre folie vous a-t-elle encore une fois poussé en face de moi ?

Jean eut un ricanement.

Louis poursuivit :

— Tournez maintenant la tête de votre cheval vers la ville et partez sans regarder derrière vous...

— Oui, interrompit Jean Bleu, c'est très joli ; mais je déteste recevoir des balles dans le dos !

— Oh ! monsieur !... répliqua Louis avec un mouvement d'indignation ; je vous donne ma parole de gentilhomme que vous rentrerez à Vannes sain et sauf.

— Ah çà ! Monsieur mon frère, rêveriez-vous par hasard, et avez-vous pu croire un seul instant que je suis venu ici tout simplement pour jouir de l'agrément de votre conversation ? Allons donc, Louis, mettons pied à terre ou restons à cheval, comme vous voudrez. Mais il ne sera pas dit qu'ayant pu, d'un seul coup, assouvir notre haine, nous ne l'ayons pas fait... Eh bien !... Vous hésitez ?...

Louis était devenu encore plus pâle.

Il se contenta de répondre d'une voix sourde :

— Ce que vous me proposez est impossible, Jean.

— Et pourquoi donc, je vous prie?

— Parce que nous sommes frères et...

— Ah! vous vous rappelez cela, vous; moi je l'avais tout à fait oublié. Et c'est ce seul sentiment fraternel qui vous empêche de croiser le fer avec moi?

— Oui.

— Avouez donc la vraie raison de votre refus, mon cher, dit Jean Bleu d'une voix sifflante.

— Avouer quoi?

Jean Bleu poussa un terrible éclat de rire.

— Que vous avez peur! Parbleu!

Louis poussa comme un gémissement. Il ferma les yeux, puis les rouvrit fixant son frère. De ses ongles, il se déchirait les mains.

Jean Bleu impassible en apparence regardait son frère.

Enfin il se tourna vers Jeanne et à haute voix lui cria:

— Tu te rappelles, dans la prison, Jeanne, tu me disais que Louis, ton fiancé, était un brave gentilhomme et qu'un cœur d'homme battait dans sa poitrine! Tu te trompais, je crois, le paladin est soudain devenu le dernier des lâches.

A ces mots, comme s'il avait été frappé d'une blessure mortelle, Louis poussa un cri de douleur et mit la main à la garde de son épée.

— Enfin! gronda Jean avec un mauvais sourire.

Mais l'épée ne sortit point du fourreau.

Les deux chevaux s'écartèrent sous un choc puissant et, entre les deux frères, à cheval aussi, un homme parut tout à coup qui dit d'une voix brève:

— Arrière! mes fils!

Le marquis Alain était devant eux.

Et il avait fière mine ainsi: le corps mince et souple encore, bien assis sur la selle, la main étendue dans un geste impérieux, la tête fine encadrée de cheveux blancs, les yeux ayant une flambée de jeunesse.

— Ah! dit-il avec un accent triste et profond, j'ai vécu trop vieux, puisque aujourd'hui j'ai vu mes deux fils cherchant à s'égorger. Dieu a permis que j'arrive

à propos. En quel temps vivons-nous, où les frères tirent l'épée l'un contre l'autre, où le sang ne reconnaît plus le sang, où la haine déchire les familles!

Puis s'adressant à Louis:

— Retirez-vous, mon fils.

Louis hésita un instant, mais devant le regard de flamme de son père, il obéit.

Puis se tournant vers Jean Bleu.

— Vous, partez à l'instant.

— Je n'ai d'ordre à recevoir de personne ici! répliqua avec insolence le jeune homme.

Le marquis tira sa montre.

— Vous avez deux minutes pour vous décider: repartir sur-le-champ, ou être fusillé tout à l'heure.

— Ah! c'est un guet-apens! ricana le jeune homme.

Le marquis haussa les épaules.

— Vous êtes fou; si l'on vous avait tendu un guet-apens vous seriez mort depuis une heure.

Un violent combat semblait se livrer dans l'âme de Jean Bleu.

Enfin, il se décida.

— C'est bien, je partirai, dit-il.

Et rassemblant ses rênes, il tourna du côté de Vannes la tête de son cheval.

— Deux fois déjà je vous ai fait grâce, dit le marquis; si jamais je vous retrouve, je serai inexorable.

— Nous nous retrouverons, répliqua Jean Bleu avec véhémence; mais alors les rôles seront changés; vous serez les vaincus et moi le vainqueur. Alors, il n'y aura ni grâce ni merci; car moi, quand je le puis, j'écrase mon ennemi, froidement, sans pitié. Les morts ne sont plus dangereux.

« Quant à toi, continua-t-il en s'adressant à Louis, la partie n'est que remise entre nous deux. Je n'aurai peut-être jamais Jeanne, mais je jure Dieu que tu ne l'auras pas!

« Au revoir!

Et, enlevant sa monture d'un bond formidable, il s'éloigna au galop et se perdit bientôt dans la brume du matin.

XVI

Le débarquement.

Le 27 juin 1795, la baie de Quiberon offrait une animation inaccoutumée.

Sur la plage, une foule d'hommes, de femmes, d'enfants se pressaient et bourdonnaient comme dans l'attente d'un grand événement. Au milieu de tout ce monde on remarquait des charrettes chargées de provisions de toute sorte. Des Chouans circulaient parmi les groupes.

Au large, la mer était couverte de vaisseaux battant à la corne le pavillon britannique.

S'approchant àforce de rames une nuée de chaloupes, de canots, d'embarcations de toute forme et de tout tonnage arrivaient au rivage.

Au milieu d'un groupe de paysans, Cadoudal, les bras croisés, regardait la mer. Près de lui Tinténiac braquait avec obstination une lorgnette sur les chaloupes.

Il abaissa sa longue-vue et se tournant vers Cadoudal il dit :

— Dans cette grande chaloupe, la troisième en comptant par la gauche, voyez-vous... Georges ?

— Oui, eh bien ? demanda le partisan.

— Je viens de reconnaître d'Hervilly et Puysaye.

— Ah ! on va donc enfin pouvoir agir.

— Oui ! et ce n'est pas trop tôt, murmura Tinténiac ; chaque heure écoulée m'enlève une espérance.

— Ah ! lui dit doucement Cadoudal, vous ne voyez donc plus les événements avec autant d'optimisme que l'autre jour.

— Je ne sais, répondit avec une sorte d'hésitation Tinténiac, mais nos affaires me semblent devenir moins bonnes. Est-ce notre conversation de l'autre

jour qui m'a troublé, est-ce toute autre cause? personne ne pourrait le dire, cependant rien n'est perdu encore; avec de la rapidité et de la décision, le succès est assuré

— Eh ! oui, voilà ce qu'il faudrait; mais les soldats auront-ils la rapidité, les chefs auront-ils la décision ?

— Nous le saurons bientôt ; les chaloupes abordent.

Les deux hommes se turent et attendirent.

Une immense clameur s'élevait de la foule et de la mer.

— Vive le roi ! vive la religion !

Les premiers émigrés débarquaient et s'agenouillant sur la grève, ils baisaient pieusement ce sol de France qu'ils n'espéraient plus revoir.

Les paysans s'embrassaient entre eux; c'était comme un souffle d'espérance qui venait de passer sur tous ces hommes qui allaient marcher unis pour briser le joug de fer qui les étreignait.

Un mouvement se fit dans la foule, le comte d'Hervilly et le comte de Puysaye venaient de débarquer.

Tinténiac et Cadoudal vinrent à leur rencontre.

Arrivés en face les uns des autres, les quatre chefs se découvrirent et il était étrange de voir ces quatre hommes représentant bien, chacun pour sa part, cette ligue royaliste qui allait finir si misérablement.

Le comte de Puysaye, c'était cette noblesse sceptique et peu scrupuleuse, dévorée d'ambition et de soif de richesses, n'ayant d'autre but que son intérêt et trouvant tous les moyens bons pour y atteindre,

D'Hervilly, un vieil officier, homme de devoir et de courage, mais hésitant et ne comprenant rien à cette campagne étrange qu'il allait entreprendre, représentait l'armée de la monarchie rompue au métier et à la discipline, mais ne laissant rien au hasard et élevée dans les principes de la grande guerre régulière.

Tinténiac, c'était cette noblesse héroïque qui avait abandonné tout pour sacrifier son corps et son âme à la cause qu'elle défendait.

Cadoudal enfin c'était le peuple, le paysan devenu soldat et soldat terrible.

Tinténiac présenta Cadoudal aux deux gentilhommes.

D'Hervilly lui tendit la main.

Puysaye se contenta de s'incliner très légèrement puis s'adressant à tous, il dit :

— Il serait bon, je crois, messieurs, de nous concerter immédiatement sur les mesures à prendre.

— C'est aussi mon avis, dit Tinténiac.

— Si vous voulez me suivre, dit Cadoudal, je connais un endroit où, pour causer, nous serons plus commodément qu'ici.

— Très bien, dit Puysaye; guidez-nous.

Cadoudal et les trois hommes se mirent en marche en remontant la côte. Ils atteignirent bientôt une maison isolée qui dominait la mer d'un côté et de l'autre le bourg de Carnac.

Un très vieil homme assis sur un banc se leva en voyant les arrivants.

Il salua Cadoudal qui lui dit en breton :

— Laisse-nous seuls dans ta maison et veille à ce que personne ne nous dérange.

L'homme sans mot dire ouvrit la porte, la referma quand les quatre chefs royalistes furent entrés et se mit en faction

Quand la porte fut fermée nos quatre personnages s'assirent ; d'Hervilly prit la parole et s'adressant à Cadoudal et à Tinténiac :

— Avant de régler un plan de campagne, il faut assurer le débarquement de nos troupes ; donc il faut que je m'informe d'abord de ceci : quelles sont les forces ennemies que nous avons immédiatement devant nous ?

Ce fut Tinténiac qui répondit :

— D'abord, le premier point à occuper c'est le mont Saint-Michel que le général Roman tient avec trois cents grenadiers. De plus il y a deux petites colonnes volantes d'une centaine d'hommes chacune qu'il faudrait aussi enlever.

— Bien, voilà donc la première besogne à accomplir.

« Vous et Georges avec vos bandes vous pouvez arriver à ce premier résultat ?

— Ce sera l'affaire d'une heure, répondit simplement Cadoudal.

— Ensuite, continua Tinténiac, nous avons à nous emparer du fort Penthièvre qui défend l'entrée de la presqu'île.

— Ah ! oui, dit très vivement d'Hervilly ; c'est un point de la plus haute importance dont je compte faire ma base d'opérations, en attendant les renforts.

— Comment ! s'écria Cadoudal, vous allez attendre les renforts !

— Mais, certainement.

— Vous n'allez pas vous jeter immédiatement dans le pays qui se soulèvera comme un seul homme ; vous n'allez pas marcher, sur Auray, et d'Auray sur Vannes et de Vannes sur Rennes !

— Vous êtes fou, monsieur, dit sèchement d'Hervilly.

Cadoudal ne put réprimer un geste d'impatience, puis à d'Hervilly :

— Enfin que comptez-vous faire ?

— Vous m'interrogez, je crois ?

— Eh ! oui ! je vous interroge et je vous répète : Quelles sont vos intentions ?

— Vous donner des ordres, monsieur, et vous contraindre à les exécuter.

— Sainte Anne ! gronda le Breton en se levant et en frappant du poing la lourde table qui était devant lui, sainte Anne ! si c'est celui-là qui nous commande je rassemble mes gars et je m'en vais !

Tinténiac vint vivement à lui :

— Je vous en prie, Georges, dit-il amicalement, pas de coup de tête ; ces messieurs ne vous connaissent pas encore ; plus tard, ils vous apprécieront mieux.

— Croyez-vous ! dit Cadoudal, mélancoliquement. Puis il se rassit.

D'Hervilly reprit la parole :

— Le temps marche, il faut immédiatement prendre nos mesures pour que le débarquement ne soit pas inquiété.

« Cela fait, nous nous réunirons de nouveau pour régler définitivement notre plan de campagne. Ah!... j'y pense... j'ai déjà quelques troupes débarquées, si vous le voulez, elles vous aideront...

— Nos gars feront bien l'affaire tout seuls, interrompit rudement Cadoudal; nous allons aller tous gaillardement nous faire tuer pour que ces messieurs déjeunent tranquilles.

— C'est bien, c'est bien, on vous laissera attaquer avec vos Chouans; je suis les opérations d'ici même. Quand la redoute sera prise, vous remplacerez le drapeau républicain qui flotte là-haut par le drapeau blanc. Allez messieurs, et faites votre devoir.

Après avoir salué, les deux hommes sortirent.

Cadoudal semblait profondément triste.

Tinténiac marchait la tête basse et à pas lents.

Ils firent quelques pas en silence.

Quand ils furent arrivés au bout de la falaise, Cadoudal s'arrêta et posa la main sur l'épaule de son compagnon:

— Voyez-vous, mon ami, dit-il en lui désignant la presqu'île qui s'étendait tout entière devant eux. Voyez-vous ce coin de terre?

— Oui, certes.

— Eh bien saluez, Tinténiac, cette terre sera sacrée pour nos fils, car c'est là que la fatalité va creuser le tombeau de notre cause.

Tinténiac tout pensif ne répondait pas; enfin après un silence:

— Viens, Georges, dit-il en entraînant le partisan, allons nous faire tuer.

Avant d'aller plus loin dans le récit des événements qui vont suivre, nous croyons devoir donner à nos lecteurs une description de ce lieu sinistre où s'est accompli le drame sanglant qui va faire à notre récit comme un rouge épilogue.

Nous ne saurions mieux faire que d'emprunter à un écrivain (1) de grand talent la description de ces lieux qui rappellent tant de souvenirs.

L'auteur se trouve à la pointe de Saint-Gildas où nous venons de placer notre dernière scène :

« La vue dans cet endroit est magnifique. Au bas de l'espèce de terrasse sur laquelle nous nous trouvions s'étend la plage où l'on va prendre les bains. Directement en face de nous, le passage du Béniguet, entre l'île de Houat et le fanal de Teigneuse, qui est tout proche de la pointe extrême de la presqu'île de Quiberon; plus loin encore, comme une sentinelle avancée, Belle-Ile; après Belle-Ile, l'Atlantique dans son immensité ; sur la même ligne que Saint-Gildas, en suivant la côte et en appuyant vers la gauche, l'embouchure de la Vilaine et le littoral du département de la Loire-Inférieure, qui monte jusqu'au Croisic; à notre droite, Arzon, Loïcmariaker, Carnac, Plouarnel, qui forment comme le fond de la baie; enfin la falaise de Quiberon, qui va en se rétrécissant jusqu'au fort Penthièvre et qui, s'élargissant ensuite jusqu'à la commune de Quiberon, située non loin de la pointe extrême de la falaise, représente tout un côté du littoral qui sert de ceinture à la baie. La mer, ce jour-là, était unie et calme, elle semblait nous sourire; mais, quand la mauvaise saison arrive, la mer est souvent furieuse, et l'on entend, au sein du silence de la nuit, comme des coups de canon : c'est la vague qui va frapper la côte; elle a creusé des cavernes dans les rochers, comme un marteau patient qui s'ouvre sa voie : quand la mer est basse, on descend avec une lanterne dans ces sombres profondeurs.

« Après avoir, en 1860, contemplé de la terrasse de Saint-Gildas la baie de Quiberon et sa plage, je voulus, en 1868, me rapprocher du théâtre où se passèrent les premières scènes de cette lamentable tragédie qu'on appelle le désastre de Quiberon.

(1) *Quiberon*, par M. Alfred Nettement Lecoffre, édit.

Je me dirigeai donc du côté de la plage de Carnac.

« D'abord, je donnai un coup d'œil à ces champs de pierres debout qui font à la fois l'admiration et le désespoir des archéologues, car, malgré leurs investigations, ils n'ont pu rien découvrir de certain sur l'origine de ces monuments qu'aujourd'hui les hommes les plus savants du pays s'accordent à regarder comme de beaucoup antérieurs aux temps druidiques. La journée était splendide et quoique la chaleur fût accablante, il n'y avait pas un nuage au ciel. La plage où s'étaient succédé des scènes de guerre et de meurtre s'étendait déserte et silencieuse sous mon regard. Les vagues de la marée, qui montaient avec une paisible lenteur, reflétaient les rayons éblouissants d'un beau soleil de septembre, avant de venir expirer doucement sur le sable. La nature semblait répandre à plaisir sur ces lieux, attristés par le souvenir du désastre, un calme et une paix qui remontaient dans mon âme. Les champs sont couverts d'un tapis de mousse brodé d'œillets agrestes, de petites immortelles et de rosiers nains. »

Voilà donc le cadre où vont se retrouver et se mouvoir tous les personnages que nous avons mis en scène.

Nous avons laissé Georges et Tinténiac au moment où d'après les ordres d'Hervilly, ils allaient déloger les républicains du mont Saint-Michel. Quand nous les retrouvons l'attaque a commencé.

Les colonnes volantes sont déjà anéanties et maintenant, sous les feux plongeants des Bleus, les Chouans montent à l'assaut.

Le haut de la butte est couronné de flocons de fumée blanche ; les Chouans tirent peu mais avancent toujours, laissant derrière eux des cadavres.

Un moment pourtant, le feu devient si violent qu'ils hésitent.

Georges et Tinténiac se jettent en avant et brandissant leur épée :

— Vive le roi! crient-ils.

Et ils s'élancent presque seuls.

Un cri terrible leur répond et les Bretons, honteux de leur hésitation d'une minute, se précipitent comme des lions sur les traces de leurs chefs.

Cadoudal le premier arrive au retranchement; il est debout sur l'épaulement, une seconde il reste ainsi, environné de fumée, les oreilles assourdies par les détonations.

Il ferme les yeux et saute parmi les républicains.

Une minute — un siècle — seul, il lutte contre ces Bleus qui l'assaillent de toutes parts. Un charme semble le protéger, les balles sifflent autour de lui sans l'atteindre, les coups de baïonnettes n'arrivent pas jusqu'à sa poitrine.

Mais Tinténiac arrive à son tour et, derrière lui, les Chouans.

Alors la lutte est finie; les Bleus, épouvantés de tant d'audace, jettent leurs armes et se rendent.

Cadoudal s'empresse pour empêcher un massacre inutile.

Dans un coin cependant, un homme seul, sanglant, l'uniforme déchiré, le visage noir de poudre, se défend en désespéré.

Les Chouans l'entourent : l'homme va périr.

Cadoudal et Tinténiac s'élancent pour le sauver.

A leur voix les Chouans s'écartent.

L'homme n'a plus dans la main qu'un tronçon d'épée, mais, devant les deux partisans survenus tout à coup, il se redresse et se met en défense.

Cadoudal le salue de l'épée.

— Vous êtes un brave, monsieur, rendez-moi votre épée; vous serez bien traité.

L'officier républicain eut un froid sourire.

— Je suis déshonoré, monsieur; je n'ai plus qu'à mourir.

— Vous, déshonoré ! comment cela?

— Je suis le général Roman et c'est moi qui commandais ici.

— C'est une malheureuse journée pour vous en effet, général; mais la fortune ne sourit pas tous les jours.

— Il ne me reste qu'une ressource et je vais l'employer.

— Laquelle ?

Pour toute réponse le général Roman se baissa, ramassa un pistolet et ouvrant la bouche il y introduisit le canon.

Tinténiac voulut faire un mouvement; il était trop tard.

Le malheureux roulait sur le sol foudroyé.

— C'était un brave, dit Cadoudal.

Les deux amis, après un dernier regard au cadavre défiguré du général républicain, se dirigèrent vers la partie la plus élevée de la butte où flottait encore le drapeau tricolore.

D'un coup de sabre, Tinténiac abattit les trois couleurs.

Puis les deux partisans se regardèrent.

— Nous n'avons pas de drapeau blanc, dit Tinténiac.

— Diable ! murmura Cadoudal.

— Ah ! il me vient une idée.

— Laquelle ?

— Vous allez voir.

Et mettant aussitôt habit bas, Tinténiac enleva prestement sa chemise de fine toile qu'il attacha au bâton encore debout (1).

Cela fait, le partisan remit tranquillement son habit.

— Drôle de drapeau tout de même, dit Tinténiac en se reculant avec un demi-sourire.

— Drapeau superbe ! riposta vivement Cadoudal, avant de servir il y a déjà du sang dessus.

En effet, à la place de la poitrine il y avait une longue trace rouge.

Tinténiac ouvrit son habit avec étonnement.

Une baïonnette glissant sur l'épiderme lui avait fait une magnifique estafilade.

— C'est bizarre, murmura le partisan, je ne m'en étais pas aperçu.

(1) Historique.

Et les deux hommes commencèrent à rallier leurs gars et à s'établir solidement dans la position qu'ils venaient d'enlever.

XVII

UN JOUR DE BONHEUR.

Sur la route rocailleuse et tourmentée, semblant un escalier aux marches inégales, à mi-chemin entre Quiberon et Portaliguen il y avait une petite maison. En pierres grises, très basse de toit, cette demeure n'était pas un palais et cependant ses habitants étaient, en ce moment de notre récit, plus heureux que bien des rois de la terre.

La simplicité de l'intérieur répondait à la pauvreté de la façade ; le sol était en terre battue, la vaste cheminée noircie ouvrait sa large bouche au fond de la pièce avec un air renfrogné, le rayon de soleil qui venait tiédir les vieilles cendres ne remplaçant sans doute qu'imparfaitement les rouges joies des flambées d'hiver.

Une table boiteuse en bois blanchi par l'usage, quelques bancs noircis et polis par le temps, une vieille horloge dont le balancier battait avec un bruit fatigué, des vaisselles de Quimper sur un bahut, deux fusils au râtelier; tout au fond, le lit en armoire des campagnes bretonnes, où les rideaux de serge pourpre mettaient une note violente dans l'austérité du vieux chêne: c'était tout le mobilier.

Par les croisées à petits carreaux, on voyait les rochers et les maigres genêts qui descendaient jusqu'à la mer dont l'immensité rejoignait le ciel à l'horizon. Et, au pied du mur, un rosier poussé par hasard dans la désolation de ce lieu, mettait à la vitre terne une superbe rose rouge qui s'épanouissait comme un sourire.

Dans cette humble chambre quatre de nos principaux personnages sont réunis.

Dans une espèce de fauteuil de bois, le marquis Alain est assis, considérant un groupe formé par Louis et Jeanne qui, assis sur un banc, restent silencieux, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

A leurs pieds, couché sur le sol, ainsi qu'un chien fidèle, Jean-Marie regarde aussi ce bonheur qui est son œuvre.

Jeanne se lève et vient à la fenêtre.

— Il fait beau aujourd'hui, dit-elle, la mer est calme. Nos dernières troupes pourront débarquer sans dommage.

— Ah ! c'est un beau jour pour moi, dit le vieux gentilhomme, mes enfants sont heureux et les troupes du roi sont victorieuses !

— Oui, mais hélas ! on se battra encore.

— N'ayez pas peur pour moi, Jeanne, ajouta le comte, votre amour me défend de tout mal.

— Je prie Dieu tous les jours, Louis, pour que rien de fâcheux n'arrive ni à mon oncle, ni à vous.

— Que peut-il donc arriver de fâcheux maintenant ? ajouta le marquis avec un enthousiasme de jeune homme ; le pis qui puisse survenir, c'est de recevoir une balle et de tomber devant l'ennemi.

Jeanne eut un soupir.

— Eh bien ! quelle plus belle mort peut-on désirer ?

— Mourir ! dit encore la jeune fille, pourquoi parler de cela, quand nous sommes tous réunis, quand la fortune est pour nous, quand le soleil brille dans le ciel ?

— Il faut penser à tout, ma fille, répondit gravement le vieillard ; je sais bien que j'ai tort de parler de ces choses funèbres quand, tous deux, vous voyez la vie s'ouvrir devant vous, pleine de promesses ; mais à mon âge quoi de plus beau que d'être frappé pour sa cause, que de mourir pour son drapeau !

— Je vous en prie, mon père, dit Louis, ne parlons plus de cela.

— Allons, mes enfants, je vous laisse et vais voir nos troupes dans leurs cantonnements.

Et le vieillard, se levant, sortit en les saluant d'un sourire.

Les deux jeunes gens restèrent seuls; car Jean-Marie avait suivi le marquis.

Ils se regardèrent longtemps, sans parler, semblant prendre un charme infini à cette contemplation mutuelle et, comme si leurs yeux suffisaient à échanger d'intimes pensées, que la parole troublerait peut-être.

Enfin Louis prit la main de la jeune fille, la porta d'abord à ses lèvres, puis tirant de la poche de sa veste un anneau d'or, il le passa au doigt de la jeune fille.

— Écoutez-moi bien, Jeanne. De cet instant nous sommes fiancés; nous n'avons pas de prêtre pour nous bénir; mais soyez sûre que celle qui jadis a porté cet anneau, ma sainte mère, nous voit en ce moment et nous bénit.

— Nous sommes unis pour jamais, Louis, répondit gravement la jeune fille; voici ma main pour sceller cette promesse : elle vaut la parole d'un gentilhomme.

Tout cela se faisait simplement dans cette pauvreté de chaumière devant le grand paysage triste qui s'étendait autour d'eux.

Jeanne inclina sa tête blonde vers Louis et le jeune homme pressa son front sous ses lèvres.

A ce moment le soleil vint mettre un rayon parmi les splendeurs dorées des cheveux de Jeanne, puis il disparut comme confus d'avoir osé effleurer cet or vivant qui effaçait son éclat.

En ce moment on frappa à la porte.

Louis, un sourire de joie aux lèvres, se retourna et cria gaiement :

— Entrez !

Une voix bien connue les salua d'un bonjour.

C'était Cadoudal.

Derrière lui, on apercevait Tinténiac.

Cadoudal s'inclina profondément devant la jeune

fille qui lui tendit sa main où il déposa un respectueux baiser.

Quant à Tinténiac, vêtu d'un habit fort galant, il exécutait devant Jeanne une série de révérences si parfaitement correctes que le duc de Richelieu en aurait été jaloux s'il avait encore été de ce monde.

— Nous ne sommes pas importuns, mademoiselle, demanda Tinténiac en faisant la bouche en cœur, et l'empressement de l'amitié ne trouble-t-il point les confidences de l'amour?

— Quel drôle d'homme vous faites, monsieur de Tinténiac! répliqua gaiement la jeune fille; aiguiser des pointes et arranger des madrigaux quand nous sommes en pleine guerre, exposés à chaque instant aux hasards du combat, c'est bien du même homme qui hier accrochait sa chemise en guise de drapeau, parmi les balles et les baïonnettes et qui aujourd'hui paraît devant moi en habit de velours épinglé avec, au cou et aux manches, pour cent louis de dentelles.

— Le métier de la guerre ne force point à s'habiller comme un sauvage, et tel qui néglige sa toilette dans le combat, serait impardonnable, si, pour présenter ses hommages à la beauté, il ne mettait pas un peu d'ordre dans son équidage.

— Tout cela est charmant, interrompit Louis en riant, mais trêve de galanteries, donnez-nous donc des nouvelles.

— Voilà des oreilles roses que nous allons bien ennuyer, dit Tinténiac en désignant la jeune fille.

— Mais pas du tout, répliqua-t-elle vivement, tout ce qui touche à notre cause m'intéresse.

— Je parlerai donc.

« Aussi bien, les nouvelles ne sont pas mauvaises; nous avons ici, sans compter nos bandes de paysans, cinq régiments : La Châtre, La Marine, Dresnay, d'Hervilly et Royal-Artillerie. Les républicains sont en retraite jusqu'à Vannes; le fort Penthièvre est à nous depuis ce matin; nous allons marcher en avant et balayer jusqu'à Rennes les soldats de la République.

— Et les autres renforts? demanda la jeune fille.
— Dans peu de jours, ils seront ici.
— On les attendra?
— J'espère bien que non.
— Pourquoi?
— Cela nous ferait perdre du temps.
— Eh bien! alors?...
— Les renforts nous rejoindront.
— Qui les commande?
— Hector de Sombreuil.
— Il est bien jeune.
— C'est un vaillant homme de guerre.
— Qui donc prendra le commandement suprême, quand il aura rejoint les troupes, lui, d'Hervilly ou Puysaye?
— Vous venez d'un seul mot, mademoiselle, de résumer toutes nos craintes; car il y aura évidemment bien des froissements, bien des compétitions pour la direction des opérations et cela peut nous être bien funeste.
— Et qui commande les Républicains?
— Un nouveau chef qui vient de leur arriver.
— On le nomme?...
— Hoche.
— Qui est celui-là?
— Un grand général.
— Peuh! fit dédaigneusement la jeune fille, un républicain!
— Oui, mais un homme, un homme qui connaît tout, qui voit tout, qui dirige tout. En Allemagne il a paru si grand que la convention l'a fait saisir: il allait avoir la tête tranchée, quand le 9 thermidor est survenu.
— Quel âge a-t-il?
— Vingt-quatre ans.
— Si jeune!
— Eh oui! si jeune; et c'est justement pour cela que je le redoute. Quand un vieillard commande, il n'est pas à craindre; mais quand un jeune homme dirige une armée, il faut s'attendre à tout.

— Et où est-il en ce moment?

— En arrière de Vannes.

— Que fait-il là?

— Il attend des renforts, car il a été battu hier matin par les Chouans de Cadoudal, commandés par Jambe-d'Argent.

— Lui, battu, votre invincible!

— Oui, mademoiselle.

— Vous voyez bien qu'il n'est pas dangereux.

— Je voudrais que vous disiez vrai.

— Et où votre héros a-t-il essuyé sa défaite?

— A Pontsal.

— A Pontsal! sur la route de Sainte-Anne?

— Oui. Les gars d'Arradon, de Plœren, de Baden et de Plougoumelen l'ont attaqué près du moulin, on s'est battu deux heures et nous avons perdu du monde, mais il a dû reculer.

— Bravo! les Chouans! dit la jeune fille en frappant ses deux petites mains l'une contre l'autre.

— Pour un mot pareil, à moi adressé, mademoiselle, dit Tinténiac, je trouverais que ma mort ne paierait même pas la faveur reçue.

— Vous ne pourrez donc pas parler sérieusement pendant un quart d'heure? dit Jeanne.

En ce moment la porte s'ouvrit.

Le marquis et Jean-Marie rentraient.

Tous saluèrent le vieillard.

— Je viens d'aller voir mon régiment, mes enfants, dit le marquis Alain avec un sourire.

— Votre régiment, mon père?

— Eh! oui, nous sommes cent cinquante chevaliers de Saint-Louis qui avons formé un petit corps qui ne sera pas au dernier rang, je vous le jure, quand il s'agira de se battre.

— Quel est votre chef?

— Le marquis de Thalouët; moi, je suis cornette. Ah! je fais bien mon chemin, ajouta en souriant le vieillard, — pensez donc, j'ai été maréchal de camp!

— Vous avez l'air heureux, mon père.

— Certes, tout cela me rajeunit; il me semble que

j'ai vingt ans ! Ah ! à propos, ajouta-t-il en se tournant vers Tinténiac, quand nous battons-nous, mon général ?

— Bientôt, j'espère, cornette, répondit celui-ci en riant.

La conversation se continua quelque temps encore sur un ton enjoué. Tous semblaient soulevés par une espérance ; Cadoudal lui-même n'avait plus ses pressentiments sinistres.

Dieu voulait sans doute que tous eussent ce dernier jour de joie avant les poignantes angoisses des malheurs prochains.

Puis tout le monde sortit et les deux jeunes gens restèrent encore une fois seuls.

Louis prit les mains de Jeanne.

— Vous êtes maintenant toute ma vie, dit-il d'une voix très douce, et je vous aime de toute mon âme. Par vous, j'ai déjà eu en quelques jours plus de joie que dans toute mon existence et si Dieu veut que je meure et que je vous perde, je ne le maudirai pas. Les événements vont se précipiter maintenant, je ne sais si je pourrai vous revoir d'ici longtemps, mais ma pensée sera toujours avec la vôtre. Pourtant je voudrais emporter un souvenir de vous, quelque chose de visible, de réel, de palpable ; ne me donnerez-vous rien ?

La jeune fille eut un soupir.

— Je n'ai rien, vous le voyez bien, Louis, pas un bijou, hormis cette bague que vous venez de me donner, pas une dentelle... quel souvenir pourriez-vous bien emporter de moi ?...

Et, anxieuse, Jeanne cherchait autour d'elle.

Soudain son visage charmant s'éclaira d'un sourire et, s'approchant de la fenêtre qu'elle ouvrit :

— Venez, Louis, dit-elle, j'ai trouvé.

Et son doigt blanc désignait la rose rouge qui montait jusqu'à la fenêtre.

Elle voulut la cueillir mais elle se jeta vivement en arrière en poussant un léger cri.

— Qu'y a-t-il ? fit Louis, déjà inquiet.

— Voyez, je me suis piquée !...

Avec une moue charmante elle tendit au jeune homme sa main au bout de laquelle tremblait une perle rouge.

Louis saisit la tige de la fleur et la brisa, mais en tendant la rose à la jeune fille, celle-ci remarqua qu'il avait les doigts ensanglantés.

— Vous aussi..., lui dit-elle.

— Et qu'importe !

Jeanne prit la rose et sur les pétales de pourpre essuya son sang et puis :

— Donnez-moi votre main, dit-elle à Louis.

Le jeune homme tendit sa main blessée.

Avec la fleur elle essuya aussi le sang qui coulait et appuyant ensuite ses lèvres aux lèvres de la rose elle dit au jeune homme :

— Prenez cette rose, Louis, où votre sang s'est mêlé au mien; comme nos deux cœurs n'en font qu'un, comme nos deux vies sont liées, portez-la sur votre poitrine et que Dieu fasse que cette humble fleur vous protège de tout danger.

Louis, s'inclinant, baisa la main de la jeune fille, prit la rose et la cacha sous son habit.

Alors on entendit le tambour qui battait.

— Au revoir, Jeanne, dit-il en la pressant sur son cœur, on m'appelle là-bas, soyez vaillante, comme je serai vaillant.

— Au revoir, Louis, au revoir, mon beau chevalier.

Ils échangèrent une dernière étreinte puis le jeune homme s'arrachant à son bonheur la quitta très vite.

Ils s'envoyèrent un dernier regard et le jeune homme disparut au tournant du chemin.

Restée seule, Jeanne tenait ses regards obstinément fixés sur cet endroit de la route où une grosse roche grise lui avait caché son fiancé.

— La demoiselle... dit une voix toute proche.

La jeune fille se retourna.

Jean-Marie était devant elle.

— Votre cœur est attristé et les larmes mettent à vos yeux un éclat humide. A quoi bon pleurer? Jean-

Marie vous a promis que vous seriez heureuse; Jean-Marie ne se trompe pas.

— Il ne mourra pas, n'est-ce pas, Jean-Marie? dit la jeune fille en joignant les mains.

— Vous serez triste encore, mais le bonheur viendra.

— Oh! répète-moi ce que tu voyais!

— A quoi bon? Mes paroles sont gravées dans votre tête, comme les lettres taillées dans le granit de l'autel de Saint-Corentin.

« J'ai dit que vous seriez heureuse. Cela suffit.

— Tu as raison, Jean-Marie, j'ai tort d'être si faible. Je m'étais cependant promis de rester forte. D'ailleurs, Louis m'a dit d'être vaillante, je le serai.

— Il ne mourra pas; car si la mort vient pour le frapper il y aura quelqu'un qui sera entre la mort et lui.

— Qui donc?

— Moi!

XVIII

La bataille.

Il nous faut, avant de poursuivre notre récit, donner quelques détails sur les premières opérations de l'armée royaliste, opérations qui suivirent immédiatement le débarquement.

Après le brillant fait d'armes des Chouans de Cadoudal et de Tinténiac, d'Hervilly, au lieu de pousser une pointe vigoureuse dans l'intérieur des terres, employa huit jours, du 27 juin au 3 juillet, à cantonner ses troupes à Carnac et dans les villages environnants.

Il y eut seulement des détachements de paysans envoyés sur Auray, Pontivy, Landevant et d'autres points. Mais, comme ils ne furent pas appuyés et

suivis par le gros des forces royalistes, comme on leur refusa l'artillerie dont ils avaient besoin, ils furent bientôt repoussés et dispersés après des succès de détails. Le 3 juillet, les chefs de l'expédition apprirent que Hoche, auquel on avait laissé le temps de concentrer ses troupes, approchait en force pour attaquer la petite armée royaliste. Alors Puisaye et d'Hervilly songèrent à s'emparer de la presqu'île de Quiberon, défendue par le fort Penthièvre, où il y avait une garnison de six cents républicains.

On arrive à Quiberon, du côté de la terre, par une langue sablonneuse qui peut avoir une lieue dans sa plus grande largeur, et vient, en se rétrécissant, aboutir à l'entrée de la presqu'île, où elle n'a plus que soixante mètres. Cette entrée de l'isthme, qu'on appelle dans le pays, le Sillon, est fermée par le fort Penthièvre. L'attaque du fort fut résolue pour le 4 juillet. Le fort fut enlevé sans coup férir.

Six compagnies de grenadiers furent laissées à la garde de la presqu'île et du fort, dont M. d'Hervilly voulait faire un lieu de dépôt et un point de communication facile avec la mer. On arriva ainsi jusqu'au 6 juillet; c'étaient onze jours de perdus, et ceux qui savent le prix du temps dans de pareilles entreprises ne s'étonneront pas de nous entendre ajouter que ces onze jours perdus décidaient presque sans retour du sort de l'expédition.

Hoche, commandant en chef des côtes de Cherbourg, n'avait pu empêcher le débarquement. Il s'était replié dans l'intérieur des terres, n'osant risquer une action générale avec le peu de troupes qu'il avait sous ses ordres; battu même à Pontsal par les Chouans, il rétrogradait sur la route de Rennes, quand il se rendit compte de l'hésitation et des fautes des généraux royalistes. Alors, sans balancer, il prit une vigoureuse offensive.

Refoulant devant lui les Chouans mécontents et découragés, le général républicain enleva Auray où il se cantonna. Il avait à peu près treize mille hommes autour de lui.

Dans la soirée du 6 juillet, les colonnes républicaines, beaucoup plus nombreuses que l'armée royale, dès lors réduite à la défensive, la firent se replier vers la presqu'île.

Le 7, le 9, le 12 juillet, il y eut de petites escarmouches plus ou moins sérieuses. Le 7, le corps expéditionnaire, étant sorti de nuit, surprit à la pointe du jour un gros de républicains arrivé de la veille au soir, fatigué par une longue marche et qui s'était mal gardé. Les républicains allaient être mis en déroute, quand deux colonnes de l'armée royale, se méconnaissant dans l'ombre, se fusillèrent. Il en résulta un flottement dans les rangs des royalistes, qui permit aux républicains de se reconnaître; deux obus bien dirigés mirent du désordre dans le régiment d'Hervilly, et le général ordonna la retraite sans qu'on eût rien fait d'utile. La retraite s'effectua en bon ordre; mais, dès le lendemain, Hoche se couvrit d'une ligne d'ouvrages fortifiés au bas de la côte Sainte-Barbe, dont il était maître, et protégea sa position par un camp retranché établi en avant de sa ligne. Dès lors la petite armée royale était comme gardée à vue dans la presqu'île, dont les républicains avaient fermé l'entrée. Au lieu d'être assaillants, ils étaient assaillis; en descendant à terre ils avaient la Bretagne entre eux, et Hoche et les républicains; maintenant, renfermés dans une étroite presqu'île de deux lieues de long sur quelques centaines de mètres de large, ils avaient Hoche et son armée entre eux et la Bretagne.

Maintenant que nous avons exposé à nos lecteurs la situation des deux armées respectives nous allons les conduire dans une petite maison de paysans à Plouharnel, où nous retrouvons d'Hervilly, Puisaye et Cadoudal.

C'est d'Hervilly qui parle :

— Les affaires vont mal, messieurs, dit-il; les républicains nous enferment dans la presqu'île. Cependant tout peut encore être sauvé.

« Voici ce que je propose :

— Pardon, monsieur, dit alors Puysaye, mais il me semble que vous m'oubliez un peu.

— Suis-je le chef, oui ou non? dit d'Hervilly avec colère.

— Vous êtes le chef des troupes, monsieur, répliqua Puysaye avec hauteur, mais moi, je suis le chef de l'expédition.

— Je ne comprends plus.

— N'importe, je commande, vous obéirez.

« Et maintenant écoutez-moi.

D'Hervilly se leva, mit son chapeau et se disposa à partir.

— Au nom du roi!... monsieur, dit Cadoudal d'un ton de prière.

Le général royaliste hésita un instant, puis revint à sa place.

Puysaye avait fait semblant de ne rien remarquer de toute cette petite scène.

Quand d'Hervilly fut rassis, il commença :

— Nous attaquerons demain les retranchements des Bleus; pendant ce temps, vous, Cadoudal et Tinténiac, vous ferez une diversion sur les derrières de l'ennemi. J'ai fait embarquer Tinténiac à Port-Haliguen pour la côte de Sarzeau, il a emmené avec lui toute la division d'Auray, ses Chouans, une partie des troupes de Vannes et un détachement de Loyal-Emigrant. Il a reçu l'ordre de régler sa marche de manière à arriver le 14 à la hauteur de Baud, à l'embranchement des deux routes de Baud à Auray et de Hannebon à Lorient. Jean Jan et de Lantivy ont dû débarquer un peu au-dessus de Lorient dans l'anse du Pouldu et de là marcher également sur Baud. Les troupes une fois réunies, Tinténiac en prendra le commandement et redescendra sur Auray de façon à les attaquer par derrière le 16 juillet. Le 16 juillet, c'est-à-dire demain, vous l'entendez bien, messieurs. Donc, que tout soit préparé, c'est demain qu'on attaque.

Alors, la porte s'ouvrit et un jeune homme parut sur le seuil.

— Sombreuil ! dit d'Hervilly en se levant.

C'était un bel officier, tout jeune — vingt-quatre ans à peine — mais portant dans les yeux cette flamme secrète qui donne le courage aux soldats et la victoire aux armées.

— Oui, messieurs, me voici, répondit le jeune homme en saluant ; je viens vous annoncer que ma division est arrivée et que je débarquerai aussitôt que vous le jugerez convenable.

Puysaye, qui n'avait pas encore parlé, dit alors :

— Nous n'avons pas besoin de vos troupes, monsieur.

— Comment ! s'écria le jeune homme avec stupéfaction, vous n'avez pas besoin de mes hommes ; mais, savez-vous que j'ai quinze cents vieux soldats qui ne demandent qu'à aller au feu !

— C'est possible, monsieur, mais les ordres sont donnés et je ne puis reculer maintenant ni attendre vos troupes ; elles me gêneraient plutôt que de me rendre service.

— C'est bien, monsieur, dit Sombreuil, froissé, je n'insiste pas ; mais si l'attaque de demain échoue — ce qu'à Dieu ne plaise — vous témoignerez, je l'espère, de toute ma bonne volonté et des efforts que j'ai faits pour obtenir de vous la permission du débarquement.

— Il suffit, monsieur, en cas de malheur, vous ne serez pas inquiété.

— Il me reste quelque chose à vous demander, ajouta Sombreuil.

— Quoi donc ?

— La permission de combattre à vos côtés comme volontaire.

— Accordé ! dit Puysaye avec son mauvais sourire.

— Et moi, dit Cadoudal, que vais-je faire dans tout cela ?

— J'ai à vous parler quand ces messieurs seront partis.

— On nous renvoie, dit d'Hervilly.

— Non, monsieur, on ne vous renvoie pas ; mais j'ai à causer longuement avec Cadoudal et je ne veux pas vous imposer ni une fatigue, ni un ennui.

— C'est bien, monsieur, nous sortons.

Et, prenant par le bras Sombreuil, d'Hervilly sortit avec lui en saluant légèrement.

Ils firent quelques pas en silence.

D'Hervilly semblait préoccupé et sombre, il saisit la main de Sombreuil et lui dit :

— A vous on peut tout avouer, n'est-ce pas?

— Oui... mais parlez vite, vous m'effrayez.

— Eh bien!... Nous sommes perdus!

— Vous perdez l'esprit!

— Ah! je voudrais l'avoir perdu.

— Nous n'en sommes pas au point que vous dites!

D'Hervilly frappa du pied avec impatience.

— Enfant! qui ne veut pas comprendre, dit-il ; je vous le répète, nulle puissance humaine ne peut nous sauver.

— Alors demain...?

— Demain, je serai mort.

— Et l'armée?

Le général royaliste laissa tomber sa tête sur sa poitrine et Sombreuil vit une larme qui roulait dans ses yeux.

— Comment en sommes-nous venus là.

— Ah! dit d'Hervilly avec une sourde colère, c'est ce maudit Puysaye qui a tout fait!

— Comment! je le croyais dévoué et habile.

— Eh oui! dit le général avec amertume, dévoué à lui-même, habile à tromper les autres, voilà bien ce qu'il est.

— On peut encore forcer les lignes républicaines.

— Essayez d'enfoncer une falaise avec votre poitrine!

— C'est à tenter encore, cependant.

— Nous le tenterons demain.

— Attendez un jour encore, mes troupes seront débarquées.

— Et Puysaye qui a donné les ordres pour demain.

— C'est vrai... oh ! cet homme.

— Ah ! vous voyez que vous y venez aussi, voilà ce que je me dis, moi, depuis quinze jours. Tout ce que j'ordonne, tout ce que je commande, tout est détruit, renversé immédiatement par un ordre contraire venant de Puysaye. Il a les pouvoirs, je n'ai qu'à m'incliner.

— Ne pouviez-vous en référer aux princes ?

— J'ai essayé, mes courriers ont été interceptés.

— Mais cet homme est un démon !

— C'est Satan lui-même.

— Où veut-il nous mener, quel sombre projet roule-t-il dans sa tête ?

— Nul ne le sait, que Dieu !

Il se fit un silence troublé seulement par l'éternelle plainte de la mer rongeant les falaises.

— Vous croyez alors, reprit Sombreuil au bout d'un instant, que nous ne pouvons plus être sauvés.

— Non, sur mon salut et sur mon honneur, je crois que tout est fini.

— Alors, nous mourrons, dit froidement le jeune homme.

— Moi, oui ; mais vous, qui vous force à demeurer avec nous ?

— Ma seule volonté.

— Vous voulez mourir avec nous ?

— Je l'espère.

— Vous avez vingt ans ; vivez heureux : laissez mourir les vieux comme nous ; mais laissez-nous mourir seuls.

L'œil bleu de Sombreuil lança un éclair.

— Vous êtes gentilhomme, monsieur le comte, et à moi, gentilhomme comme vous, vous venez proposer cette infamie ! Vous m'engagez à fuir le danger ?

D'Hervilly haussa légèrement les épaules.

— Restez donc, puisque tel est votre bon plaisir.

— Oui, je resterai.

Alors d'Hervilly retira son chapeau.

— Que faites-vous, monsieur?

— Je vous salue, parce que je trouve ce que vous faites là, très beau.

— Non, monsieur, c'est très simple.

— Je vous quitte, j'ai encore quelques ordres à donner. A demain.

— A demain.

Les deux hommes se serrèrent la main et se séparèrent. Sombreuil, resté seul, croisa ses bras et s'appuya à une roche ; de là son regard embrassait la mer et toute cette terre où tant de sang avait coulé déjà, où tant de sang allait couler encore.

Le fier jeune homme poussa un soupir et, tirant de sa poitrine un médaillon, il le baisa furtivement.

C'était le portrait de sa fiancée, Mlle de la Blache.

Puis trois visions passèrent devant ses yeux : son père d'abord, guillotiné l'année précédente, sa sœur ensuite, cette pure et héroïque figure qui a aussi sa légende, puis sa fiancée, cette Marie de la Blache à laquelle il avait voué une si profonde affection.

Une minute, ses yeux se portèrent sur sa chaloupe qui, tout armée, l'attendait à la pointe, puis sur les vaisseaux anglais, dont l'énorme masse se dressait sur la mer ; mais il repoussa bien vite la pensée qui, un instant, lui était venue et, se redressant de toute sa taille, il refoula les larmes qui lui montaient aux yeux.

Le sacrifice était décidé.

A ce moment, sortant de la chaumière, il aperçut Cadoudal qui, après avoir hésité, marchait vers lui, très vite.

Et quand il fut près du jeune homme, celui-ci remarqua un trouble extraordinaire sur le visage si expressif du partisan.

— Vous ne me connaissez pas, monsieur? dit Cadoudal brusquement.

— Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur.

— Je suis Georges Cadoudal.

Sombreuil, avec son beau sourire, lui tendit la main :

— Alors je vous connais et je vous aime, dit-il.

Le partisan rougit de plaisir et s'inclina, puis il reprit :

— Je vous connais aussi, moi, monsieur de Sombreuil, et je sais que vous êtes un loyal gentilhomme ; aussi je viens vous dire : Puysaye nous trahit.

Le jeune homme eut un tressaillement.

— Savez-vous bien que c'est grave ce que vous dites là, monsieur, et qu'il faudrait des preuves avant d'ajouter foi à vos paroles.

— Des preuves, je n'en ai pas encore ; mais j'en aurai.

— Enfin que vous a-t-il dit ?

— Voilà. Aussitôt que vous avez été partis, il ne m'a pas caché que l'expédition était finie et que nous marchions à une catastrophe.

— Bon ; après ?

— Comme je m'étonnais de le voir si tranquille devant un triste événement il me dit : « Ne vous inquiétez pas, Georges, ce qui peut être préjudiciable aux uns, peut être un grand bonheur pour les autres ; » et, comme j'avouais ne pas comprendre, il reprit : « Si vous voulez me servir, votre fortune est faite. » Je sentais venir la trahison. Au lieu de m'indigner, je feignis d'entrer dans ses vues.

— C'est affreux ! murmura Sombreuil.

— Attendez, ce n'est pas fini encore.

— Parlez.

— Sans se livrer entièrement, parlant toujours à mots couverts et à voix basse, il me fit comprendre que la perte de l'expédition royaliste était le but de la politique anglaise qui voyait ainsi l'occasion de se venger des échecs de la guerre d'Amérique en faisant massacrer d'un seul coup tous nos glorieux officiers de marine qui sont venus combattre ici.

— Mais, je rêve, c'est abominable tout ce que vous me racontez là !

Cadoudal poursuivit :

— Je lui parlai du combat de demain. Il eut un sourire : « Mes mesures sont bien prises ! » m'a-t-il dit. Et comme j'insistais ayant l'air de craindre un succès : « Vous redoutez la diversion de Tinténiac, n'est-ce pas? » Je fis oui de la tête : « Eh bien! nous n'avons pas à nous en occuper, cette diversion n'aura pas lieu. » Il m'expliqua alors comment il venait de faire partir un exprès à Tinténiac pour lui annoncer la défaite complète de l'armée royaliste et pour lui donner l'ordre de se mettre en retraite pour sauver ce qu'il pourrait de ses troupes.

— Le misérable! mais que faire?

— Voilà ce que j'ai imaginé. Je puis en faisant diligence rejoindre, à temps encore peut-être, Tinténiac et ses hommes, lui découvrir toute la machination et faire la diversion comme nous l'avions d'abord décidé.

— Oui, c'est cela ; mais il faut agir promptement. Moi je verrai d'Hervilly, de façon à ce qu'on s'assure de la personne de Puysaye.

— N'y comptez pas, dit Cadoudal, vous et d'Hervilly seriez sacrifiés, mais lui se tirerait d'affaire.

— Et pourquoi, je vous prie?

— Puysaye a su se faire des amis nombreux parmi les officiers du corps expéditionnaire ; de plus il a un peu partout ici des créatures dévouées qui le défendront jusqu'à la mort. Ensuite, nous n'avons aucune preuve pour le confondre.

— C'est vrai, dit le jeune homme ; agissons par nous-mêmes et cachons jusqu'au bout, si nous le pouvons, cette éternelle honte d'un général vendant ses soldats. Mais si Dieu permet que je survive à la journée de demain, je jure que le traître ne mourra que de ma main.

— Ou de la mienne, murmura Cadoudal.

— Allons, séparons-nous ; des officiers viennent de notre côté.

— Un instant encore ; à ceux-là, il faut que je dise adieu.

Appuyé au bras de son fils, le marquis Alain s'avançait péniblement ; dans un des derniers combats, il avait reçu une légère blessure à la hanche dont il souffrait beaucoup.

— Je vous quitte! dit Cadoudal en allant vers eux, la main ouverte.

— Vous nous quittez, Georges, dit le marquis, et pourquoi donc?

— Il le faut, l'intérêt de l'armée l'exige.

— Vous avez reçu des ordres.

— Oui, de ma conscience.

— Je ne vous comprends pas.

— Que Dieu fasse que vous ne compreniez jamais les terribles choses qui se préparent ici !

— Vous m'épouvantez, Georges, il faut que je sache...

Cadoudal regarda bien fixement le marquis.

— Vous savez combien je vous aime, vous et les vôtres.... dit Cadoudal.

— Tu l'as prouvé, dit le marquis.

Cadoudal reprit :

— Eh bien, je ne puis vous dire ce qui se passe. Si je pars, c'est pour vous sauver ; si je meurs, c'est pour votre vie. Ne m'interrogez plus, je ne pourrais vous en dire davantage.

— Pardon, messieurs, dit Sombreuil en s'avançant, mais je vous affirme sur l'honneur qu'il ne peut vous en dire plus.

— Cela suffit, dit le marquis. Adieu! Georges! sauvez-vous et sauvez-nous.

— Adieu! Georges, dit Louis avec tristesse, j'avais espéré encore combattre à vos côtés.

Le partisan serra les mains qu'on lui tendait, fit un dernier signe de recommandation à Sombreuil et s'éloigna à grands pas.

Le 16 juillet, à la pointe du jour, le tambour battait a charge.

D'Hervilly faisait commencer l'attaque du Sillon par le régiment de la Châtre et deux compagnies de son propre régiment. Les régiments du Dresnay et de la Marine suivaient en colonnes serrées.

D'Hervilly à cheval, un peu en arrière, suivait avec sa lorgnette les mouvements des troupes.

Les avant-postes républicains furent enlevés avec beaucoup de décision et, électrisés par ce premier succès, les royalistes emportèrent le camp retranché après une lutte acharnée.

Soudain, un cavalier arriva au galop et s'arrêta devant d'Hervilly.

C'était Sombreuil.

— Général, lui dit-il très vite, le lieutenant d'artillerie Dufaure vient de me communiquer une nouvelle grave.

— Qu'y a-t-il ?

— Sur une dune, à la gauche de nos colonnes d'attaque et perpendiculairement à la ligne républicaine, les Bleus viennent d'établir une batterie !

— C'est impossible !

— Voyez plutôt.

D'Hervilly braqua sa lorgnette sur le point que lui indiquait Sombreuil.

— C'est vrai, dit-il, eh bien ! que M. de Rotalier la démonte avec ses canons.

— Alors suspendez l'attaque un instant.

— Jamais. Mes troupes sont lancées, les arrêter serait une folie.

— Vous avez bien changé depuis hier, monsieur, dit Sombreuil.

— Je l'avoue, aujourd'hui je crois presque à la victoire.

— Hélas ! murmura Sombreuil.

D'Hervilly venait de donner quelques ordres.

Sombreuil salua le général et lui dit :

— Je vais prendre le commandement de la compagnie que vous m'avez confiée.

— Allez, monsieur.

Sombreuil remit son cheval au galop.

En passant près de l'artillerie, il salua Louis de Falouët qui commandait une pièce.

Puis il mit pied à terre et se mit à la tête de la compagnie du régiment du Dresnay.

Les régiments marchaient toujours en colonnes. Devant eux, plus un républicain, la terre semblait les avoir engloutis. Pas un coup de feu n'était tiré, sur toute cette scène pesait un de ces lourds silences qui précédent les orages.

Sombreuil marchait toutà fait en avant. Il commençait à gravir une dune, quand il s'arrêta et fit faire halte à ses hommes.

Il vient d'entendre une voix forte crier :

— Pas encore ! ne tirez pas encore !

Les Bleus sont là, tout prêts à les fusiller à bout portant.

Sombreuil veut faire rétrograder ; il est trop tard.

Un feu terrible éclata de toutes parts.

Prises en écharpe par le feu des batteries, en tête par la mousqueterie des républicains, les colonnes royalistes continuent à avancer calmes et silencieuses comme à la parade.

On rapporte que Hoche, voyant le stoïque courage de ces braves gens, ne put s'empêcher de dire :

— A la bonne heure ! On voit que ce sont des Français.

D'Hervilly poussa comme un rugissement de colère et, se lançant au galop, il vint se mettre au milieu de la fusillade.

Sur son mâle visage, une horrible angoisse se peignait, c'était le désespoir, la colère, la rage ; il leva son épée et ayant l'air de rassembler dans ce mouvement tout ce qui restait encore de ses colonnes hachées, il se jeta comme un fou sur l'ennemi en criant : « En avant ! »

Soudain, il chancela sur sa selle et roula sur le sable en vomissant du sang à pleine bouche. Sombreuil, qui se trouvait près de lui, le prit dans ses bras :

— Mon pauvre ami ! murmura le jeune homme.

Le mourant ouvrit les yeux.

— Ne me plaignez pas, c'est vous qu'il faut plaindre.

« Prenez le commandement de tous ces braves gens.

« Partez, maintenant, l'ennemi arrive.

— Vous laisser ainsi...

— Je commande encore, puisque je ne suis pas mort.

« Partez, je l'ordonne.

— Je vous obéis.

Il déposa la tête du moribond sur le sable et, après un dernier regard, s'éloigna.

Les Bleus arrivaient.

D'Hervilly sanglant et pâle se releva sur les poings et dans un cri suprême exhala sa vie :

— Vive le roi!

Cependant ce n'était plus une bataille, c'était un désastre. Chacun luttait en désespéré; mais que pouvait faire le courage?

Sombreuil venait de remonter à cheval sur une bête qui errait sans maître.

D'un seul coup d'œil il jugea la situation perdue : de tous côtés les républicains débordaient, menaçant d'entourer complètement la petite armée royaliste et de rendre impossible la retraite.

Alors, remarquant un petit corps qui faisait encore bonne contenance, il se dirigea de ce côté.

C'était le deuxième bataillon du régiment d'Hervilly, commandé par le marquis de Boissieux.

Il s'approcha de cet officier et le saluant :

— M. d'Hervilly vient de me remettre le commandement, je suis le comte de Sombreuil.

— Ordonnez, monsieur, dit le marquis.

— Mes ordres seront très courts : portez-vous en avant et protégez la retraite en vous faisant tuer.

Le marquis de Boissieux salua de l'épée et se remettant à la tête de ses hommes :

— En avant! commanda-t-il.

Le bataillon s'ébranla, calme et superbe, marchant à la mort comme à une fête. Peu à peu son élan s'augmenta et vint heurter les têtes de colonnes républicaines.

Le choc fut irrésistible. Les Bleus surpris plièrent. Mais bientôt l'artillerie recommença son feu meurtrier et, après une lutte héroïque, les braves que commandait M. de Boissieux tombèrent un à un.

Qui racontera les mille traits d'héroïsmes qui furent accomplis dans cette déplorable journée!

Le comte de Rotalier qui commandait l'artillerie défendait ses canons en désespéré; son fils, qui combattait à côté de lui, tombe à ses pieds, blessé mortellement.

— Enlevez cet officier! dit simplement Rotalier, et il continue de commander.

Le marquis de Boissieux, déjà deux fois blessé, reçoit un troisième coup de feu au moment où les troupes royalistes étaient sauvées, grâce à son dévouement.

— Allons! je puis mourir, dit-il, ma tâche est faite.

Il s'étend sur le sable et expire.

Louis de Falouët avait réuni une poignée d'hommes et se battait comme un furieux.

Mais bientôt cernés par les grenadiers républicains, les braves qui l'entourent tombent frappés de mille coups. Lui-même est atteint; il décharge une dernière fois son pistolet et tombe râlant surle sol.

Un grenadier à figure bestiale, voyant que le jeune homme respire encore, s'approche et avec un hideux sourire lève sa baïonnette sur la poitrine de Louis.

Deux autres grenadiers, qui se trouvaient un peu plus loin, s'élancent pour sauver la vie de l'officier royaliste.

Mais ils arriveront trop tard!

La pointe d'acier effleure déjà l'habit du jeune homme...

Soudain le misérable fléchit sous un choc inattendu.

Un homme! non, un démon! vient de lui sauter à la gorge.

Les deux hommes se roulent sur le sable, formant un effroyable groupe.

Mais un seul se relève.

C'est Jean-Marie.

Il brandit un couteau tout sanglant qu'il vient de plonger au cœur du grenadier républicain.

Les deux autres soldats arrivent enfin sur le lieu de cette scène.

L'un des deux, le plus jeune, met en joue Jean-Marie.

L'autre relève le fusil prêt à partir et dit :

— Que l'humanité et les principes de la raison te servent toujours de guide. Ce citoyen qui, je crois bien, est une ancienne connaissance, a agi comme toi-z-ou moi nous l'aurions fait en pareille circonstance. S'il a l'air de faire le méchant nous serons toujours à même de l'envoyer sur les sinistres bords.

— Vous dites, sergent ?

— Par sinistres bords, j'entends que nous lui ferons passer le goût du pain s'il récalcitre à nos objurgations pacifiques et désintéressées !

Ecrasé par l'éloquence de son ancien, Chafineau baissait la tête.

Car c'est encore nos deux vieilles connaissances que nous retrouverons sur le champ de bataille de Quiberon.

Cependant, Jean-Marie, sans s'inquiéter des deux républicains, se penchait avidement sur le jeune homme et entr'ouvrait son habit sur lequel se crispait sa main gauche ; entre les doigts le sang filtrait.

Tout pâle, les yeux clos avec déjà des ombres de mort sur le front, Louis semblait un cadavre, mais cependant, après un examen de quelques secondes, le mutilé se releva et s'adressant alors aux deux soldats stupéfaits il dit, en posant un doigt sur sa bouche comme s'il avait craint de le réveiller.

— Pas de bruit, il n'est pas mort.

— Il me semble reconnaître cet officier. Ce visage ne m'est pas particulièrement inconnu, dit Potard en se penchant :

— Vous oubliez déjà le fils de l'homme qui vous a soigné, le fils de celui...

— Mille millions ! s'écria Potard en se donnant un grand coup de poing dans la tête, mille millions !

« C'est le fils au colonel ! Tu sais petit, dit-il en s'adressant à Chafineau, le fils du grand sec que j'aimais tant là-bas au Falouët !

— Quelles aventures, sergent !

— Il y a comme cela dans la vie beaucoup de rencontres réciproques et momentanées, dit Potard d'un ton sentencieux ; mais assez causé, il ne faut pas laisser périr ainsi ce pauvre jeune homme ; où allons-nous le porter d'abord ?

— Chez moi, dit Jean-Marie.

— Chez toi, ah çà ! tu veux abuser de la crédulité naturelle et inhérente aux grenadiers de la République, citoyen coupeliché !

— Allons chez moi, vous dis-je, répéta Jean-Marie avec impatience.

— Et c'est loin, chez toi, gogenarda Potard.

— Non, vous allez voir.

Les deux hommes venaient de soulever le plus délicatement le blessé qui gémit faiblement.

— Bon, grogna Potard, ça lui fait mal ; il n'est pas mort ! En route ! Mais tu sais, si tu cherches à nous faire tomber dans des pièges insidieux et contradictoires, j'ai l'œil sur toi... je ne te dis que ça.

Et sur ces consolantes paroles, le lugubre cortège se mit en marche.

XIX

Le secret.

Après avoir marché pendant quelques minutes, dans la plaine, Jean-Marie tourna brusquement dans les rochers.

Il fit encore quelques pas, puis, s'arrêtant devant

une roche énorme, il appuya légèrement sur un endroit de la pierre ; le bloc colossal bascula sur lui-même, découvrant une béante ouverture.

Jean-Marie tira de sa poche un briquet, le battit et alluma une chandelle de résine puis, faisant signe à ses compagnons de le suivre, il s'engagea le premier dans l'étroit couloir.

Le roc semblait taillé de main d'homme et le passage était assez large pour que deux personnes pussent passer de front ; l'élévation était médiocre, mais cependant un homme de taille ordinaire pouvait y marcher sans se baisser.

La pente était assez douce et le pied se posait sans bruit sur le sable fin qui couvrait le sol.

Le couloir fit un brusque crochet et Potard et Chafineau poussèrent un cri de satisfaction.

Devant eux, une grotte immense, haute et profonde comme une cathédrale, déroulait sa prodigieuse étendue.

Jean-Marie considéra un instant les têtes ahuries des deux grenadiers, puis il leur dit :

— Par ici.

Les deux hommes reprirent leur marche ; le blessé avait complètement perdu connaissance, il ne gémissait même plus.

Ils traversaient maintenant la grotte où des fissures inconnues laissaient pénétrer l'air frais de la mer. Un bruit sourd venant du dehors résonnait continuellement comme si un organiste invisible eût joué d'un gigantesque instrument : c'était le bruit des vagues, heurtant les rocs.

Nos trois personnages arrivèrent le long de la paroi à un endroit où le rocher se fendait subitement. Une très riche tapisserie en masquait l'ouverture et par dessous une lueur filtrait.

Jean-Marie s'effaça et soulevant le rideau murmura :

— Entrez.

Le mutilé parlait bas, comme on parle dans une église ou dans un cimetière.

Les deux grenadiers pénétrèrent dans l'intérieur et Potard ne put s'empêcher de murmurer :

— Cré mâtin! que voilà un particulier qui se loge bien!

Chose étrange en effet — en sortant de l'éternelle nudité des pierres, le contraste semblait plus violent encore — cette chambre, où venaient d'entrer les deux soldats, était un modèle de luxe et de goût.

Une lampe accrochée au plafond jetait ses rayons roses sur les murs où s'accrochaient de vieilles verdures de Flandre; des fauteuils de tapisserie et des chaises recouvertes de soie étaient symétriquement rangées autour de la pièce. Dans le fond, un grand canapé de damas broché s'étendait et le pied enfonçait dans un épais tapis d'Orient.

Au mur, sur les meubles, partout des tableaux et des bibelots de prix.

— Mettez-le là, dit Jean-Marie aux deux hommes immobiles de surprise.

Le mutilé désignait le canapé.

— Mais il est plein de sang, hasarda Chafineau.

— N'importe.

Les grenadiers obéirent.

Quand le jeune homme fut étendu, Jean-Marie dit aux grenadiers :

— Cachez-vous derrière ces rideaux.

— Pourquoi? interrogea Potard.

— Je vous le dirai plus tard.

— En voilà des mystères, enfin...

Et Potard grommelant se résigna à se cacher avec Chafineau.

Alors le mutilé s'approcha du mur et appela doucement :

— Hélène!

Une portière se souleva et une femme parut dans l'encadrement que formait la draperie relevée.

Elle pouvait avoir vingt ans; son visage très pâle aurait semblé de cire sans l'éclat étrange que jetaient deux grands yeux noirs profonds, brûlants; de longs cheveux bruns sans poudre tombaient sur son cou

blanc émergeant d'un fichu de dentelle qui se croisait sur une robe de soie grise.

Elle resta ainsi une seconde, une main retenant le rideau, l'autre sur la poitrine, semblant inquiète et si splendidement belle que Potard avait, dans sa cachette, des envies furieuses de laisser échapper son admiration au moyen de longs discours sonores.

— Qui donc m'appelle? dit la jeune femme.

— C'est moi, votre ami.

— Ah! te voilà, comme tu as été longtemps absent, Jean-Marie.

— Il le fallait.

— Et tu ne l'as pas retrouvé.

— Non.

— Tu ne le retrouveras donc jamais! jamais! et cependant lui, il me l'avait promis. La dernière fois que je l'ai vu il me dit, — il était très pâle et avait au cœur une tache rouge — il me dit : « Dieu permettra que nous nous retrouvions un jour, au revoir, ma bien-aimée. » Tu vois bien, Jean-Marie, tu vois bien que je le reverrai.

— Eh oui, c'est possible; mais aujourd'hui il faut s'occuper d'autre chose. Regardez sur le canapé.

La jeune femme se retourna, poussa un cri et chancela, puis se jetant presque sur le corps de Louis, elle parlait, riant et pleurant tout à la fois.

— Te voilà donc enfin revenu... comme tu as froid! Et Jean-Marie qui ne me prévenait pas... Pourquoi fermes-tu les yeux, tes yeux où j'aimais tant à me voir toute petite... si petite... La joie revient dans mon cœur et mon sang coule plus chaud et plus rapide... Je croyais bien que tu reviendrais... mais parle-moi donc... parle-moi... Ah! chut! fit-elle en se relevant tout à coup et en mettant un doigt à ses lèvres... il dort... laissons-le reposer... je reviendrai tout à l'heure... à tout à l'heure... mon Henri bien-aimé!

Elle déposa un rapide baiser sur le front blanc du jeune homme et disparut comme si elle se fut évanouie.

Jean-Marie fit signe aux deux soldats qui sortirent de leur cachette et vinrent auprès du blessé.

Mais Potard ne pouvait pas se contenir plus longtemps.

— Je puis me flatter d'avoir vu bien des beautés dans ma vie, dit-il d'un air avantageux, mais j'affirme sur mon honneur de soldat français que jamais mes yeux éblouis et fascinés n'avaient encore contemplé une semblable merveille de la création.

— Ah çà! mais, demanda Chafineau, pourquoi donc qu'elle s'est jetée comme une folle sur cet officier?

Jean-Marie ne répondit pas.

Cependant, le mutilé ouvrait les habits du jeune homme et lavait la blessure.

Les grenadiers l'aidaient autant que possible, mais Jean-Marie repoussa leurs services car leurs gros doigts arrachaient des plaintes au blessé.

Avec une merveilleuse adresse, le mutilé posa un premier et léger appareil sur la plaie, puis se relevant il dit aux grenadiers :

— Demeurez auprès de lui; moi, je vais chercher ceux qui l'aiment.

Les deux grenadiers restés seuls se regardèrent d'abord avec une égale surprise, puis Chafineau s'écria :

— Ah! sergent! quelles aventures, quand je serai revenu dans mes foyers, personne ne voudra croire ce que je raconterai.

— Le fait est, dit Potard, que depuis un mois j'ai vu bien des choses bizarres et successives, mais je crois que c'est encore aujourd'hui que mon étonnement a pris les dimensions les plus perpendiculaires!

— Hein? fit Chafineau.

— Qu'est-ce qu'il y a encore?

— C'est un mot que vous venez de dire, sergent?

— Lequel?

— Per... di... perpen...

— Ah! perpendiculaire; tu ne sais pas ce que ça veut dire?

— Je l'avoue, sergent.

— Eh bien, petit, retiens pour ta gouverne que ce mot renferme l'idée agrandie et multipliée, de grand, de colossal, d'immense! tu as compris?

— Oui, sergent... ainsi... en voyant la mer, pour exprimer ma suprême admiration pour l'étendue de toute cette eau, je pourrais dire : les flots perpendiculaires?

Potard réfléchit une minute, puis :

— Ça ne se dit pas, mais ça pourrait se dire.

Pendant quelque temps, les deux hommes restèrent muets.

Enfin Potard rompit le silence.

— Ce qui m'énerve, c'est que je ne puis pas fumer Françoise.

Et le sergent sortait à demi de sa poche un culot de pipe noirâtre qu'il caressait de l'œil avec amour.

Des pas se firent entendre au dehors.

Les deux hommes mirent la main sur leurs armes.

Jean-Marie parut.

Avant d'entrer il se retourna et on l'entendit murmurer :

— Du courage, la demoiselle, vous avez promis d'être vaillante.

— Ne crains rien, dit une voix de femme.

Jean-Marie s'effaça, livrant passage à Mlle de Montfort.

Jeanne, très pâle, les yeux agrandis, marcha droit au canapé où reposait son fiancé et le considéra longtemps sans une larme, puis elle se retourna et d'une voix calme demanda à Jean-Marie :

— Tu es sûr qu'il n'est pas mort.

— Sur mon âme, je le jure!

Alors elle s'approcha encore plus près et allait s'agenouiller au pied du canapé, quand elle tressaillit et se baissa vivement,

Sur le tapis, une rose fanée ayant repris une nouvelle vie sous le sang dont elle était trempée, jetait son éclat pourpre parmi les mille nuances de la riche étoffe qui couvrait le sol.

— Pauvre ami! murmura la jeune fille en cachant la rose dans son sein.

— Est-ce que tu comprends quelque chose, Chafineau? murmura Potard à l'oreille du conscrit.

— Pincez-moi, sergent, répondit Chafineau sur le même ton, je crois que je rêve.

— D'abord, nous n'avons plus rien à faire ici que je suppose!

— Evidemment.

— Eh bien! alors, partons!

— Oui, mais par où?

— Diable! c'est juste. Attends une minute, je vais interroger Brin d'Amour.

Potard prit le mutilé par le bras et lui demanda à l'oreille :

— Nous voudrions bien nous en aller...

— C'est facile, dit Jean-Marie, je vais vous conduire.

Et le mutilé, jetant un dernier regard sur le blessé, sortit suivi des deux soldats.

Quand ils furent éloignés, Jeanne s'agenouillant sur le tapis prit dans ses mains la main du jeune homme, puis elle resta là, les yeux rivés au visage du blessé, semblant épier le moindre mouvement qui révélât la vie.

Soudain, elle poussa un cri et se releva toute droite.

Devant elle, une femme se tenait debout, couvrant le visage du blessé de son profond regard.

— Qui êtes-vous? demanda impérieusement Jeanne.

— Chut! plus bas... il dort... répondit l'étrange créature sans changer de position.

— Mais enfin, madame... que faites-vous ici?

La folle releva la tête et considérant longuement Jeanne, elle dit enfin :

— Vous ressemblez à ma sœur Marie, ma pauvre sœur!

— Je vous interroge, reprit Jeanne avec hauteur... que voulez-vous et comment êtes-vous ici?

La folle eut un éclat de rire métallique.

— Je suis avec mon mari... mon cher mari, que j'ai enfin retrouvé.

— Votre mari ?

— Regardez comme il est beau, quand il dort, mon Henri bien-aimé... regardez-le, mais ne le réveillez pas.

Et Hélène désignait Louis toujours sans connaissance.

— Votre mari ! s'écria Jeanne avec emportement ; mais ce gentilhomme est mon fiancé et mon cousin.

La folle sourit doucement :

— Vous voulez rire, dit-elle, je reconnais bien mon mari, je pense.

Jeanne pressa son front de ses mains.

— C'est à perdre l'esprit ! murmura-t-elle.

Puis à Hélène :

— Je ne ris pas, madame, et je vous répète qu'il est mon fiancé et que je l'aime.

— Ah ! vous l'aimez, fit la folle d'une voix sifflante.

— Oui, je l'aime autant qu'il m'aime, lui.

— Ah ! il t'aime, malheureuse fille de Satan ! c'est pour cela qu'il ne revenait pas ! tu me l'avais volé et tu veux me le reprendre... essaye donc.

Et superbe de fureur, les yeux durs, la voix coupée, les mains étendues, Hélène se mit devant le jeune homme.

Affolée d'abord par tout ce qu'elle entendait, Jeanne avait repris son sang-froid et, menaçante, elle aussi, avec un accent où tremblait une colère prochaine, elle dit à la folle :

— Sortez, madame, et finissez cette triste comédie.

Hélène eut un ricanement :

— Te le rendre, n'est-ce pas, jamais ! Allons, hors d'ici, misérable !

Les deux femmes, tout près l'une de l'autre, se défiaient du regard et du geste.

— Hélène ! dit une voix tout à coup.

Et Jean-Marie s'élançant prit respectueusement la main de la folle et s'adressant à Jeanne il lui murmura :

— Ne lui en veuillez pas, la demoiselle, la pauvre créature n'a plus sa raison.

Et pendant que Jean-Marie emmenait la jeune femme, Jeanne, apaisée subitement, reprenait aux pieds de son cousin sa veille un instant interrompue.

Jean-Marie revint bientôt.

— M'expliqueras-tu?... commença la jeune fille.

— Oui, tout; l'heure est venue, Jean-Marie ne verra plus beaucoup de soleils.

— Que dis-tu?

— Ce qui est. Je suis arrivé au bout de mon temps et, avant d'aller retrouver tous ceux que j'ai perdus, je veux aujourd'hui confier à un cœur qui m'aime, les souffrances bientôt terminées de mon cœur qui saigne. Écoutez.

Jean-Marie se pencha sur Louis pour voir si l'appareil n'était pas dérangé, puis remarquant que le blessé respirait plus facilement, il alla s'adosser à la muraille où il resta quelque temps, la tête baissée.

Enfin, il commença :

— Il y a un peu plus de vingt ans, je naissais dans un grand château de Bretagne. Un noble gentilhomme vivait là, menant grand train de vie, au milieu d'une belle famille composée de deux fils et de deux filles. Les noms, je ne vous les donnerai pas... à quoi bon?... ces noms, personne ne les connaît plus.

« Ma mère était la sœur du gentilhomme dont je vous parle. Elle fut mariée fort jeune à un officier de marine qui périt en mer, en laissant sans fortune, presque sans ressources, sa jeune femme qui alors attendait ma naissance.

« Recueillie par son frère, ce fut à son château qu'elle me mit au monde; mais ma vie causa sa mort et mon premier vagissement répondit à son dernier soupir.

« Jusqu'à seize ans, je grandis heureux et calme, entouré des caresses de mon oncle et de la profonde affection de mes cousins. La vie me semblait alors un grand fleuve aux eaux tranquilles qui coule sans orage jusqu'aux flots de la mer.

« La Révolution éclata.

« Ce fut comme un coup de tonnerre.

« Je ne vous raconterai pas l'émotion que les terribles événements qui se succédaient à Paris et dans la province souleva dans notre Bretagne ; vous étiez assez âgée alors pour vous le rappeler très nettement.

« Un soir, on apprit que les Bleus arrivaient. On s'arma aussitôt et l'on se prépara à l'attaque.

« O l'effroyable nuit qui restera jusqu'à mon dernier jour dans ma mémoire comme une sinistre vision !

« En vous racontant tout cela, la demoiselle, voyez-vous, j'ai dans les yeux le spectacle atroce que je vais dire :

« Les Bleus arrivèrent.

« Nous résistâmes d'abord vaillamment, mais au bout de deux heures, les bandits réussirent à enfoncer une porte et pénétrèrent dans le château.

« Le mari d'Hélène tomba mourant sur les marches de l'escalier. Mes deux cousins furent frappés à leur tour; moi je résistai longtemps, tirant sans relâche et prenant les fusils que me passaient tout armés mes cousines.

« Enfin, comme une meute de chiens furieux ils se jetèrent sur moi en masse; je fus saisi, lié et attaché à une fenêtre.

« Devant moi, qui pleurais de rage, je vis massacrer mon oncle; Marie, la plus jeune de mes cousines, après avoir servi de jouet quelque temps à cet monstres, fut criblée de coups de baïonnettes se expira sous mes yeux.

« Quant à Hélène elle avait disparu.

« Pour moi on trouva quelque chose de plus raffiné.

« Un officier s'étant approché me demanda quelques renseignements sur les environs du château qu'il ne connaissait pas.

« Pour toute réponse, je lui crachai au visage.

« Alors, sur son ordre, on m'étendit sur le plancher et là, mes bourreaux, après m'avoir souffleté et roué de coups, me coupèrent le nez, les oreilles et les lèvres.

« Ensuite on me délia et l'on me lâcha dans la campagne.

« Je faillis mourir. Un paysan — ce pauvre Lestram, le guichetier de Vannes — me recueillit et me soigna; déjà chez lui, Hélène s'était réfugiée; mais les terribles scènes par lesquelles elle venait de passer avaient fait fuir sa raison pour jamais.

« Je guéris enfin; mutilé, hideux, épouvantable à voir, en butte à toutes les railleries, à tous les dégoûts, je fus d'abord si malheureux que je voulus me tuer; mais une pensée me retint : la vengeance!

« Tous ceux que j'aimais, que je vénérais étaient tombés sous les coups des Bleus; et alors, entre ces bandits puissants et nombreux et moi, chétif et seul, ce fut la guerre.

« Et je commençai mon œuvre.

« Ah! je me suis bien vengé!

Les gouttes de sang répandues ont été effacées par des flots rouges que je faisais couler, moi, le mutilé, moi Jean-Marie.

« Je découvris cette retraite où j'installai Hélène. C'est d'ici que je m'élançais en quête de victimes, comme ces oiseaux de proie qui quittent leur aire pour aller en chasse. C'est ici que je revenais mûrir de nouveaux projets, quand l'entreprise précédente avait abouti.

— Tu m'épouvantes, Jean-Marie, murmura Jeanne.

— Je me montre à vous tel que je suis devenu. Autrefois j'étais doux, timide, craintif. Un coup de fusil me faisait tressaillir et j'avais parfois des peurs terribles par les nuits de lune. Aujourd'hui, je suis terrible, farouche, inexorable; la souffrance m'a transformé et de l'agneau a fait un loup.

« Maintenant, continua Jean-Marie, il ne me reste plus qu'une chose à faire.

— Laquelle?

— Vous sauver, vous et M. Louis.

— Et après?

— Après, ma tâche sera faite; je mourrai.

— Mais c'est horrible, Jean-Marie, cette constante pensée de la mort que vous avez!

— Ne parlons pas de moi; je sais ce qui sera. Dieu

m'a permis parfois de connaître les choses d'avance.

— Et Louis vivra? demanda vivement la jeune fille.

— Il vivra. Et vous serez heureux tous les deux.

— Puisses-tu dire vrai ! et mon oncle le marquis?

Jean-Marie courba la tête et ne répondit pas.

La jeune fille se mit à pleurer.

— Ne pleurez pas, la demoiselle, car avant de mourir son cœur aura une immense joie.

— Je ne te comprends plus.

— L'avenir vous expliquera tout. Mais il faut penser à vous sauver maintenant. Cette nuit, je vais tout préparer pour votre fuite.

— Réussirez-vous ?

— Je l'espère. Au revoir, je vais aller tout préparer.

Et Jean-Marie se leva et disparut.

Encore une fois, Jeanne resta seule auprès du blessé.

La pauvre fille pensait à toute cette lugubre histoire du mutilé qui avait tant de rapports avec la sienne ; son cœur se gonfla et, songeant aux épreuves subies et aux angoisses prochaines, elle se mit à sangloter dans la muette solitude de la petite chambre de Jean-Marie.

XX

Quiberon.

Le lendemain de la funeste bataille que nous avons racontée dans le chapitre précédent, les troupes de Sombreuil débarquaient et le jeune chef en reprenait le commandement, abandonnant à Puysaye la direction supérieure.

Dans la nuit, le fort Penthièvre — la clef de la souricière où se trouvait l'armée royaliste — fut emporté par trahison.

On n'apprit que fort tard dans le fond de la presqu'île l'événement qui venait de faire tomber le seul obstacle placé entre les républicains et les royalistes. La terreur fut immense parmi cette population désarmée, vieillards, femmes, enfants, qui était venue chercher un asile dans le camp des royalistes ; déjà trois colonnes républicaines, dépassant le fort Penthièvre et marchant vers le sud, chassaient tout devant elles. Les cris et l'épouvante de cette multitude en désordre, qui se précipitait vers le port d'Orange, afin de tâcher de s'y embarquer, causaient un ébranlement moral aux troupes qui se trouvaient en contact avec elle.

Les témoins oculaires de cette lamentable scène en ont conservé un ineffaçable souvenir, qui revit dans les pages où ils racontent le désastre de Quiberon. « On voyait sur le rivage, dit M. de Chaumereix, une multitude de vieillards, de femmes, d'enfants, qui étaient venus chercher un asile à Quiberon, et qui, se précipitant dans les chaloupes, périssaient sous nos yeux. Spectacle déchirant ! Peu occupés de nos malheurs personnels, nous donnions des larmes au sort de tant de victimes. »

Cependant Sombreuil, après avoir pris les ordres de Puysaye, avait formé sa division et s'était mis en mouvement pour arrêter les républicains.

Le jeune général, persuadé, d'après les promesses de Puysaye, d'être soutenu par le principal corps d'armée, prit d'habiles dispositions et, se lançant à cheval, il passa au galop devant la tête de ses troupes, donnant à chacun une bonne parole et à tous un suprême espoir.

Le vieux marquis Alain de Falouët avait pris le commandement d'un détachement de *Loyal-Emigrant* et marchait à côté de ses hommes, les conduisant vers le fort Penthièvre, ainsi qu'il avait été convenu.

Tout à coup, émergeant soudain d'un pli de terrain, un officier à cheval parut.

Il se dirigea vers le marquis qu'il salua.

M. de Falouët salua aussi; il avait reconnu Puysaye.

— Quelle est cette troupe? demanda le général.

— *Loyal-Emigrant*, répondit le marquis.

— Où allez-vous?

— Au fort.

— Le fort est pris.

— Eh bien! nous le reprendrons à la baïonnette.

— Il ne s'agit pas de cela. La journée sera chaude. Il faut choisir une bonne position et vous y maintenir.

— J'ai des ordres et je les exécute.

— Des ordres de qui?

— De M. de Sombreuil.

— C'est moi qui commande ici.

— Vous ne commandez plus, puisque vous fuyez.

— Monsieur! prenez garde, s'écria Puysaye blême de fureur.

Le marquis, très calme, avait redressé sa haute taille, et ajouta d'un ton de mépris :

— Allons, monsieur, laissez-nous passer; laissez au moins mourir ceux qui préfèrent la mort à la honte.

Puysaye eut un éclat de rire.

— Vous n'irez pas bien loin, en tout cas. Regardez.

Et son bras tendu désignait la lande rousse et pelée qui s'étendait en avant du fort et où déjà paraissaient les têtes des colonnes républicaines.

— Allez! vous êtes perdus!

En effet, Sombreuil qui n'avait pas été appuyé s'était vu déborder par les masses des Bleus et maintenant il commençait cette admirable retraite où, pendant six heures, il défendit le terrain pied à pied, contre un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Sombreuil se trouvait maintenant, avec toutes ses troupes, retranché derrière un long, mais faible ouvrage en terre, appelé le Fort-Neuf.

Le hasard avait placé le marquis à côté du jeune général.

L'instant était suprême.

Une lutte terrible allait avoir lieu entre les répu-

blicains qui fermaient toute issue et les émigrés acculés à la mer et poussés au désespoir.

Sombreuil alors se tourna vers M. de Gesril son aide de camp et lui dit :

— C'est étrange, que fait donc Puysaye? Tâchez de le trouver et demandez-lui des ordres et surtout des cartouches.

Gesril allait s'élancer.

Le marquis s'avança.

— Vous ne trouverez plus M. de Puysaye, dit-il avec tristesse.

— Et pourquoi?

— Je l'ai rencontré tout à l'heure qui fuyait.

— Le lâche!

— Il est maintenant en sûreté sur les vaisseaux anglais.

— Cadoudal avait dit vrai, murmura Sombreuil.

Puis, se redressant, il dit à haute voix :

— Nous sommes livrés à nous-mêmes, messieurs ; nous n'avons plus de cartouches; il nous reste les baïonnettes et les épées ; que chacun fasse son devoir comme je vais le faire moi-même et nous mourrons en braves gens !

— Pardon, général, dit le marquis; vous voulez donc faire massacrer ces vieillards, ces femmes, ces enfants qui se lamentent et qui pleurent, là derrière nous et dont nous sommes le dernier rempart.

Une horrible angoisse se peignit sur le visage du jeune homme ; il ne pouvait même plus mourir! Il cacha son front dans ses mains et resta ainsi quelque temps.

Quand il releva la tête, il avait les yeux pleins de larmes.

— Plaignez-moi, monsieur, et ne dites à personne que vous avez vu pleurer Sombreuil.

A ce moment on vit sortir des lignes républicaines un officier à cheval, accompagné d'une trompette qui agitait un drapeau blanc.

Sombreuil fit aussitôt cesser le feu et descendit au galop la pente qui venait du Fort-Neuf.

Arrivé à une petite butte qu'on montre encore, près d'une fontaine en pierre grise, les deux officiers se saluèrent et s'observèrent un instant.

Tous les deux avaient le même âge presque.

L'officier républicain, grand, d'un blond presque roux, avait dans ses yeux bleus une grande douceur et une grande fermeté.

Les deux hommes se saluèrent.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur? demanda le Bleu.

— Au comte Hector-Louis de Sombreuil. Et vous, monsieur, qui êtes-vous ?

— Lazare Hoche, répondit le républicain.

— Vous commandez en chef ?

— Oui, monsieur. Et vous ?

— Moi également.

— Que désirez-vous et pourquoi cette entrevue?

— Voilà une bien malheureuse journée pour vous, monsieur le comte, et bien du sang français a déjà coulé. Voulez-vous que nous trouvions un arrangement qui me permette de concilier les droits du vainqueur avec les lois de l'humanité?

— Je le veux bien, monsieur, si ce que vous allez me proposer est acceptable.

— Les conditions que je vais vous soumettre ne peuvent être bien brillantes, car vous êtes à notre merci et il ne vous reste plus un seul moyen de vous échapper.

— Si, monsieur.

— Et lequel?

— La mort ! répliqua fièrement Sombreuil.

Hoche s'inclina.

— Je sais, ajouta-t-il, combien vos officiers et vos soldats sont braves, mais à quoi bon faire périr encore tant de monde ?

— Alors, permettez le rembarquement.

— Cela m'est impossible.

— Enfin que voulez-vous ?

— Une capitulation honorable. Remettez-vous à

ma merci et je m'engage à tout faire pour sauver les troupes.

— Cela est inacceptable, monsieur ; c'est le trépas que vous me proposez et, mort pour mort, mes soldats préféreront tomber en combattant.

— Que voulez-vous? je ne puis faire autre chose.

— Alors brisons là, monsieur, dit Sombreuil en rassemblant les rênes de son cheval, je vais faire immédiatement recommencer le feu.

Hoche semblait hésiter.

Enfin il se décida.

— Ecoutez, je prends tout sur moi ; je promets la vie sauve à tous vos soldats.

— Même aux émigrés?

— Même aux émigrés. Quant à vous, il m'est impossible, malgré tout le désir que j'en aie, de vous promettre quelque chose.

— Oh! moi, dit Sombreuil, en secouant la tête, ne nous occupons pas de moi, il y a longtemps que mon sacrifice est fait.

— Croyez-bien, monsieur, ajouta Hoche, que, si je pouvais m'engager pour vous aussi, je n'hésiterais pas un instant.

— Encore une fois, je vous répète, dit Sombreuil avec une sorte d'impatience, qu'il ne s'agit pas de moi ; mes hommes auront-ils la vie sauve?

— Oui, monsieur, je vous le promets encore une fois.

— C'est bien, j'ai confiance en votre parole ; mais songez que si, en ce moment, vous me trompiez, vous commettriez un acte infâme.

— J'ai donné ma parole, monsieur, et je suis soldat.

— C'est assez, dit Sombreuil en s'inclinant, je vais annoncer la capitulation à mes troupes.

Les deux généraux se saluèrent encore une fois.

Puis Sombreuil mit son cheval au galop et aussitôt qu'il fut à portée de voix de ses troupes, il leur cria :

— J'ai obtenu pour vous tous la vie sauve, vous serez traités comme prisonniers de guerre!

— Et vous, monsieur? demanda le marquis qui s'était avancé.

— Pour moi ! c'est autre chose, je paierai pour tous, dit Sombreuil presque gaiement.

Et ce mot héroïque fut le dernier du premier acte de ce sombre drame de Quiberon qui devait avoir le *Champ des Martyrs* pour épilogue.

XXI

Jean Bleu et Jean-Marie.

Nous allons conduire encore une fois nos lecteurs dans cette mystérieuse chambre de Jean-Marie, creusée dans une grotte de Quiberon.

Sur une sorte de lit, le comte Louis repose, ses traits sont plus calmes et ses lèvres moins pâles.

Près de lui, toujours pleine de courage et de dévouement, Jeanne veille sur son sommeil.

Des pas se font entendre, faisant grincer le sable fin de la grotte et bientôt Jean-Marie paraît.

Il s'arrête sur le seuil.

Jeanne se retourne posant un doigt sur ses lèvres.

— Il dort, dit-elle.

— Je vais vous parler à voix basse, dit le mutilé en entrant tout à fait. Voilà comment j'ai réglé votre départ.

« Dans une heure, un canot sera tout armé en bas de la falaise, des matelots solides, choisis par moi, vous y attendront. La mer se fait plus belle, le blessé ne souffrira pas trop.

— Merci, Jean-Marie, fit simplement la jeune fille en lui tendant la main.

Le jeune homme qui se penchait pour la baiser se redressa tout à coup.

— C'est incroyable ! murmura-t-il ; j'entends des pas dans la galerie.

Il sortit précipitamment, laissant Jeanne anxieuse. Louis venait de se réveiller et gémissait faiblement.

— Qu'avez-vous, mon ami? dit Jeanne.

— Je me sens mieux, dit très doucement le jeune homme.

— Ah ! cher Louis !

— Et c'est à vous que je le dois, ma Jeanne, mon amie, ma femme !

« Avez-vous des nouvelles de nos troupes?

— Elles sont victorieuses, répliqua, en mentant héroïquement, Jeanne qui connaissait depuis la veille toute l'étendue du désastre.

— Dieu est bon ! murmura le comte, et je puis mourir ! Et mon père?

— Rien de fâcheux ne lui est arrivé.

— Ne pourrais-je le voir ?

— Il suit les troupes, vous le verrez bientôt.

— Pourquoi Jean-Marie n'est-il pas ici ?

— Il vient de sortir... Ah ! tenez le voici.

C'était le mutilé qui venait de rentrer en effet ; d'un bond il fut au milieu de la chambre, et saisissant tous les meubles qu'il put trouver, il commença à les entasser contre l'ouverture que masquait la portière.

— Qu'as-tu donc? interrogea Jeanne.

— Malheur ! malheur sur moi et sur vous ! glapit le mutilé. Voilà Jean Bleu qui vient !

Jeanne poussa un cri.

Louis s'était redressé par un effort suprême.

— Que dis-tu ? Jean Bleu, ici ; mais c'est impossible, puisque nous sommes victorieux !

Jean-Marie tourna vers lui ses yeux pleins de pitié où le blessé lut la vérité tout entière.

— Ah ! on m'a menti, dit-il en cherchant à se lever, on m'a menti ! Nous sommes battus. Je veux aller mourir avec mes frères... Allons, aidez-moi...

Il retomba épuisé sur sa couche.

— Par grâce ! Louis, s'écria Jeanne en s'élançant ne vous agitez pas ainsi.

Mais le blessé ne bougeait plus, ses yeux agrandis

brillaient d'un éclat de fièvre et, à ses lèvres, moussait une rouge écume.

Jean-Marie avait fini sa barricade improvisée.

Il se recula, semblant attendre l'attaque.

Pendant une minute un lourd silence pesa dans la chambre.

Soudain, on entendit comme un ricanement sonore, puis une voix railleuse dit :

— Allons, Jean-Marie, laisse-moi entrer ; tu es pris, mon cher.

Et la voix du mutilé s'éleva, répondant :

— Si vous entrez, ici, je jure Dieu que je vous tue !

— Attends, alors, je vais aller chercher des soldats et nous verrons comment tu résisteras à leurs baïonnettes.

Ce fut au tour de Jean-Marie à rire :

— Essayez d'aller chercher vos brigands, toute issue est fermée maintenant ; derrière vous la pierre a basculé, désormais vous ne sortirez d'ici que si je veux.

— Tu mens ! misérable ! cria Jean Bleu.

— Je mourrai peut-être ici, dit Jean-Marie, mais ces grottes seront nos tombes. Ah ! j'aurai une belle mort, continua le mutilé en s'exaltant ; j'aurais pourtant aimé fermer mes yeux sous les rayons du grand soleil ; mais Dieu ne l'a pas voulu et je le remercie, puisqu'il me donne avec la vengeance une dernière joie !

« Oui, Jean Bleu, nous mourrons ici tous les eux, lentement avec la faim qui nous mordra aux entrailles avec ses dents de louve, et je t'entendrai hurler tes cris de désespoir et je verrai couler tes larmes, et je verrai tes mains décharnées se tordre... Ah ! je suis bien heureux !

— Si ce que tu dis est vrai, bandit, riposta Jean Bleu, il me reste une ressource contre la faim.

— Laquelle ?

— Mes pistolets ou mon sabre qui m'empêcheront de souffrir tout ce que tu dis.

— Allons donc ! ricana le mutilé avec son accent sauvage, jamais tu ne te tueras, car toujours tu garderas au cœur la folle espérance d'être sauvé ; jusqu'à ton dernier souffle, tu aimeras mieux te tordre et manger le sable à pleine bouche que d'expirer de ta propre main !

Alors Jean-Marie se redressant et comme grandi tout à coup se mit à psalmodier pour ainsi dire une sorte de chant bizarre.

— Il est déjà dans sa tombe, celui qui combattait au soleil parmi les fracas de poudre et les lueurs d'acier.

« Autour de lui la pierre, sous ses pieds le sable — ô quel beau tombeau ! — jamais plus dans ses prunelles ne viendront passer les visions vertes des forêts et les splendeurs bleues des flots profonds ! Jamais ! jamais ! Le noir l'enveloppe et l'obscurité l'étouffe — il voudrait avoir les yeux du chat, il voudrait avoir les ongles de la taupe !

« Il tremble dans son cœur, celui que la mort au grand jour n'effrayait pas ! Ses membres frémissent comme les doigts d'une vieille et la peur le serre à la gorge, car il sent bien qu'il est condamné sans pitié.

— Tu mens, démon ! cria Jean Bleu, je n'ai pas peur !

— Tu n'as pas peur ! reprit le mutilé avec son rauque accent; mais ta voix chevrote comme une girouette cassée et dans ta tête bourdonnent des bruits sinistres. Ah ! si, tu as peur, tu as bien peur, car nous allons tous deux serrer bientôt dans nos bras la mort; non pas la superbe mort qui vient, foudroyante, par un trou rouge dans la poitrine ; mais l'effroyable, la hideuse mort qui torture lentement comme une atroce caresse, la mort du silence, la mort de la faim, la mort du désespoir !

Jean-Marie s'arrêta épuisé, les yeux hors des orbites, les bras tendus et raidis, les cheveux collés aux tempes.

Épouvantée, Jeanne s'élança vers lui et, d'une voix suppliante, elle lui cria :

— Grâce! Jean-Marie! grâce au moins pour Louis!

— Malédiction! hurla Jean Bleu en faisant écrouler par un effort surhumain, tous les meubles entassés. Malédiction! le démon avait raison, nous aurons une belle mort.

Et livide, la bouche tordue, les mains crispées, Jean Bleu apparut au milieu des débris de toute sorte qui obstruaient encore l'entrée.

Louis, en proie au délire, se redressait, farouche et criait :

— Une épée ! donnez-moi une épée ! Je veux le tuer! le maudit, le renégat, le voleur de femmes !

Jean Bleu grinça des dents :

— Par le mordieu, s'écria-t-il, je savais bien que je le retrouverais!

Et rapide, tirant un pistolet de sa ceinture, il ajusta le blessé.

Jeanne poussa un cri déchirant.

Jean-Marie fit un bond.

Le coup partit avec un bruit sourd et la chambre fut remplie de fumée.

Louis, à demi relevé, les yeux hagards, semblait chercher autour de lui une arme.

Jeanne, pâle et haletante, regardait avec horreur les deux frères encore une fois en présence.

Jean-Marie, qui avait heureusement relevé le pistolet, se tenait replié sur lui-même, prêt à bondir devant Jean Bleu qui, frémissant, se dressait debout au milieu de la chambre.

— C'est encore toi, coquin, qui as relevé mon arme, encore toi qui es venu te mettre entre moi et ma vengeance!

— C'est moi, oui, toujours moi!

— Eh bien! puisque Satan a voulu que je vous rencontre ici tous, vous allez tous mourir; toi Louis, que je hais d'une incroyable haine; toi Jeanne que j'aimais trop; toi enfin, misérable, à qui je vais faire payer toutes tes trahisons et toutes tes infamies!

— Tu ne feras rien de tout cela, dit tout à coup

Jean-Marie d'une voix éclatante, parce que rien de tout cela ne doit être fait !

« Rappelle-toi les paroles que je t'ai dites un jour sur la lande.

— Ah ! oui, dit Jean Bleu, ce jour où près de Vannes tes sottes prédictions m'ont troublé tellement la tête que j'ai oublié de te tuer.

— Aujourd'hui, je vais parler encore.

« Cet homme, qui est ton frère, cette fille, qui sera sa femme, seront heureux malgré toi et seront heureux longtemps. Pour toi, ton jour est proche, mais cependant tu verras encore quelquefois des étoiles et du soleil ; pour moi, Jean-Marie, l'heure a sonné et je vais m'endormir tout à l'heure pour me réveiller dans l'éternelle vie !

Jean Bleu avait tout à fait changé d'attitude ; encore une fois, le mutilé lui inspirait une sorte de respect et, maintenant, son allure arrogante avait fait place à une espèce de crainte.

— Dirais-tu vrai ? murmura-t-il en s'adressant à Jean-Marie.

— Oui, c'est la vérité que je dis ; Dieu qui me fait parler a mis dans ma bouche des paroles vraies.

Il y eut un silence.

— Ils seront sauvés, c'est la fatalité ; il n'y a rien à faire contre elle, dit à voix basse Jean Bleu.

Puis à Jean-Marie, il dit d'une voix accablée :

— Je ne sais quel pouvoir tu as sur moi ; mais, quand tu parles, je me sens troublé comme si les mystérieuses choses que tu dis étaient des ordres. C'est en vain que ma volonté se révolte, que, tout entier, je fais un suprême effort pour te résister, tout est inutile ; je me rends, je renonce à la lutte, je suis vaincu !

Et, en disant ces derniers mots il recula de quelques pas.

Maintenant, Louis râlait étendu sur sa couche et Jeanne, à genoux auprès de lui, essayait de réchauffer avec son souffle ses mains glacées.

Jean-Marie, qui avait observé le jeune général pendant qu'il parlait, dit simplement :

— C'est bien. Alors puisque vous ne voulez plus nous nuire, je vous accorde la vie ; vous sortirez d'ici, vous reverrez encore la mer et les bois ; seulement, vous allez me promettre ceci : il faut sauver votre frère, un canot l'attend à la côte ; vous allez le prendre dans vos bras et le porter jusque-là.

Jean Bleu eut un rugissement, puis éclata en disant :

— Moi, le sauver, moi, prendre dans mes bras cet homme que je hais et qui me hait ! je ferais cela ! Non, jamais, jamais !

Jean-Marie le regarda fixement, le couvrant des rayons qui jaillissaient de ses magnétiques prunelles.

Jean Bleu le regardait aussi.

Pendant quelques secondes ce fut ainsi qu'ils restèrent silencieux entre-croisant leurs regards dont les flammes se confondaient.

Puis il se passa une chose étrange.

Jean Bleu ferma les yeux, courba la tête, puis murmura :

— Oui, je cède, je vais prendre Louis dans mes bras ; je ferai tout ce que tu voudras, Jean-Marie.

Jeanne, presque épouvantée de l'incroyable scène qu'elle voyait, ne respirait plus et promenait ses regards étonnés sur les deux hommes.

Dans un geste d'autorité souveraine, Jean-Marie commanda :

— Viens à moi !

Et, aussitôt, quittant la muraille à laquelle il s'appuyait, Jean Bleu, d'un pas lourd et automatique, s'avança vers le mutilé.

Quand il fut tout près, il l'arrêta d'un geste.

Puis, se tournant vers Jeanne :

— Vous voyez, la demoiselle, dit-il, vous voyez ce que je puis.

— Tu m'épouvantes, Jean-Marie, répondit Jeanne, tu m'épouvantes, je te l'ai déjà dit et je te le répète, car tu disposes de forces inconnues et, devant toi, les plus indomptables se soumettent.

Jean-Marie eut un sourire.

— Je veux vous montrer jusqu'où va ma puissance, dit-il.

Alors, se reculant un peu, il darda encore une fois sur Jean Bleu toujours immobile l'éclat profond de ses regards gris.

Pendant un instant, le visage du jeune homme parut bouleversé. On aurait dit qu'il faisait un incroyable effort pour résister à cette volonté surhumaine qui lui faisait abdiquer la sienne.

Mais, bientôt, ses traits reprirent leur immobilité de statue et, du même pas lent et raide, il se dirigea vers le lit où reposait Louis.

Jeanne voulut s'élancer.

— Ne craignez rien, dit Jean-Marie, et regardez.

Jean Bleu s'était agenouillé au pied du lit et là, après une hésitation qui fut courte, car l'œil dur de Jean-Marie le domptait toujours, il murmura :

— Je te demande pardon, mon frère Louis, j'ai mal agi envers toi qui étais si bon! Je t'aime, Louis... pardonne-moi!

— Mais c'est impossible! s'écria Jeanne stupéfaite... je rêve... je dors!

— C'est lui qui dort, murmura le mutilé.

— Que dis-tu?

— Sous l'effort de ma volonté, la sienne a disparu et désormais, jusqu'au moment où je le voudrai, je tiendrai le jeune homme sous ce charme. Il fait ce que je veux et il m'obéit car mon esprit est dans sa tête.

— Je ne comprends pas... explique...

— Je ne puis vous expliquer les causes des effets que je produis; ces choses se font je ne sais comment. À quoi bon d'ailleurs chercher le pourquoi lorsque le fait existe?

— Il va dormir comme cela longtemps? interrogea la jeune fille.

— Aussi longtemps que je voudrai. Mais voici l'heure fixée pour votre départ. Dans quelques instants, vous allez vous embarquer et nous allons nous dire adieu pour la dernière fois.

Jean Bleu restait toujours dans la même posture, les yeux fixés sur son frère.

Jean-Marie dit alors à Jeanne :

— Avant de partir, la demoiselle, je vais vous demander un grand service.

— Parle.

— Je ne sais si vous me l'accorderez...

— Mais parle donc, mon pauvre ami, je serai, quoi que tu me demandes, encore ta débitrice.

— Vous êtes bonne, la demoiselle, et c'est ce qui m'encourage...

— Mais parle donc!

— Voici la chose : Vous savez ma cousine... Hélène.

— La folle?

— Oui.

— Eh bien?

Jean-Marie hésita.

— C'est donc bien difficile à dire? dit Jeanne.

— Je voudrais que vous puissiez l'emmener avec vous, la pauvre, car sans moi que deviendrait-elle?

— Et c'est ça que tu n'osais pas dire?

— Oui.

— Tu es donc fou!

« Ne crains rien, Jean-Marie, cette femme, je la soignerai comme ma sœur et je tâcherai que dans ma tendresse elle retrouve quelque chose de la tienne!

Des larmes glissèrent des yeux de Jean-Marie qui embrassa les mains de Jeanne avec une sorte de vénération.

Il se releva bientôt.

— Allons! il faut partir, dit-il.

Il s'engagea dans le couloir qui conduisait à la chambre d'Hélène et revint au bout d'un instant tenant d'une main la jeune femme et portant dans l'autre un petit paquet où se trouvait renfermé tout son bagage.

— Nous sommes prêts, dit le mutilé.

D'un regard, il releva Jean Bleu qui, avec des précautions infinies, souleva dans ses bras d'Hercule son frère évanoui.

Il emportait Louis avec autant d'aisance que Louis aurait dorloté un enfant.

Jean-Marie alluma une torche, jeta un dernier regard sur cette chambre où il avait si longtemps vécu, puis, avec un soupir il prit la tête de la petite troupe et s'engagea résolument à travers les grottes.

Ce n'était plus le même chemin qu'avaient pris les grenadiers lors de leur venue. On serpentait maintenant dans un dédale de couloirs, de carrefours, d'avenues de pierre où le plus habile se serait perdu et cependant Jean-Marie avançait avec une sûreté étonnante, n'hésitait jamais et maintenait toujours la même allure.

Soudain il commanda :

— Halte!

Chacun s'arrêta.

Alors un énorme roc bascula et une bouffée d'air frais vint frapper les fugitifs au visage.

Devant eux la mer.

Au-dessus d'eux les falaises.

A leurs pieds un canot où trois matelots se tenaient assis.

A l'horizon, les vaisseaux anglais dont l'énorme masse semblait immobile sur le tumulte des vagues.

— La mer est forte! dit avec inquiétude Jeanne.

— La barque est bonne.

— Louis souffrira bien.

— Je regrette de ne pouvoir faire mieux.

— Mon pauvre Jean-Marie ; mais je ne te fais aucun reproche!

— En barque! commanda le mutilé.

Il sauta le premier dans le canot et reçut Louis que Jean apporta jusqu'au bord.

Puis, quand le blessé fut couché au fond de l'embarcation, il aida les femmes à descendre.

Il embrassa passionnément Hélène qui lui dit :

— Nous allons nous promener en mer... comme c'est beau la mer... Dis-moi, Jean-Marie, vais-je le retrouver enfin ?...

— Peut-être, dit le mutilé.

La jeune femme détourna la tête et se mit à jouer avec le flot où elle faisait tremper ses doigts blancs.

Jean-Marie allait s'élancer.

Jeanne le retint.

— Un mot encore. Que va devenir ce malheureux? et la jeune fille désignait Jean Bleu qui, raide et immobile sur une pointe de rocher, considérait Jeanne avec ses prunelles vides de regards.

— Lui ! répondit le mutilé, sa destinée va s'accomplir.

— Il mourra bientôt?

— Oui, bientôt, la demoiselle.

Jeanne étouffa un soupir puis ajouta :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

« Maintenant adieu!

Avec ses beaux yeux à l'éclat étrange, Jean-Marie fixait ardemment la jeune fille.

— Jean-Marie, dit-elle.

— La demoiselle !

— Embrasse-moi !

Une horrible pâleur vint aux joues du jeune homme, il chancela et se retint au bordage.

Jeanne souriait doucement de son beau sourire d'ange, tendant son adorable visage.

— Embrasse ta sœur, répéta-t-elle.

Jean-Marie poussa comme un cri de douleur, jeta un baiser fou sur les cheveux d'or de la jeune fille et bondit sur le rivage.

Comme affolé, entraînant derrière lui Jean Bleu, toujours endormi, il escalada la falaise par une sorte de sentier qui serpentait le long de la paroi du roc.

Arrivé tout en haut il s'arrêta et regarda.

En même temps il entendait la voix du patron de la barque qui commandait :

— A Dieu va!

Les avirons mordirent le flot et le canot quitta la côte.

Jeanne, debout à l'arrière, tenait les yeux fixés sur Jean-Marie.

Le mutilé, de la main, lui envoyait un dernier adieu

Puis se tournant vers Jean Bleu, il étendit les bras et d'un ton de commandement.

— Réveille-toi! dit-il d'une voix impérieuse.

La poitrine du jeune homme se souleva profondément.

— Réveille-toi! je le veux! dit-il d'un ton plus dur encore.

Jean Bleu devint pourpre, puis très pâle, puis resta une minute tout frémissant.

Enfin, il passa la main sur son front en sueur et regarda autour de lui avec étonnement.

— Comment suis-je ici? murmura-t-il.

Jean-Marie l'observait curieusement.

— Ah! je me souviens, dit-il encore... les grottes... Jeanne... Jeanne et Louis! Où sont-ils? ajouta-t-il avec colère, où sont-ils?

Il aperçut Jean-Marie.

— Comment tu es encore là! toi, maudit, eh bien! réponds, réponds vite, où sont-ils?

Jean-Marie désigna sur la mer le canot qui ne paraissait plus que comme un point noir.

— Misérable! rugit Jean Bleu, misérable tu les as fait échapper!

— J'ai fait cela en effet, dit Jean-Marie.

— Mais tu ne savais donc pas comme je l'aimais, tu ne savais donc pas comme je le haïssais; oh! cette femme, cette femme! perdue pour moi, perdue à jamais, à quoi bon vivre maintenant?

« Infâme! continua-t-il en marchant sur Jean-Marie.

« Infâme, c'est toi qui les as réunis, c'est toi qui les a sauvés, c'est toi qui fais leur bonheur! Oh! tout ton sang, il me faut tout ton sang pour venger ma souffrance.

— Prends-le, répliqua le mutilé, car je le veux bien ainsi.

« Ceux que j'aimais seront heureux; la vie me pèse!

Jean Bleu, grinçant des dents et, comme ivre de colère, dégaina.

Il fit un pas vers Jean-Marie, puis s'arrêta.

— Je ne sais quelle force inconnue m'empêche

d'avancer, c'est encore ton étrange pouvoir qui m'étreint!

Jean-Marie eut un éclat de rire.

— Damnation! hurla Jean Bleu, je saurai donc enfin la couleur de ton sang!

Et il se rua sur Jean-Marie, avec des cris et des blasphèmes.

Immobile, le mutilé attendait.

D'un furieux coup de pointe, Jean Bleu lui creva la poitrine.

Le jeune homme tomba.

Jean Bleu se rejeta très vivement en arrière.

Il était tout pâle et, d'horreur, ses cheveux se dressaient.

Il recula jusqu'à une grosse roche où il s'adossa, tenant son front à deux mains, ayant toujours les yeux fixés sur le mourant.

Sur la pierre grise, le mutilé râlait, perdant son sang qui faisait des filets rouges, mais une joie profonde se lisait dans ses yeux qui, levés au ciel, semblaient vouloir s'emplir d'infini.

Il tourna la tête vers Jean Bleu.

— Merci! lui dit-il, non seulement je te pardonne, mais je te bénis; je n'ai plus pour toi de haine ni de colère!

— Il parle! il parle encore! cria Jean Bleu avec épouvante et cherchant à reculer plus loin.

Un vol de goélands, blancs comme des flocons de neige, s'approchait en tournoyant.

— Viens ici, demanda Jean-Marie, et donne-moi ta main.

— Non, répliqua sourdement Jean Bleu.

Puis, très bas, il ajouta :

— J'ai peur!

Une dernière fois, les prunelles de Jean-Marie l'enveloppèrent de rayons attirants.

Il courba la tête voulant se soustraire à cette volonté qui le domptait.

— Viens! je le veux! commanda Jean-Marie.

Lentement, très lentement, semblant souffrir horri-

blement, la sueur coulant du front et les bras tordus, il arriva près du moribond :

— Ta main, dit Jean-Marie.

Jean Bleu tendit sa main.

— C'est bien, à présent, adieu, je vais mourir.

Les goélands voletaient maintenant, faisant de grands cercles blancs au-dessus de la tête des deux hommes.

Tout à coup, le mutilé se leva tout droit et là, debout sur la falaise, effrayant et superbe avec son visage déchiré, ses yeux flambants et sa poitrine rouge, il parlait d'une étrange voix, parmi les hurlements du vent et les rugissements des flots.

— Ce qui devait être est arrivé ; ce manteau qu'on appelle la vie, Jean-Marie le rejette enfin. Il va voir les choses qui se passent derrière l'azur du ciel, il va connaître de merveilleux secrets !

« Jean-Marie est heureux ! son âme s'échappe peu à peu de sa geôle, des voix l'appellent dans le vent, il les connaît bien ces voix ! son cœur bat comme le moulin de Kéral !

Puis il eut un grand cri.

— L'heure est venue ! l'heure est venue ! les oiseaux seront bien tristes et le vent va pleurer.

Il tomba comme une masse, les bras en croix, gardant dans ses yeux agrandis l'extase des visions entrevues.

Les goélands s'envolèrent loin, bien loin derrière les nuages.

Jean Bleu se releva, poussa un cri d'horreur et s'enfuit.

XXII

Les captifs.

Nous arrivons aux derniers moments du terrible drame que nous avons entrepris de raconter.

Nous nous sommes arrêtés à l'instant où Sombreuil rapportait à ses soldats l'annonce de la capitulation.

Les faits qui vont suivre sont de la plus rigoureuse exactitude.

Quand les armes furent ramassées, les soldats républicains fouillèrent les vaincus et s'emparèrent de tout ce qui était à leur convenance. Ils leur prirent jusqu'à leurs habits d'uniforme, qui étaient neufs, leurs chapeaux, que ceux-ci durent remplacer par les guenilles des vainqueurs et leurs feutres déformés. C'était le droit de la victoire. Les officiers républicains laissèrent faire leurs soldats.

Puis on donna l'ordre du départ.

De Quiberon à Auray, les deux colonnes de prisonniers suivirent des chemins différents. La première colonne arriva à onze heures du soir ; la seconde, qui s'égara en route, ne parvint à sa destination qu'à deux heures du matin. La nuit était pluvieuse et sombre, le pays coupé de fossés et de haies, l'escorte républicaine si peu forte, qu'un officier républicain disait plus tard : « Ce n'étaient pas les royalistes qui étaient nos prisonniers, c'étaient nous qui étions les leurs, s'ils l'avaient voulu. » La route de Quiberon à Auray n'était pas celle d'aujourd'hui ; elle inclinait davantage sur la droite, vers le petit bras de mer situé entre Carnac et Crach. Cette route, mal frayée, obligeait sans cesse les files de soldats républicains à se rompre ; et parmi ceux-ci il y avait des officiers généreux qui, prévoyant sans doute le sinistre dénouement de cette affaire, disaient à demi-voix à leurs

prisonniers : « Sauvez-vous ! » Mais les émigrés avaient donné leur parole de ne point tenter de s'évader, et l'inflexible honneur leur était un meilleur gardien que la faible escorte qui les conduisait. Ceux qu'on laissait en arrière appelaient pour qu'on les attendît. Quelques-uns, qui s'égarèrent tout à fait vinrent le lendemain se constituer prisonniers. Magnanime confiance, qui aggrave devant la postérité le parjure de la Convention !

Quand la première colonne arriva à Auray, vers dix heures du soir, les rues étaient désertes et silencieuses, mais les maisons étaient intérieurement éclairées. « Toutes les femmes étaient à leur fenêtre avec des lumières, dit M. de Chaumereix. Je les examinai attentivement ; je vis l'expression de la plus tendre pitié. Des larmes coulaient de tous les yeux ; les regards se portaient sur nous, quelquefois avec effroi : ils semblaient craindre de rencontrer un frère, un fils, un ami. » Les prisonniers s'avançaient en silence et leur entrée à Auray, au milieu des ténèbres de la nuit, avait quelque chose de lugubre. Ce n'était pas dans ce triste appareil et comme des vaincus qu'on avait espéré les y voir !

Quand la seconde colonne de prisonniers parvint à Auray, entre minuit et une heure, on les entassa dans l'église des Cordeliers. Dans l'une et l'autre de ces prisons improvisées, la nuit fut cruelle. Une seule lampe allumée jetait une clarté douteuse et lugubre sur ces hommes dont un assez grand nombre étaient blessés, à qui l'espace manquait et qui étaient étendus sur de froides dalles, sans même avoir de la paille pour reposer leurs membres endoloris. « Je passai cette première et cruelle nuit, dit le chevalier de Gandry, sur les marches du grand autel, étouffé, pour ainsi dire, sous le poids de mes camarades qui s'étaient étendus sur moi. » Par un de ces étranges contrastes qui se rencontrent dans la vie humaine, le chevalier de Gandry, un des rares survivants de l'armée de Quiberon, devait, huit ans plus tard, s'agenouiller sur les marches du même autel de l'église de Saint-

Gildas, pour recevoir la foi d'une jeune parente de Sombreuil ; de sorte que le même sanctuaire lui rappelait ses plus grandes douleurs et ses plus grandes joies.

Dans ces premiers moments, un indescriptible désordre régnait. Les prisonniers demeurés en arrière arrivaient par petites bandes et sans escorte ; et, ne trouvant ni prison disposée pour les recevoir, ni logis ouvert au milieu de la nuit, ils s'étendaient dans la rue (1).

Le lendemain matin 21 juillet, de huit à onze heures, on procéda au triage. On sépara les officiers des soldats et des sous-officiers, en prétextant qu'on réservait aux premiers un traitement plus en rapport avec leur position et leur grade. Ils furent tirés des deux églises et transférés à la grande prison dite des Anglais. Cette mesure avait éveillé leurs inquiétudes. Les officiers firent, à partir de ce moment, les plus vives instances auprès des sous-officiers de leurs régiments, pour les décider à ne point s'associer à leur sort, et à demander à partager la prison des soldats. Plusieurs s'y refusèrent d'une manière absolue.

Le comte Harscouet de Saint-Georges, dont je suis ici pas à pas la relation manuscrite, raconte à ce sujet le trait d'un sous-officier nommé François Jocquet, de Saint-Paul-de-Léon : « Il eût pu se sauver, dit-il, en demeurant parmi ceux de sa classe ; il nous supplia, les larmes aux yeux, de le laisser se mêler à

(1) « Mes compagnons, ne trouvant aucun asile, se couchèrent dans la rue, sur le pavé, sans avoir pris aucun aliment depuis la veille. Je me hasardai d'entrer dans quelques maisons ; je dis que j'étais soldat républicain, et, malgré la disette où l'on était, je me fis ainsi donner des vivres que nous partageâmes. En allant à la découverte une seconde fois, j'abordai un officier qui faisait la ronde dans la rue, et, après un moment d'entretien, il me proposa de passer la nuit chez lui, au lieu de coucher dehors. Cet officier si humain était le commandant de la place... Je l'engageai à faire conduire chez lui une vingtaine de malheureux qui restaient dans la rue. Il y consentit sans peine, et, non moins poli qu'humain, il passa la nuit à les entretenir. » (*Récit de l'évasion d'un officier*, par M. de Montbron, page (24).

nous ; notre cause, répétait-il était la sienne ; il l'avait embrassée de cœur, et nous était si étroitement attaché, que, quelque danger qu'il y eût à nous suivre, il ne pouvait plus nous quitter. Nous lui fîmes les plus vives et les plus affectueuses représentations. Ce fut en vain. Il fallut céder. Ce noble soldat avait déjà un titre à notre considération. Au moment de la capitulation de Quiberon, le quartier-maître du régiment du Dresnay lui avait remis l'or qui se trouvait dans la caisse. François Jocquet enveloppa dans un mouchoir la main dans laquelle il tenait cet or, et la suspendit à un autre mouchoir mis en écharpe autour de son cou, comme si cette main était blessée. Les républicains, au moment où ils nous fouillèrent, ne soupçonnèrent pas son stratagème et ne dénouèrent point le mouchoir, qu'ils prirent pour un appareil. Enfermé dans la prison d'Auray, Jocquet remit aux officiers l'or qu'il avait ainsi sauvé, et qui fut partagé entre les officiers du régiment du Dresnay qui se trouvaient dans la prison. Le digne Jocquet eut, quelques jours plus tard, la récompense de son courage et de sa vertu ; condamné à mort, il mourut en soldat et en chrétien. Trois autres sous-officiers partagèrent son sort ; leurs noms étaient : Boishue, Dulargès de Porzou et Flamant, jeune bourgeois de Quimper. »

Le lendemain de leur translation à la grande prison d'Auray, c'est-à-dire le 22 juillet, à quatre heures de l'après-midi (1), les prisonniers furent conduits entre deux haies de soldats, état-major et musique en tête, à un quart de lieue d'Auray, sur la grande route qui conduit à Hennebon et d'Hennebon à Lorient, où il y avait trois mille hommes en bataille. Où les menait-on ? Quel allait être leur sort ? Les appréhensions furent vives, on commençait à supposer aux républicains de sanglants projets. Cette fois, la République

(1) C'est M. de Chaumereix qui indique ce jour et cette heure ; or, comme il écrivit sa relation en 1795, ses souvenirs devaient être présents.

ce sinistre pasteur, se contenta de compter et d'examiner son troupeau. Quand les royalistes rentrèrent à Auray, toujours deux à deux, entre une double haie de soldats, les habitants ne continrent pas l'expression de leur étonnement et de leur joie ; ils n'espéraient plus les revoir. Alors les esprits s'ouvrirent à de meilleures espérances. Les habitants de la ville, les femmes surtout, qui sont toujours les premières quand il y a des malheurs à secourir et des afflictions à consoler, offrirent aux autorités leurs secours et leurs services pour les prisonniers. La République n'était ni riche ni généreuse, et les accepta.

Alors, dans la cour de la prison qui était spacieuse, on établit pour chaque corps une chaudière.

Les vivres furent fournis, à peu de choses près, par les habitants d'Auray ; aliments, médicaments, soins, consolations, rien ne manqua aux prisonniers, que la République regardait comme sa proie, mais que la ville d'Auray regardait comme ses hôtes. Ceux qui survécurent ont payé, dans leurs récits, la dette de reconnaissance que ceux qui ont succombé ont emporté dans leur tombeau.

Au retour de la revue passée sur la route d'Hennebon, M. de Sombreuil, qui jusque-là partageait la prison de ses compagnons d'armes, fut séparé d'eux. On le plaça seul dans la principale auberge de la ville, dans le Pavillon d'en haut et personne n'en entendit plus parler.

C'était dans la prison des Anglais que se trouvait le marquis Alain.

Le vieux gentilhomme avait fait les longues lieues qui séparaient Quiberon d'Auray sans une plainte et sans un murmure.

Parmi les officiers républicains, quelques-uns, émus par ses cheveux blancs, lui avaient offert un cheval ou une charrette pour faire la route, il n'avait pas voulu accepter.

Maintenant, debout et appuyé contre la froide muraille de l'immense salle où l'on avait entassé les prisonniers, le marquis songeait aux terribles événe-

ments qui venaient de s'accomplir. La fièvre le faisait trembler et sa blessure le faisait beaucoup souffrir ; mais il y avait quelque chose qui le faisait souffrir plus encore : c'était la pensée cuisante de la défaite, c'était la certitude du désastre, c'était le souvenir des espérances enfuies.

Près de lui, adossé à la porte, un grenadier montait la garde.

Le marquis songeait toujours sans faire attention aux gémissements des blessés, aux plaintes des prisonniers.

Soudain une voix murmura près de lui :

— Mon colonel !

Il n'eut pas l'air d'avoir entendu.

— Monsieur de Locréan ! reprit la voix.

Le marquis tressaillit.

— Qui parle ? dit-il.

— C'est moi, mon colonel.

— Qui donc ?

— Moi, mon colonel, moi Potard !

— Qui ça Potard ?

— La Cocarde !

— Hein !

— Eh oui, je suis là, je vous garde, dites un mot et je vous laisse prendre la porte et de là, la campagne.

Le marquis chercha la main de Potard dans l'obscurité, puis il dit :

— Je ne puis me sauver, j'ai donné ma parole et j'ai accepté la capitulation.

— Oh ! la capitulation ! fit Potard d'un ton sceptique.

— Mais elle existe, dit vivement le marquis, le général Hoche a engagé sa parole à M. de Sombreuil.

Tout en se grattant la tête, Potard ajouta :

— C'est possible, tout ça ; mais à votre place je profiterais de ce qu'un brave garçon, qui vous aime bien, allez ! me donne la clef des champs et je m'en irais sans dire gare !

— Tu veux dire, que peut-être la capitulation sera violée et qu'on nous passera par les armes ?

— Dame! à peu près, quelque chose dans cet acabit-là?

— Eh bien, qu'importe!

— Comment qu'importe! et la vie, ça ne vaut donc pas une promenade!

— Mais non, mon vieux, pour moi, ça ne vaut plus rien.

— Pourquoi, sans vous commander?

— J'ai perdu tous ceux que j'aimais.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— Comment cela?

— Un sous-officier de la marine m'a assuré avoir vu tomber mon fils Louis, devant ses yeux.

— C'est bien ça.

— Que dis-tu donc?

— Je dis : C'est bien ça; moi aussi, je l'ai vu tomber.

— Ah! mon Dieu! fit le marquis.

— Mais, pardon, ajouta Potard, il est tombé, c'est vrai!...

— Eh bien!

— Mais, je l'ai relevé avec le petit Chafineau.

— Oh! il n'est pas mort.

— Mais non, mais non; une petite balle de rien du tout seulement qui lui avait passé dans le coffre. On s'en retire de ces choses-là, pas vrai, mon colonel?

— Le pauvre enfant! murmura le marquis.

— Et puis, il y avait aussi un nommé Jean-Marie, espion de profession et mutilé de son état, qui nous a dit de conduire M. Louis chez lui...

— Chez lui!

— Oui, chez lui, c'est comme à moi, ça m'a semblé drôle qu'il ait un chez lui, ce particulier-là. Eh bien, c'était vrai pourtant et même qu'il était richement meublé!

— Mais tu divagues, la Cocarde!

— Pas du tout, vous allez voir : nous sommes donc partis en portant l'officier et le citoyen sans nez nous a conduits dans des espèces de grottes, près de la

mer et après avoir passé par des files de corridors où jamais ne passent des chrétiens. Enfin conséquemment nous sommes arrivés dans une espèce de chambre, où il y avait de beaux meubles avec de l'or dessus.

« C'est là qu'on a mis M. Louis, et même que Jean-Marie l'a soigné comme un droguiste.

— Et Louis ? dit le marquis.

— Il n'ouvrit pas les yeux.

— Mais alors il est perdu !

— Pas de danger, quand je l'ai touché avec mes grosses pattes, il s'est mis à crier ; vous voyez bien que ça allait comme un charme.

— Mon bon, mon cher ami, ah ! maintenant tout me paraît changé. Oui, oui, Louis vit ; quelque chose dans le cœur me dit : espère !

— Et puis, continua le Potard, après cela, on nous a fait cacher et puis une très belle femme est venue et elle appelait M. Louis : « son mari, son cher petit mari ».

« Moi je n'ai rien compris, mais Chafineau qui est malin m'a dit qu'il devait y avoir quelque chose !

Le marquis ne put s'empêcher de sourire.

— Je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire, ajouta le marquis, une seule chose me reste gravée dans l'esprit ; Louis vit, cela suffit.

— Et si vous alliez le retrouver ; c'est une idée comme une autre, pas vrai ?

— Je te répète que j'ai donné ma parole et que je ne m'évaderai pas.

— Vous avez tort !

— Pourquoi ?

— Parce que quelques lieues de pays entre soi et la prison valent mieux que la plus belle capitulation du monde !

— Si la capitulation est violée — ce que je ne puis croire — que notre sang retombe sur ceux qui commettront ce crime infâme.

— Chut ! fit Potard en se reculant vivement, on vient.

On relevait les sentinelles et bientôt ce fut un nouveau grenadier qui remplaça Potard.

Le matin vint enfin éclairer de sa lumière grise les visages défaits des infortunés rassemblés dans la prison.

Le marquis n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Assis sur une botte de paille, il regardait mélancoliquement tous ceux qui l'entouraient ; mais sur son visage on ne voyait plus l'angoisse terrible qui s'y lisait avant les révélations de Potard.

Vers neuf heures du matin, les portes s'ouvrirent et un municipal tout empanaché apparut accompagné d'un nombre respectable de soldats républicains.

A la main il tenait une feuille de papier.

Il commença à appeler à haute voix.

Un étonnement profond se manifesta parmi les prisonniers.

Que voulait-on faire d'eux ; allaient-ils donc passer devant un conseil de guerre ?

Déjà une dizaine de royalistes se tenaient groupés auprès de la porte.

Le municipal appela un dernier nom :

— Le citoyen Falouët !

Le vieux gentilhomme se leva, salua de la main les personnes qui se trouvaient autour de lui et alla rejoindre ses compagnons.

— Où nous conduisez-vous ? demanda le marquis au municipal quand les prisonniers furent en marche entre deux rangs de soldats.

— Tu le verras tout à l'heure, citoyen, ricana le républicain.

Après cinq minutes de marche, la petite troupe déboucha sur la place.

C'était là que s'élevait l'hôtel de ville, lourde et irrégulière construction qui existe encore aujourd'hui, mais qui a été transformé en halle.

On montait un escalier de bois qui conduisait à une sorte de galerie dans laquelle s'ouvrait une porte donnant elle-même accès dans une vaste salle, où se trouvait déjà réunis, au moment où nous y introdui-

sons le lecteur, un certain nombre de grenadiers, une vingtaine de prisonniers, parmi lesquels Sombreuil pâle et résolu et, derrière une longue table boiteuse, quatre officiers dont un portait les insignes du général.

Celui-là, présidait ; mais son visage était couvert d'un masque noir

En entrant, le marquis remarqua tout de suite cette sombre figure et il tressaillit.

Quand tous furent groupés, les portes se refermèrent et alors le président se levant, appela :

— Le citoyen Sombreuil.

Le jeune homme fit un pas en avant, salua avec une politesse exquise et répliqua :

— Pardon, monsieur, Louis Hector, comte de Sombreuil.

— C'est bien. Passons.

« Vous êtes accusé d'avoir porté les armes contre le gouvernement de la République. Reconnaissez-vous ce premier chef ?

— Parfaitement, monsieur ; mais avant toute autre chose, je tiendrais à savoir ce que font autour de moi tous ces braves gens, mes officiers et mes soldats.

— Ils seront jugés après vous.

— Comment : jugés ! s'écria Sombreuil, la voix tressaillante de colère, jugés ! et de quel droit, je vous en prie !

— Comme émigrés pris sur le territoire de la République.

— Mais puisque il y a eu capitulation !

— Montrez-la-moi !

— Faites venir le général Hoche !

— Le général Hoche est bien loin.

— Où donc ?

— Sur la route de Paris.

— Faites venir alors M. Talien.

— Le citoyen Talien accompagne le général Hoche.

— Que vont-ils faire là-bas ?

— Essayer de se justifier devant le Comité.

— Quel crime ont-ils donc commis ?

— Ils ont manqué de civisme.

— Ce qui veut dire...

— Ce qui veut dire, continua l'officier masqué dont la voix devint dure, ce qui veut dire que vous êtes en notre pouvoir, que vous allez être jugés, et que vous n'avez rien à attendre de notre clémence !

Sombreuil poussa un cri terrible.

— Oh ! infamie ! s'écria-t-il en se tordant les mains, je comprends tout maintenant, je comprends le piège hideux où l'on m'a fait tomber. Oh ! mes soldats, oh ! mes amis, pardonnez-moi, pardonnez-moi, je suis bien malheureux.

Il cacha une minute son visage dans ses mains, puis se redressant et s'adressant à l'homme masqué :

— Et tous seront exécutés ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas à répondre.

— C'est bien, monsieur, finissons cette ignoble comédie ; nous sommes condamnés, nous le savons et nous nous y résignons ; mais seulement j'en appelle à tous ces braves gens.

« Grenadiers ! continua-t-il en s'adressant aux soldats qui entouraient les prisonniers, grenadiers, y a-t-il eu capitulation, oui ou non ?

Les grenadiers hésitaient.

Enfin, un vieux soldat se décida et répondit tout haut :

— J'affirme sur l'honneur que nos officiers nous ont dit qu'il y avait capitulation, même pour les émigrés.

— Vous le voyez, monsieur, ce soldat l'affirme : il y a eu capitulation.

— Vous devez avoir cette pièce, alors !

— Il n'y a eu qu'un échange verbal de promesses.

— C'est regrettable.

— Je croyais pouvoir me fier à la parole d'un officier républicain.

— Ce sujet est épuisé. Maintenant voulez-vous répondre aux questions que je vais vous poser ?

— Je m'y refuse absolument ; je suis condamné d'avance.

— C'est bien. Emmenez cet homme.

Deux grenadiers s'approchèrent de Sombreuil et sortirent avec lui.

L'officier masqué, dans lequel nos lecteurs n'ont pas eu de peine à reconnaître Jean Bleu, prit alors la liste qui se trouvait devant lui et la parcourut rapidement.

Soudain, il tressaillit.

Au bas de la liste fatale, il venait de lire un nom : ce nom, c'était le sien, c'était celui de son père !

A travers les trous de son masque, ses regards fouillèrent le groupe des prisonniers.

Parmi eux, le fixant avec ses yeux froids, il reconnut le marquis et il eut un frisson.

Dans le silence terrible de la salle de jugement, il croyait entendre battre son cœur, très fort, très fort.

Il se leva, et se penchant vers le délégué Blad qui se trouvait assis à côté de lui :

— Citoyen délégué, auriez-vous l'obligeance de me remplacer quelques instants ? dit-il, je me sens comme une lourdeur à la tête ; on étouffe ici.

Le délégué eut un hideux sourire.

— Oh ! oh ! citoyen général, murmura-t-il en ricanant, auriez-vous des vapeurs, par hasard ?

— Je ne sais ce que j'ai, mais il faut que je sorte ; je ne me sens pas bien.

Le rire mauvais de Blad s'accentua.

— Allez, fils vertueux, reprit-il, allez pleurer sur les cheveux blancs de votre noble père !

Jean Bleu lui saisit brusquement le poignet qu'il broya dans sa main puissante.

— Ecoute, murmura le jeune homme, grondant de colère, si tu tiens à ta vie, ne répète pas ce que tu viens de dire !

Et sans attendre sa réponse, le général sortit très vite.

— C'est bon, c'est bon ! répliqua alors le délégué en se frottant le bras.

Puis, haussant la voix, il appela :

— Le citoyen Falouët !

Le marquis Alain, pâle et grave, fit quelques pas en avant.

Sa belle tête bien en lumière avait une expression de noblesse et de fierté suprême.

Arrivé devant la table, il s'arrêta et se croisa les bras.

— Vous êtes bien le citoyen Falouët? demanda le délégué en posant son coude sur la table et son menton dans sa main.

— A quoi bon cette question? répliqua le marquis avec un dédaigneux sourire; le misérable qui vient de quitter cette place a dû vous dire qui j'étais.

Blad se leva, rouge de colère.

— Je suis le juge ici et j'interroge!

— Il n'y a pas de juges ici, il n'y a que des assassins.

Le délégué poussa un horrible blasphème.

— C'est bien, reprit-il, ton affaire est claire. Ah! tu insultes les représentants de ta nation!

— Cette grotesque comédie dure trop, dit le marquis de sa voix calme, finissez-en.

— Tu es donc bien pressé de mourir, citoyen brigand?

— Je suis surtout désireux de voir le moins possible votre figure de coquin.

De pourpre qu'il était, le délégué devint violet.

— Emmenez cet homme, grenadiers, et... s'il échappe... je vous ferai écorcher, mais lui... demain... demain... qu'on le fusille... qu'on le fasse souffrir... qu'on le...

Blad ne put achever, il suffoquait de fureur.

Comme on l'emmenait, le marquis se retourna et lança au délégué un long regard de mépris.

XXIII

Le champ des martyrs.

Le jour fatal était venu.

Jean Bleu n'avait pu dormir une minute de la nuit; la fièvre le brûlait et, dans l'obscurité profonde, il voyait passer des visions terribles. Baigné de sueur, haletant, les yeux hagards, il attendait avec une impatience farouche les premiers rayons du jour qui chasseraient ses fantômes et lui rendraient sa raison.

Aux premières lueurs de l'aube, il se jeta au bas de son lit et s'habilla très vite.

Quand il fut debout, il s'aperçut par hasard dans une glace; il recula en se voyant si pâle.

Une seule nuit avait suffi pour bien changer Jean Bleu et la scène du tribunal avait usé son horrible courage; dans son cœur il sentait une lassitude inconnue; quelque chose comme un remords venait déjà le faire frissonner.

Il pensait : A quoi bon rêver sans cesse à mon père! Ce qui est fait est accompli et nul ne peut plus le sauver... le sauver... pourquoi? Il est justement condamné... oui... certainement... dans une heure tout sera fini... dans une heure!

Il eut un tremblement que malgré tous ses efforts il ne put réprimer.

Ouvrant la porte de sa chambre, il appela dans l'escalier :

— Pierre!

L'ordonnance apparut bientôt sur le seuil.

— Apporte-moi de l'eau-de-vie, commanda le jeune homme sans se retourner.

Pierre sortit et reparut presque aussitôt apportant le liquide demandé et un verre.

Jean Bleu eut un mauvais rire et, prenant le verre,

il le jeta à terre où il se brisa; il écrasa les débris sous sa botte.

Le soldat le regardait, stupéfait.

— De quel pays es-tu donc, blanc-bec? demanda-t-il.

— De Beauce, mon général, répondit le grenadier ahuri.

— Eh bien! ils boivent comme des enfants dans ton village, mon fieu! Ici nous ne nous servons pas de dés à coudre. Quand nous avons soif nous prenons la bouteille et nous la vidons. Tiens! comme ça.

Et saisissant brusquement le flacon, il le vida d'un trait.

Une rougeur lui vint aux joues.

— Les condamnés sont-ils partis? demanda-t-il alors avec une légère altération dans la voix.

— Ils partiront dans une heure seulement, mon général; il est cinq heures à peine, et c'est à six heures que le convoi sort de la prison.

— Tu crois! fit le jeune homme d'un ton étrange.

— J'en suis sûr, mon général.

— C'est bien, va-t'en.

— Vous n'avez besoin de rien?

— Laisse-moi tranquille, coquin! fit Jean Bleu avec colère.

Pierre disparut avec une rapidité prodigieuse.

Resté seul, Jean s'assit devant sa table et, appuyant ses deux coudes sur le bois et son front dans ses mains fébriles, il songea.

Mille pensées s'agitaient sous son crâne, confuses comme les nuées dans un ciel d'orage. Parfois une colère subite le secouait, puis par instants, il aurait pleuré, sans un reste d'orgueil qui lui faisait refouler ses larmes.

Dans ce moment, mille choses oubliées lui revenaient à la mémoire. Il revoyait sa mère, la chère et sainte femme, et il lui semblait qu'elle le regardait avec des yeux suppliants et pleins d'effroi. Il pensait aussi — il n'aurait pas su dire pourquoi ce souvenir lui revenait — il pensait obstinément à un grand

fauteuil de tapisserie où s'asseyait toujours le marquis. Il se le rappelait très bien : c'était au coin de la cheminée du salon, un vieux meuble aux tons passés où dans les coins la laine s'éraillait. Quand il était tout petit, parfois son père le prenait sur ses genoux, lui, Jean, et il se souvenait parfaitement du bien-être qu'il ressentait alors que dans les bras robustes du gentilhomme, il regardait flamber les bûches, tandis que la pluie et le vent gémissaient aux carreaux. Un autre souvenir lui vint : Jean-Marie sur les rochers de Quiberon... les goélands blancs... la poitrine rouge du mutilé...

Ensuite, il fut saisi par une sorte d'effroi ; il avait peur de relever la tête, il était persuadé qu'autour de lui des spectres allaient se dresser.

Il fit un effort et se releva tout d'un coup en murmurant :

— Je perds l'esprit !

Mais il retomba assis et tressaillit en entendant la boiserie craquer.

Son père ! Il allait peut-être le voir tout à l'heure, passant pour aller à la mort ! Son père ! Et il pensait à ces liens du sang si forts que rien ne peut les rompre. Il voulut porter son esprit sur un autre objet. Impossible. Rien ne pouvait écarter la terrible vision. Il cherchait à s'exciter ; il se rappelait la dernière scène au Falouët, alors que le marquis l'avait maudit et chassé... mais lui, qu'allait-il faire ?... son père ! c'était son père... pourtant !

— Ah çà ! cria-t-il, en se levant encore une fois, suis-je un enfant, ou suis-je un homme !

Il marcha quelque temps à grands pas.

Mais il s'arrêta bientôt.

Il porta les mains à sa tête par un grand geste machinal :

— Je suis malade, dit-il.

Puis il ajouta :

— Ah ! j'étouffe !

Cependant ses dents claquaient et des frissons couraient sur sa peau.

Il marcha vers la fenêtre et l'ouvrit toute grande. L'air frais du matin l'enveloppa tout entier.

Alors il trembla si fort qu'il crut tomber ; il se retint à la barre d'appui.

Il faisait un jour gris, tout rayé d'une pluie fine ; les maisons de la place avaient un air morose sous leurs pignons d'ardoise et du ciel terne, tombait une lourde tristesse qui serrait le cœur.

Jean murmura :

— Ah ! s'il y avait du soleil !

Cependant la place déserte tout à l'heure semblait prendre maintenant une sorte de vie.

Des têtes de paysannes paraissaient aux fenêtres. Une troupe d'enfants venaient de passer en criant. Un piquet de grenadiers s'arrêtait devant la prison.

Machinalement, Jean tira sa montre.

Il était six heures.

— C'est l'heure ! dit-il, tout bas.

Les portes de la prison s'ouvrirent et les trente condamnés parurent.

Parmi eux, Jean n'en vit qu'un : c'était son père qui marchait calme et fier au milieu des prisonniers. Il voulait détourner ses regards de ce spectacle ; mais il ne pouvait pas. Une force mystérieuse le forçait à garder ses prunelles rivées au visage du vieux gentilhomme.

Le sinistre cortège se mit en marche et eut bientôt disparu à l'angle de la place.

Et Jean Bleu restait immobile à la fenêtre, considérant toujours l'angle de la maison qui lui avait dérobé la vue de son père.

Soudain un hussard arriva au galop sur la place.

Il arrêta son cheval juste sous la fenêtre du jeune homme.

Machinalement, Jean Bleu baissa les yeux.

— Mon général... dit alors le hussard.

— Que veux-tu ? demanda l'officier républicain en tressaillant au son de sa propre voix.

— C'est un ordre, mon général, un ordre qui vient de Vannes, c'est le général Hanriot qui m'envoie.

— Donne.

Le cavalier tira son sabre, mit au bout un pli acheté qu'il tira de sa poitrine et tendit le tout à ean Bleu qui prit la lettre en murmurant :

— Merci, va.

Le hussard salua du sabre et repartit au galop.

Jean ouvrit alors la dépêche.

Il la parcourut d'un regard, puis poussant un gémissement, il ferma les yeux et renversa sa tête en arrière.

Voici ce que Jean Bleu venait de lire :

« Citoyen général,

« Aucun officier ne voulant présider à l'exécution d'aujourd'hui, et comme il faut que cette opération ne manque pas de la grandeur nécessaire à toute œuvre de justice, je vous prie d'aller vous-même au lieu fixé, afin de prêter au châtiment le prestige de votre grade et de votre renommée militaire.

« Salut et fraternité,

« Hanriot. »

Pendant quelques minutes, le jeune homme resta comme anéanti.

Alors, il fallait qu'il aille là-bas!... lui aussi... qu'il commande le feu... et tout à coup il eut un cri.

Sous ses paupières baissées, venait de glisser une vision terrible : Son père... sanglant... défiguré... lui jetant un dernier et terrible regard.

Il pressa son front de ses deux larges mains.

— Oh! la vie! murmura-t-il.

Il reprit plus bas, comme se parlant à lui-même :

— Pourquoi vivre? Ce doit être si bon de mourir... d'oublier...

Tout à coup il se redressa.

— Oui, mais... oublie-t-on? Oh! Savoir... savoir!

Il resta longtemps ainsi, la tête enfouie dans ses mains.

Enfin il releva le front et aperçut le papier cacheté de rouge, tombé sur le plancher.

— J'irai ! dit-il tout haut, d'une voix très calme.

Dans le même moment il fut debout ; il décrocha ensuite son sabre, boucla son ceinturon et se coiffa de son feutre, puis, ayant ouvert la porte, il descendit précipitamment.

Attaché à un anneau de fer, planté dans la muraille, son cheval tout sellé attendait dans la rue.

Il se mit rapidement en selle et, piquant des deux, il se lança à fond de train sur les traces du convoi en murmurant : Pourvu que je n'arrive pas trop tard !

A deux kilomètres d'Auray, vers l'endroit où se rejoignent dans une espèce de carrefour, les trois routes de Sainte-Anne, de Pluvigner et d'Auray, s'ouvre une prairie solitaire d'un aspect sinistre, située sur les bords des marais de Kermario, au milieu desquels coule la rivière du Loc.

C'était l'endroit choisi pour l'exécution.

Cette prairie de médiocre étendue, entourée de hauts talus couverts de ces gros chênes décapités, sortes de cadavres difformes et monstrueux, entre-joignant leurs courtes ramures, avait une physionomie sombre et mystérieuse.

Ce lieu sinistre faisait partie du champ de bataille où jadis, au XIVe siècle, Charles de Blois avait perdu la couronne et la vie, dans cette célèbre journée à laquelle l'histoire a conservé le nom de bataille d'Auray.

Il faisait un temps gris et les hauteurs de Brech qui, au loin, coupaient l'horizon, étaient voilées de brumes, pas un frisson ne passait dans les branches, et la mélancolie poignante de cette sombre nature éteignait tous les bruits jusqu'au chant du roitelet.

Le lugubre cortège venait d'arriver, les condamnés avaient été rangés debout, tournant le dos à une énorme fosse, fraîchement creusée. Les soldats républicains attendaient à quelques pas, laissant aux condamnés une dernière minute pour dire une suprême prière.

C'était Potard qui commandait le détachement en qualité de plus ancien sergent.

Cependant on attendait quelqu'un encore avant de procéder à l'exécution.

Soudain sur la route granitique, on entendit le galop d'un cheval qui résonnait, très distinct, dans l'air froid du matin.

Il apparut bientôt au tournant et arriva, toujours galopant, devant les grenadiers qui présentèrent les armes.

C'était Jean Bleu.

Les condamnés étaient au nombre de trente ; tous pâles, mais tous résolus, l'archevêque de Dol était au milieu d'eux, les exhortant à bien mourir.

Ah ! ils n'en avaient pas besoin, ces martyrs, dont le généreux sang allait couler pour la plus sainte des causes.

Jean Bleu faisait former le peloton d'exécution ; ses joues étaient livides et il chancelait sur sa selle.

Quand tout fut prêt il mit pied à terre et s'approcha des condamnés.

— Messieurs, leur dit-il sourdement, êtes-vous prêts? Je ne commanderai le feu que lorsque vous le voudrez.

Parmi les prisonniers, tous restèrent muets, quelques-uns détournèrent la tête avec mépris.

Le jeune homme se mordit les lèvres.

Puis il se tourna vers le marquis.

— Et vous, dit-il très bas, n'avez-vous rien à me dire?

— Rien, monsieur, répondit d'une voix ferme le vieux gentilhomme.

Puis, élevant la voix et le désignant du geste, le marquis appela :

— Sergent !

Potard s'approcha à grandes enjambées et fit le salut militaire.

Le pauvre homme était ému et mordillait sa moustache avec fureur.

Il n'avait pas revu le marquis depuis la nuit de la prison.

— La Cocarde, dit le marquis, c'est à toi que je vais confier mes dernières volontés...

— Vous ne m'en voulez donc pas !

— T'en vouloir, mon vieux, et pourquoi ?

— Dame ! vous comprenez... je me trouve dans une triste position ; vous... fusiller ! ajouta-t-il avec un effort.

— Qu'importe ! toi ou un autre !

— Pardon ! colonel, j'aurais bien pu me dispenser de cette sale corvée ; mais c'est moi qui ai voulu venir.

— Et pourquoi ?

— Je me suis dit — vous n'allez peut-être pas me comprendre, — je me suis dit comme ça : il y a bien des apprentis dans le métier, des maladroits qui tirent comme des coiffeurs, sauf votre respect... Alors, c'est atroce, tandis que toi, Potard, tu es un vieux, mais tu as toujours le coup d'œil juste et la main sûre et puisque le colonel ne peut plus être sauvé, il vaut mieux que ce soit moi qui le vise qu'un autre — comme ça il ne souffrira pas. Je vous dis tout ça... brutalement comme une grosse bête, mais allez ! le cœur y est tout de même.

Le marquis tendit les deux mains à Potard qui les serra et dit simplement :

— Merci !

Puis il ajouta :

— Écoute.

Le sergent qui pleurait passa sa manche sur ses yeux et s'approcha du marquis.

— Écoute, mon vieux camarade, lui dit M. de Falouët en tirant un papier de sa poche, voici une lettre que tu tâcheras de faire passer à mon fils Louis, s'il n'est pas mort, ou bien à Mlle de Montfort, ma nièce. Jure-moi que tu accompliras ma dernière volonté.

— Parole d'honneur ! dit le sergent en secouant sa tête grise avec fureur, ce qui fit tomber les larmes dont ses yeux étaient pleins.

Le marquis lui serra une dernière fois la main.

Jean Bleu s'était reculé un peu, écoutant tout ce que son père disait à Potard.

Pas une parole ne sortait de ses lèvres blêmes, mais aux mouvements saccadés de sa poitrine, on devinait quelles angoisses s'agitaient au fond de son cœur.

Le marquis finissait.

— Voilà tout ce que j'avais à te dire, mon vieux ; cependant, encore ceci : quand je serai mort, tu viendras chercher mon corps et tu le mettras en terre sainte ; il faut, vois-tu, que tu me rendes ce dernier service, car tout à l'heure, hormis toi, je n'aurai plus ici, ni ami, ni parent...

— Pardon ! vous m'oubliez, interrompit une voix grave.

Le marquis se retourna vivement.

Tout près de lui, Jean Bleu, tête nue, lui parlait, le front bas.

— Assez de railleries sacrilèges, monsieur, répliqua le marquis d'un ton dur.

— Je ne raille plus à présent, reprit Jean Bleu à voix basse, et le Dieu qui me voit, sait combien je suis malheureux.

— Encore une fois, monsieur, que signifie cette comédie ?

Jean Bleu eut un sourire amer.

— On ne me croit plus à présent, dit-il.

Puis il ajouta :

— Je jure cependant sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, que je déteste mes forfaits et que, fût-ce au prix de mille tortures, je voudrais effacer tous mes crimes.

— Ce serait atroce, Jean, pensez-y, dit le marquis tout remué, si vous vous jouiez de moi.

— Mon père, mon père ! cria le jeune homme en tendant les bras, vous ne sentez donc pas la vérité dans mon accent. Ah ! je voudrais pouvoir me déchirer la poitrine pour que vous vissiez mon cœur. Ce que je vous demande, c'est mon pardon, ce que je désire, c'est un regard sans courroux, ce que j'implore, c'est un mot de pitié !

Il s'arrêta frémissant, n'osant lever la tête, attendant la sentence qui allait être prononcée.

Le marquis ne répondit pas immédiatement.

Il tenait la tête levée au ciel, ayant dans les yeux une joie infinie.

Enfin se tournant vers Jean Bleu il dit simplement :

— Mon fils !

Le jeune homme poussa un rugissement de bonheur et se jeta dans les bras que lui ouvrait le vieillard.

Il resta là, un instant, sanglotant sur son épaule et répétant seulement au milieu de ses larmes :

— Mon père ! mon père !

Il se releva enfin et lui dit :

— Il me reste quelque chose à vous demander, je suis bien exigeant, je suis déjà si heureux, voulez-vous me bénir ?

— A genoux ! dit le marquis.

Jean mit un genou en terre.

Le marquis étendit les mains.

— Pour le repentir que tu témoignes et pour la joie infinie dont tu me consoles, sois béni, mon fils.

Jean se releva.

— Maintenant je suis fort pour mourir, dit-il.

— Que dis-tu ? dit le marquis avec un sursaut.

— Je veux mourir avec vous.

— Mais, pauvre enfant, tu es fou, laisse-moi mourir tout seul, moi dont les années sont finies, mais toi, toi ! plein de force et de jeunesse !

— Je vous en prie, mon père, la vie est si lourde pour moi ! Qui sait ce que l'avenir me réserve, laissez-moi mourir avec vous, dans une réconciliation suprême !

— Tu me déchires le cœur et tu me remplis de joie, mais je ne puis consentir à ton héroïque sacrifice !

Les autres condamnés suivaient du regard cette scène sans bien comprendre ce qui se passait.

Jean s'avança vers eux.

— Messieurs, leur dit-il, hier je m'appelais Jean Bleu, aujourd'hui je me nomme Jean de Falouët, comte de Locréan.

« Devant vous tous que je jugeais hier, vous, mes juges aujourd'hui, je m'incline et je demande mon pardon. Je vous demande comme grâce suprême de me permettre de mourir avec vous. Je déteste mes crimes, et la mort que j'implore est, je le sais, trop belle pour moi, n'importe ! Permettez-moi de mourir avec ceux qui auraient dû être mes compagnons de vie.

L'archevêque de Dol répondit pour tous.

— Meurs avec nous, si tu le veux, mon fils, par ma voix, Dieu te pardonne et nous te tendons les bras.

— Merci ! messieurs, dit-il.

Puis il resta un instant rêveur, les yeux fixés sur les marais de Kermario.

— Kermario, murmura-t-il, Jean-Marie l'avait dit... pauvre Jean-Marie !

Ensuite, s'approchant des grenadiers stupéfaits, il prit les dernières dispositions pour l'exécution.

Puis il revint prendre sa place, à côté de son père, parmi les condamnés :

— Préparez armes ! commanda-t-il, d'une voix vibrante.

Les grenadiers hésitèrent.

Jean fit un pas.

— Suis-je toujours votre général ? demanda-t-il d'une voix brève.

— Oui, répondirent les soldats.

— Eh bien ! Jean Bleu vous commande de fusiller Jean de Falouët.

« Voilà ! Et maintenant, attention !

« Préparez armes !

Les grenadiers exécutèrent le commandement.

— En joue !

Les fusils s'abaissèrent.

Continuant à fixer hardiment les soldats, Jean chercha la main de son père et la serra doucement.

— Feu !

Une terrible détonation à laquelle se mêla le cri de : Vive le roi ! retentit.

Les condamnés roulèrent foudroyés.

Aussitôt Potard s'élança suivi de Chafineau.

Il se baissa vivement vers les martyrs.

Le père et le fils se tenaient embrassés dans la mort.

Chafineau sanglotait et Potard avait des larmes plein les yeux.

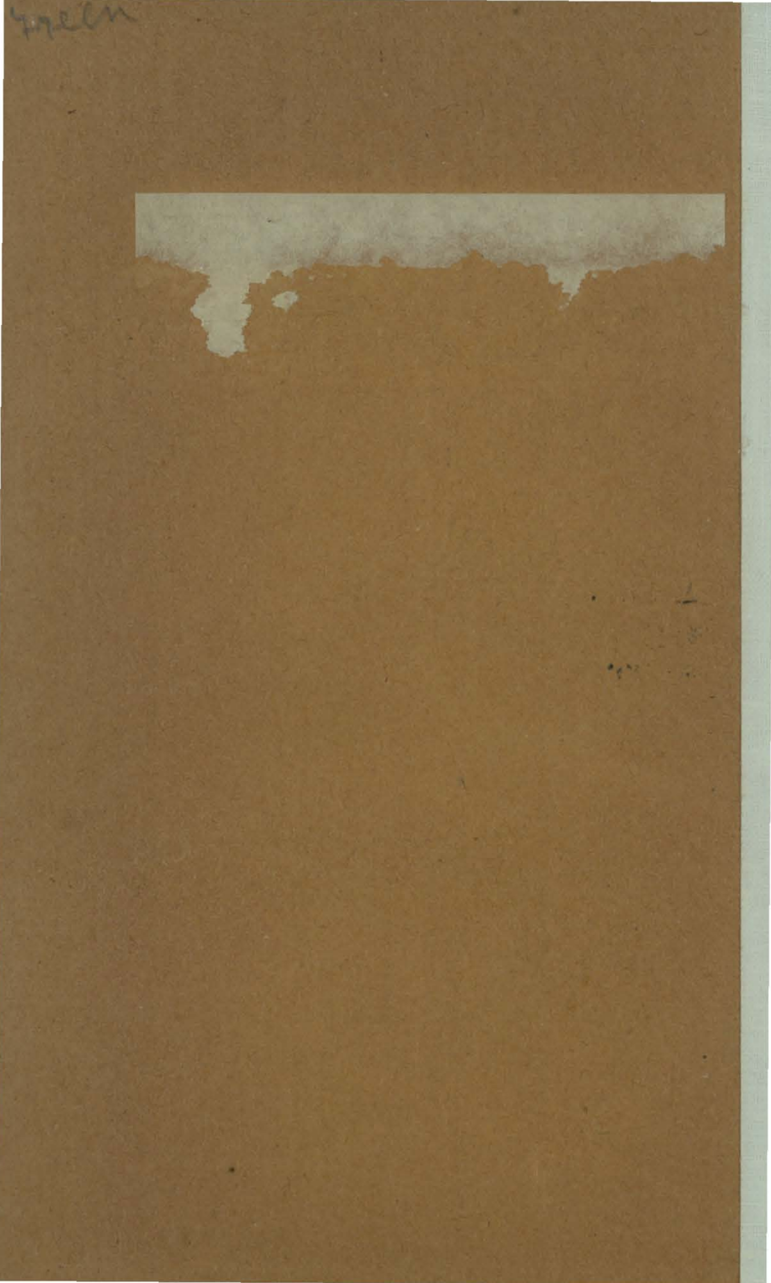
Alors le vieux sergent s'agenouilla et marmotta quelque chose pendant une minute, puis il fit un rapide signe de croix.

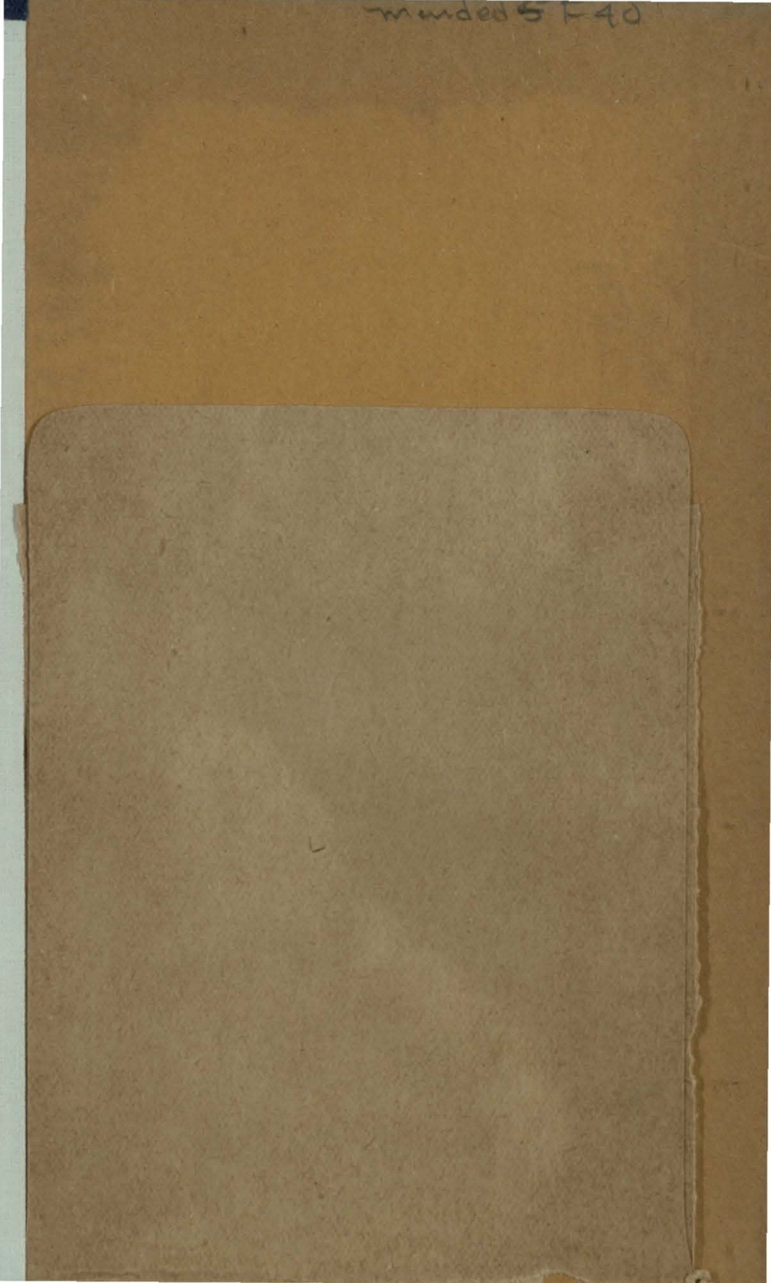
Et comme Chafineau le regardait stupéfait, il lui dit tout bas :

— Ne dis ça à personne que tu as vu Potard, sergent des grenadiers de la République, une et indivisible, pleurer sur la mort d'un brigand et dire une prière sur son cadavre !

FIN

6705-7-28. — Corbeil. Imprimerie Crété.




mended 5 F 40

